



GHAZAL

DU MÊME AUTEUR

- Les Juifs en Égypte*,  
Éditions de l'Avenir, 1971.
- Le dhimmi.*  
*Profil de l'opprimé en Orient et en Afrique du Nord depuis la*  
*conquête arabe*,  
Éditions Anthropos, 1980 ; rééd. avec une préface de  
Jacques Ellul, Les provinciales, 2017.
- Les chrétientés d'Orient entre Jihad et Dhimmitude, VII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*,  
préface de Jacques Ellul,  
Éditions du Cerf, 1991 ; rééd. Jean-Cyrille Godefroy, 2006.
- Juifs et chrétiens sous l'Islam.*  
*Les dhimmis face au défi intégriste*,  
Berg international, 1994 ; rééd. 2005.
- Eurabia : l'axe euro-arabe*,  
Jean-Cyrille Godefroy, 2006 ; rééd. 2015.
- L'Europe et le spectre du califat*,  
Les provinciales, 2010 ; rééd. 2014.
- Autobiographie politique.*  
*De la découverte du dhimmi à Eurabia*,  
Les provinciales, 2017.
- Le dernier khamsin des Juifs d'Égypte*, roman  
Les provinciales, 2019.
- Bien aimés les souffrants...*, I, *Moïse. Al-Kahira, 1818-1882*, roman,  
Les provinciales, 2020.
- Bien aimés les souffrants...*, II, *Élie. Al-Kahira, 1914-1948*, roman,  
Les provinciales, 2021

BAT YE'OR

*Bien-aimés les souffrants...*

# GHAZAL

AL-KAHIRA, 1970

roman



*Les provinciales*

## Chapitre I

Ghazal referma le portillon des Figuiers et d'une démarche d'automate longea la berge en direction de Boulak. L'air était immobile, les rues désertes. Des papyrus croissaient au bord de l'eau. Par-delà le fleuve, les manifestants mettaient le feu à la ville. Elle se figea sous un tamaris, saisit une feuille, la mâchonna. Tout le monde se terre et toi tu sors, ô folle ! Les gens se cachent, crèvent de peur, toi tu t'exhibes. Je n'ai pas peur, je vous emmerde ! Après ma mort on dira : belle fille, vingt ans, tout pour être heureuse dans la vie. La vie gaie ! La vie heureuse ! Mes parents verseront des larmes : t'es partie dans la tombe emportant la lumière de nos yeux. Ils m'enterrent dans la haine, m'abreuvent à la vase. On me submerge de fiel, on m'asphyxie sous la boue. Et on me dit : Sois heureuse ingrate, t'as tout pour être heureuse ! T'as la santé, t'as la beauté. L'or... t'as pas ! Mais c'est pas important. Oui Hassan je serai heureuse ! Oui, je rirai ! Parce que moi je veux être heureuse. Heureuse comme le soleil qui dévore, le désert qui calcine, le vent qui arrache. Heureuse je le serai, efrit\* de Satan ! Car je suis de ciment, mes yeux de granit ! Je ne sens pas vos poisons, je ne vois pas vos haines. Et je vais seule dans la ville où soufflent les fureurs sataniques, où les gens se terrent. Je vous attends de pied ferme. Moi ! Moi ! Ici sous le tamaris ! Ça sert à quoi, hein ? de dire : elle a l'infect caractère de Moïse, d'Élie, la nuque roide...

Tandis qu'elle monologuait, un paquet noir posé sur le limon à quelques mètres d'elle, se leva. La femme voilée fixait sur

\* Les mots suivis d'un astérisque sont expliqués dans le glossaire, en fin de volume.

Ghazal des prunelles dilatées par le kohl, ses pieds nus s'enfonçaient dans le limon.

« Ya Majnouna ! » Ghazal se précipita vers elle et saisit ses mains qu'elle étreignit, « Ya Majnouna ! tu es venue, tu es venue à moi... »

L'émotion l'étouffait, elle s'interrompit et sonda la détresse emmurée du regard.

« Pourquoi ? Pourquoi ? avec tous ces dangers ? »

Mais la Majnouna détourna ses pupilles pétrifiées et distraitement comme si ses gestes ne lui appartenaient pas, retira ses mains noircies de cicatrices qui retombèrent pendantes à ses flancs sous la melaya\*.

« Dis... dis, pourquoi es-tu venue ? Tu m'attendais n'est-ce pas ? Tu as deviné que je viendrais ici. Je le sais ! je le sens ! Tu m'aimes toi ! »

Déjà l'excitation rougissait son visage, palpait dans ses narines. Ses yeux gris étincelaient. L'idée que la Majnouna du bidonville étalé sur la Montagne, à l'autre bout de Kahira, avait pensé à elle, la remuait toute. Ghazal imaginait son amie arpenter son atelier allant d'une sculpture à l'autre avec ce regard perforé, appesanti d'absence qui précédait ses crises, l'âme en déroute dans le tocsin de sa prémonition. Mais Ghazal ne venant pas, la Majnouna talonnée par un instinct de bête avait filé vers Kahira.

Et Ghazal dans le visage immobile de la folle, l'imaginait dévaler la Montagne et s'en aller ondulant comme une liane dans la vapeur fétide des bidonvilles greffés sur la Cité des Morts. Tantôt figée dans la spirale de ses monologues. Tantôt se glissant dans les décombres. Grimaçant un sourire, ramassant un chien rongé d'ulcères qui traînait dans ses traces, les yeux mouillés d'amour et de détresse. Mais peut-être emportée par le jaillissement d'une joie qui la grisait parfois, avait-elle chanté, dansé entre les tombeaux, levant les bras au ciel, pataugeant dans les pustules des égouts. Et Ghazal évoquait, pour l'avoir si souvent accompagnée sur la Montagne, son escorte musicienne d'enfants en haillons qui frappaient allégrement leurs mains où la crasse

s'écaillait en plaques, leurs yeux prurigineux voracement dévorés par les mouches.

Qu'as-tu vu Majnouna ? Qu'as-tu vu ? – implorait-elle cherchant à saisir ses mains fuyantes sous la melaya. Au soleil de midi le visage de Ghazal rutilait comme un moulage de cuivre serti de deux prunelles de jade. Et ses traits figés par la tension se levaient vers la Majnouna hermétique, drapée en ses voiles noirs.

De la ville au-delà du fleuve un grondement montait. Des fumées noires se tordaient au ras des maisons. Et Ghazal, par une vibration de tout son être, écoutait la Majnouna lui décrire en frémissements muets, les maisons incendiées, les gens piétinés, fendus, hurlants. Mais ici, dans l'île, seul le soleil grillait l'asphalte. Sur le fleuve, les felouques chargées des poteries du Haut Pays ourlaient les eaux de leur sillage.

Un élan animait la Majnouna, descellait ses lèvres, réchauffait ses yeux que Ghazal scrutait : parlerait-elle ? L'impassibilité minérale se fissurait, déjà la Majnouna saisissait son bras quand soudain elle recula avec un cri et s'enfuit le long de la berge, riant et hurlant tout à la fois, les mains aux oreilles et se prenant les pieds dans les roseaux. Ghazal se précipitait derrière elle quand un homme s'interposa, menaçant et gesticulant :

« Que fais-tu ici ? File te cacher chez toi ou je t'arrache les intestins, sale juive ! File ou je t'enc... ici-même », vociférait-il derrière Ghazal terrifiée qui courait à toutes jambes vers les Figuiers.



Ali déposa sa tasse de café sur un guéridon près de lui et consulta sa montre. L'heure bénie de la sieste ! Qu'attendait Omar, l'un de ses petit-fils, pour lui téléphoner ! Il travaillait à la police secrète. Ali l'avait chargé de garder un œil sur les Salem. Aussi Omar passait souvent par les Figuiers, prétendant être un maçon. Il soupira : qu'il était loin le temps où il pouvait allégrement marcher jusqu'aux Figuiers pour respecter les ordres de Kemal

moribond. Inopinément il évoqua Indji, l'esclave d'autrefois. Tant de temps avait passé... il était devenu même arrière-grand-père !

Il se souleva et s'assit péniblement pour mieux résister au sommeil. Cette guerre de 1947, le roi n'en avait pas voulu ! Beaucoup avaient désiré un compromis avec les Juifs. Mais la pression avait été trop forte, la fièvre était montée. De Syrie, d'Irak, de Palestine les appels au carnage du nationalisme arabe, ce mouvement affilié aux nazis, avaient enflammé les foules. Les membres directeurs du Haut Comité Arabe de Palestine réunissant chrétiens et musulmans, avaient collaboré avec l'Axe qui les avait financés dès les années 1930. La guerre en Palestine leur donnait l'opportunité d'achever la politique d'extermination des Juifs menée par leur idole, Hitler. Des encouragements étaient venus des milieux crypto-nazis d'Europe. Allez-y, ce ne sera qu'une promenade ! *Heil Hitler !* Arafat n'était alors qu'un jeune Égyptien proche des Frères Musulmans et collaborait avec son grand-oncle, Amin al-Husseini reçu en héros au Caire deux ans plus tôt. Il l'aidait à rassembler une milice parmi les soldats nazis réfugiés au Proche-Orient, Italiens, Polonais, Bosniaques, Circassiens, Saoudiens, Croates, Allemands, déserteurs britanniques qui se joignirent aux mercenaires musulmans de la Wehrmacht et des SS, Syriens, Palestiniens, Irakiens mettant la Palestine à feu et à sang avant le départ des Anglais. Histoire de ne pas oublier ce qu'on avait appris et pratiqué encore deux ans plus tôt en Ukraine, en Pologne, en Allemagne, en Hongrie... Des volontaires musulmans étaient accourus même des Indes. Oui... une promenade ! Il se rappelait encore la diatribe de Azzam Pacha, Secrétaire-général de la Ligue Arabe : « Une guerre d'extermination et un immense massacre ! » les radios enchaînaient des chants militaires : « Tue ! tue ! tue ! » Le mufti aurait son III<sup>e</sup> Reich arabe *judenrein* où il réaliserait, avec l'approbation de toute l'Europe, ce qu'il avait appris auprès d'Hitler : la construction des camps d'extermination qu'il avait visités en Pologne et ailleurs.

Puis dès le départ des Britanniques le 15 mai 1948, les cinq armées d'États arabes, Égypte, Syrie, Jordanie, Liban, Irak, massées

sur les frontières de la Palestine étaient entrées en force dans le pays pour se joindre aux milices internationales palestino-nazies du mufti. Et cette guerre des islamo-nazis, qui continuait celle des nazis en Europe, avait déclenché tous les fléaux ! terrorisme, tueries, révolutions. La famille Ramadan avait été épargnée de la purge socialiste grâce au prestige de Hassan dans l'élite militaire et à l'influence d'Hermine. Mais désormais il lui fallait prendre ses distances avec les Salem et Ali s'était chargé de veiller à leur sécurité. Kemal... Kemal mon Pacha, murmura le vieil homme se souvenant de ce retour de Hébron en train en 1929. Et Rebecca, avait-elle survécu aux guerres et au terrorisme ?

Il soupira à nouveau. Tant d'Égyptiens n'avaient pas voulu de cette guerre ni de toute cette haine qui avait enflammé les masses arabes et musulmanes jusqu'en Asie. Les Juifs retournaient chez eux... On avait toujours su qu'ils retourneraient, que ce pays leur appartenait. Mais voilà... l'épuration en Europe n'avait qu'effleuré les crêtes, les vieilles administrations qui avaient collaboré étaient restées en place, leurs chefs tapis dans l'ombre. Beaucoup s'étaient inventé un passé de résistants, conservant discrètement leurs liens avec leurs anciens collaborateurs dispersés dans le monde, en Europe, aux États-Unis et dans les pays arabes. Là, souvent convertis à l'islam, ils occupaient des postes importants de conseillers dans les administrations, les ministères ou la diplomatie. C'étaient eux qui avaient suggéré les lois d'exception contre les Juifs : séquestre de leurs biens, expulsions, emprisonnements, stigmatisation économique et sociale. L'un d'eux, Carl Pritz, ancien capitaine allemand de la Wehrmacht sur le front balte, était devenu Amin Soliman. Il avait épousé la belle Adolphine, la sœur de Hassan et occupait un poste éminent à la Ligue arabe dans le département de la Propagande. L'idéologie demeurait la même, mais le style avait changé. On parlait désormais des « nazis israéliens » et des « résistants arabes » en Palestine. C'était la nouvelle marotte de Dame Hermine et d'Adolphine qui s'en délectaient. Une fois Hassan Bey avait répliqué :

« Mais comment dis-tu cela ? c'est le contraire de la vérité !

— La vérité ? c'est ce qu'on veut qu'elle soit ! » avait jeté Hermine avec désinvolture.

Dans cette chaleur et sous l'effet de la digestion, Ali sentit le sommeil le gagner et ses idées s'embrouiller. Que de fois Hassan lui avait dit : « J'en ai assez de toute cette haine ! » quand il voyait les nazis tourner dans le salon d'Hermine aux soirées de gala qu'elle donnait en leur honneur. Ses yeux se fermèrent, l'assoupissement l'emportait dans une obscurité insonore d'où Hermine émergeait soudain dans une robe de mariée au bras d'un militaire au visage flou. « Mon mari, disait-elle, le chancelier d'Allemagne, l'ancien directeur du Département de la radio sous Hitler\*\*. » Elle riait et se tournait, tendant son bras vers un autre personnage en retrait, au même visage indistinct : « Et voici son ami, le leader de l'Europe, Walter Hallstein ! » Au loin, un garçonnet s'enfuyait, les mains sur les oreilles, Hassan ! Un cri strident déchira le silence. Ali se réveilla en sursaut. Le téléphone sonnait. C'était Omar, Ali reprit lentement ses esprits, on était en 1970 pas en 1948. Hussein de Jordanie écrasait les milices de l'OLP qui saccageaient sa capitale Amman, et le Caire se soulevait et acclamait son chef Arafat.

« Tout va bien, disait Omar. La jeune fille voulait aller en ville. Mais je l'ai effrayée et elle a déguerpi pour rentrer chez elle.

— Et en ville ? demanda-t-il.

— C'est très mauvais. Les Frères musulmans font du grabuge et la police a reçu l'ordre de laisser faire. »

Ali raccrocha et soupira. Hassan Bey lui téléphonerait certainement, surtout un jour pareil. Ses yeux se fermèrent à nouveau, un ronflement sonore s'échappa de ses lèvres.



\*\* KURT GEORG KIESINGER dirigea le Département de la politique de la radio de 1943 à 1945 sous le III<sup>e</sup> Reich et devint chancelier de la République fédérale d'Allemagne de 1966 à 1969. Jeffrey Herf, *Hitler, la propagande et le monde arabe*, Calman-Levy, 2012, page 54.

Treize heures. Le soleil enflammait la pierre. Assommés par la chaleur, les lézards en oubliaient leur vigilance. À demi assoupi sur une chaise-longue, Ibram sentait les questions s'effiloche dans son esprit. Quand avait-il choisi de s'appeler Ibrahim ? Ce n'était pas au sortir de la guerre mondiale. Cette guerre qui avait tué quarante millions d'êtres humains et exterminé six millions de Juifs. Alors ? Après la guerre de 1948, quand les propriétés juives au Caire et à Alexandrie avaient été saisies ou séquestrées ? Ou après les émeutes terroristes récurrentes déclenchée dans tout le monde arabe ? Oui peut-être... quand victimes du fanatisme les Juifs avaient été surveillés, emprisonnés, expulsés, massacrés. On n'osait le dire mais on savait que des centaines de milliers de Juifs orientaux s'étaient enfuis, dépouillés de tous leurs biens par les gouvernements arabes. Beaucoup s'étaient réfugiés dans leur pays au nom interdit où ils vivaient sous des tentes, dans l'insécurité, la guerre et le terrorisme. Mais ils s'enracinaient au sol de la patrie libérée et, dans le désert, ressuscitaient des villes mortes aux noms bibliques et oubliés. Il savait que Ghazal les admirait. Lui pas...

Oui... c'était probablement à cette époque qu'employé au ministère de l'Agriculture, il avait converti son prénom en Ibrahim. Sa réputation était celle d'un homme conciliant, d'humeur égale et généralement débonnaire. Ses collègues l'appréciaient. Mais de temps à autre, des lettres anonymes le menaçaient et loin de gravir l'échelle hiérarchique, il en était descendu de quelques échelons au bénéfice de collègues moins compétents. Bah ! aucune rancune pour ces petits déboires. À chaque alarme s'ouvrait instantanément dans son cerveau la porte du cabinet de débarras où il jetait pêle-mêle les affronts quotidiens, les messages injurieux et au Ministère, ses démenagements successifs dans des chambres toujours plus exigües au fond des couloirs. Ce cagibi lui permettait en toute tranquillité de réfuter les présages de ce père qu'il avait si peu connu, ce père pessimiste qui l'avait abandonné. Et même quand survint par une torride journée d'été le coup d'État qui détermina la chute de la monarchie et la prise du pouvoir par l'armée, Ibrahim Salem s'était réjoui des discours lénifiants du

nouveau régime. L'époque de la corruption et de l'injustice était désormais révolue. Enfin s'ouvrait l'ère de la liberté démocratique qui permettrait à l'islam de rétablir sa suprématie. Un temps, le pays vibra dans l'euphorie post-révolutionnaire, mais beaucoup feignirent de se réjouir car déjà l'épuration et la vengeance frappaient l'élite mais aussi toutes les minorités religieuses.

Ibrahim agita mollement son chasse-mouche. Il avait longtemps ignoré la persécution contre ses coreligionnaires, imputant aux victimes les causes de leurs malheurs. Savait-on s'ils étaient innocents des crimes dont les accusait le tribunal révolutionnaire ? La loi ne frappait pas aveuglement, la justice secondée par la magistrature veillait... Terminés le népotisme, la vénalité, les abus ! La révolution des colonels régénérait le pays. À vrai dire, un parti unique ne menaçait-il pas l'indépendance démocratique et les libertés individuelles ? Fadaïses... Que voulaient dire ces mots ? personne ne le savait... ils figuraient dans des livres mais en réalité c'étaient des sons chics prononcés par des snobs avec emphase. En revanche on savait, parce que les journaux le clamaient sans cesse, que la corruption et l'impérialisme avaient été vaincus par le parti militaire, sauveur de la nation. Ibrahim Salem se redressait, une énergie inhabituelle ennoblissait son visage mou. Prophète d'un monde purifié par l'amour, son âme s'épanouissait dans l'encens de l'humanisme, brillait dans la solidarité universelle. Cet idéal valait bien qu'on lui sacrifiât quelques meurtres, quelques misérables injustices, simples fautes de parcours sur la voie de la fraternité.

Il voyait bien que ses discours enthousiasmaient ses collègues. Lui ! proclamait à la face du monde la parfaite équité du nouveau régime. On le félicitait. Il se rengorgeait. C'était son heure de gloire, revanche contre son père qu'il avait si peu connu. Dans son triomphe, il évoquait les prédictions d'Élie, ses sarcasmes au ton aigre-doux dans ses discussions avec Behor.

Même quand la xénophobie renforça les accusations de collusion avec l'impérialisme, même quand les arrestations, les expulsions arbitraires se multiplièrent, même quand l'ombre de la police secrète s'appesantit sur la population, Ibrahim Salem garda son

optimisme. Oui, même quand l'administration qui l'employait l'avait démis de ses fonctions. Peuh... ! c'était lui qui avait donné sa démission et à l'égard de ses proches qui discrètement l'engageaient à partir comme eux, il excusait ses supérieurs. Sa santé faiblissante avait motivé son renvoi... Il négligeait ses responsabilités. Il remerciait même ses chefs de l'avoir gardé si longtemps ! Celui qui aime l'argent n'est pas rassasié par l'argent, se consolait-il.

Oui... sa disgrâce professionnelle avait causé un isolement social difficile à vivre. On avait cessé de l'inviter, aucun de ses collègues ne venait le visiter. Voyons, c'est vrai... ces malaises... il lui fallait s'aliter. Et ces médecins aux diagnostics embarrassés n'étaient que de pompeux ignorants, incapables de comprendre son mal, des médecins de néant. Eh bien il se soignerait lui-même ! À force de s'administrer à tort et à travers des potions, il était tombé dans une mélancolie taciturne. Dernièrement il avait noté la flétrissure de son visage, sa physionomie malade et déprimée. Sa chambre, devenue une véritable pharmacie, prouvait irréfutablement ses allégations ! Même ruiné et diminué, Ibrahim Salem s'obstinait dans ses opinions.

Et pourtant... il ne pouvait se dissimuler sa ruine. Sa main inquiète agita nerveusement le chasse-mouche. Certains prétendaient que, vieilli prématurément par l'inactivité forcée et coupé du monde, il vivait avec ses douleurs et ses maladies dans des nuages de tolérance universelle. Sa femme Hanna le lui disait autrefois quand elle lui faisait encore des reproches. Puis elle et sa fille Ghazal n'en parlèrent plus. Et dès lors se développa au centre de leur vie, nourrie de leur anxiété, l'hydre d'une préoccupation occulte, un secret humiliant qu'ils se taisaient et qui les tourmentait. Ils évitaient d'y penser car il valait mieux continuer à vivoter que s'expatrier. Si l'on restait, mieux valait ignorer les faits.

Il savait que Hanna avait opté pour ce dernier parti car tantôt elle méconnaissait leur indigence, tantôt elle affirmait le contraire, déclarant qu'elle n'inviterait ses amies que lorsqu'elle remettrait la maison en état, laissant entendre qu'elle disposait de l'argent nécessaire à défaut du temps. À l'en croire c'était par délicatesse,

pour ne pas l'offenser que les épouses des anciens collègues de son mari ne la visitaient plus. « Ah ! – se désolait-elle parfois, cherchant un alibi à son isolement – si je n'avais cette migraine, telle serait venue me voir – ou : j'aurais été la voir ! » D'autres fois, déposant le journal où la rubrique mondaine commentait la brillante réception donnée par l'une de ses bonnes amies d'autrefois, elle murmurait rêveusement, appuyant son visage sur une main, les yeux vagues : « Tiens... on a beaucoup parlé de nous chez Y... et on a regretté notre absence ! L'invitation m'est parvenue si tard... »

Issue d'une famille bourgeoise ruinée, Hanna Salem, orpheline de bonne heure, avait été élevée par des tantes célibataires sans âge appartenant à cette espèce féminine en voie d'extinction qui emplit de son humble activité, de son obligeance et de sa médisance les vastes demeures patriarcales. La voix déférente, Hanna évoquait les modes d'antan dont le souvenir magnifié par la condition modeste de ses éducatrices avait bercé son enfance.

Avec la disgrâce d'Ibrahim Salem, elle ne fréquenta plus que quelques dames cultivant les travaux d'aiguille dans le respect d'un art de vivre désuet et puéril, s'invitant périodiquement dans leurs salons aux grâces mièvres. C'était une société qui admirait la finesse du linge, les porcelaines, l'orfèvrerie et qui conservait des trésors dérisoires pieusement transmis de générations en générations.

Et lui-même, ne déployait-il pas toute sa ruse pour camoufler la réalité, la désavouant, allant jusqu'à feindre d'être malade ? Mais que faire quand de temps à autre, la muette accusation de sa fille le faisait fuir dans sa chambre. Là dans le secret de son âme tourmentée, il exhumait du cagibi les vérités douloureuses. Et à mesure que le temps passait, l'oubliette se comblait d'humiliations, de vexations, d'affronts, si bien qu'au fil des ans, le cagibi représenta une autre vie. Une vie de servilité qui emplissait de dégoût le faible homme vieillissant. Déprimé il s'alitait avec une migraine ou s'enfermait dans un mutisme qui lui donnait une lointaine ressemblance avec le portrait d'Élie suspendu au salon.

Mais pourquoi remuer ces pensées maintenant, se dit-il, s'abandonnant à une somnolence traversée des bribes de sa vie. Oui,

il était ce vieil homme qui s'en allait dans le jardin, le dos voûté, solitaire, ses yeux saillants brouillés de vagues et confus regrets. La senteur de l'herbe avait le parfum innocent de son enfance, des jours paresseux où il s'allongeait au bord du fleuve dans les éclaboussures du soleil, les yeux pleins de ciel et de lumière. À pas ralentis, l'esprit sollicité par une image, un souvenir accroché aux effluves des figuiers, il descendait le sentier où autrefois il conduisait son grand-père qui, devenu presque aveugle, buttait sur quelque pierre où rôtaient des lézards. Parfois un scarabée traversait cahin-caha leur chemin et l'enfant prévenait l'aïeul qui s'immobilisait, laissant passer l'insecte. Sur ses vieux jours Behor allait se reposer au bord du fleuve sur un banc dont le bois encerclait un saule et de là il contemplait avec les yeux du souvenir, les seuls qui lui restassent désormais, le paysage d'autrefois. De sa voix ébréchée de vieillard il causait avec le jeune Ibram assis à terre.

« Tu me promets de ne pas vendre les Figuiers ? Souviens-toi, ce pays est le tien, ne le quitte jamais... Vivre comme Moustapha, sans rêve... »

Ibram opinait. Dans ses oreilles bruissaient des vols de papillons et des irisations dansaient dans ses yeux tandis qu'il se chantonait ces mots sibyllins : vivre comme Moustapha... sans rêve – mais qui était Moustapha ? et cette Yéménite et Kemal ? Eh... comme le vent ainsi s'enfuyaient les années, soupirait Isabelle venue les rejoindre.

Oui, ce soir, comme chaque soir il irait se tasser sur le banc au bois pourrissant avec la lassitude résignée et placide des vieillards. Il se dirait une fois de plus, sachant qu'il n'en ferait rien, qu'il devait repeindre la maison, entretenir le jardin, remettre du gravier dans l'allée. Ici tout lui parlait un langage familier. Des échos lui parvenaient par les fenêtres ouvertes de la maison se réchauffant au soleil. Ils évoquaient la voix d'Isabelle houspillant la servante lors de ses nettoyages de printemps. Les felouques rayeraient le fleuve de leur sillage dessiné par les bateliers luisant comme des statues de bronze dans la vapeur bleuâtre. Il sentirait les disparus ressusciter dans le bruissement des feuilles et dans

la stabilité harmonieuse de ce paysage si familier, de cette large étendue plate coulant à perte de vue avec çà et là ses bouquets de dattiers, ses tamaris, ses sveltes et audacieux palmiers.

Les jours de l'homme sont comme l'ombre qui passe, soupirait-il, mais l'univers demeure toujours semblable à lui-même en sa dynamique éternité. Cette pérennité reconfortait son âme comme s'il participait par toute sa chair aux prodiges épousailles de lumière, d'eau et de terre en leur incessant renouvellement. Serein et virginal le crépuscule viendrait à lui, le gratifiant de paix heureuse. Et dans le mouvement des eaux teintées de soleil couchant, il chercherait comme autrefois le tremblant visage de sa mère.

Au cours de ses réflexions solitaires, Ibrahim Salem ne pouvait se cacher le délabrement de la maison, le dépérissement du jardin calciné. Il n'en éprouvait nul regret, les Figuiers et la nature se modelaient sur sa mélancolie et sa propre déchéance. Sentir cette communion avec les choses le reconfortait. D'impondérables liens se tissaient entre lui, les pierres fissurées et les plantes étiolées et cette marche lente qu'ils faisaient ensemble vers la mort et la destruction revêtait la solennité d'une union mystique.

Quand l'insomnie le tourmentait, Ibrahim Salem se rendait au salon. Avec la lenteur précautionneuse du vieux Behor, il se calait dans le fauteuil Renaissance, sous la clarté de la lampe florentine, attentif à la densité singulière du temps nocturne. Aux murs, les tableaux tels des bijoux enchâssés dans un écrin de pénombre diffusaient un éclat fabuleux. Dans le fond de la pièce, émergeant de l'obscurité, le bouddha se recueillait. La vie ancienne revenait, éveillant la luisance des bois et l'accord intime des objets en leur fuyante gamme d'harmonies. Le salon à l'âme fanée, aux grâces flétries se métamorphosait dans la luminosité du souvenir, ressuscitant des volumes, des épaisseurs si fortement intégrés à son existence qu'il réalisait alors combien le passé dominait sa vie. Résorbé dans sa sensibilité tactile, sa main effleurait lentement les meubles. Leur contact s'inscrivait indélébile dans sa chair. Ce n'était pas de vulgaires objets matériels. Le temps avait ciselé leurs formes et

leurs rapports sur l'architecture même de sa pensée et de sa sensibilité nourrie d'adhérences mortes, d'échos incommunicables.

Et Ghazal ...que pensait sa fille ? que faisait-elle ? Oui, Ghazal était le problème, se répétait-il dans un demi-sommeil. Soudain il sursauta. Des éclats de voix, des portes qui claquaient le tirèrent de sa torpeur. Il dressa l'oreille et subitement, d'un pas rapide prenant un chemin détourné, il gagna la maison et se réfugia dans sa chambre sous ses couvertures. Il savait ce qui l'attendait : affronter Ghazal.



Hein... hein... tu crois que je ne le sais pas... tu feins d'épouser, mais tu nous espionnes et toute la saleté reste là depuis des années ! Mais je sais... je sais... tu attends ton heure... tu te dis : c'est peut-être aujourd'hui ? Ton cœur bat d'espoir... pscht ! rêve toujours... chacun son plaisir !

Les mots cognaient son crâne avec une telle véhémence qu'elle craignit qu'ils ne s'échappassent malgré elle de ses lèvres closes.

Le torchon à la main, Abdou se releva interloqué. La surprise le clouait sur place. Ghazal était sortie ! Un tel jour. Pure démente. Il voulut parler, mais il aurait fallu d'abord qu'il récupérât sa mâchoire inférieure qui d'étonnement pendait à son visage.

« Ça va Abdou ? » fit Ghazal, passant dans le couloir et ouvrant la porte du salon.

La chaleur l'énervait. Elle épongea son front et sa lèvre supérieure humectés de sueur. Elle avait été injuste envers Abdou. Pourquoi l'accuser ? Les espionnait-il vraiment ? Et dans l'affirmative comment le lui reprocher ? Sa main tremblait tandis qu'elle refermait la porte derrière elle, songeant à l'expression à la fois fuyante et traquée de Abdou. Était-il autre chose qu'une ruse et un corps courbé ? Et pourtant dans la fixité des yeux, cette fente, cette plaie par où suppuraient les misères populaires. Ses mains vivement serrèrent son crâne : l'image était insupportable. Abdou et son agresseur du matin coïncidaient, se superposaient, ne faisaient qu'un seul être. Sottises ! Elle rejeta sa tête en arrière. L'inconnu

était grand, fort, coiffé d'un keffieh\* et en y songeant maintenant peut-être... oui, c'était Omar le maçon... l'imbécile ! Pour une fois que la Majnouna désirait lui parler...

Elle fit quelques pas, regarda distraitement autour d'elle. Les volets de bois pourris étaient aux trois-quarts fermés. Une odeur de vétusté se dégageait des tapis et des rideaux usés, des sièges pompeux aux tapisseries fanées. Des objets hétéroclites stagnaient sur les meubles. Aux murs les portraits des ancêtres la scrutaient, inquiets et méfiants. Ghazal baissa les yeux, prise d'un malaise. Entre ces murs et ces sièges ressuscitait l'univers d'autrefois. Sans doute était-ce cette oscillation permanente dans le temps qui communiquait au salon une résonance biaisée et aux objets la solidité équivoque d'une matière friable.

Fatras ! Bric à brac ! Elle se détourna des portraits avec aversion. N'étaient-ils pas responsables de leur enlèvement ? Oui, Moïse ! oui ! Je vous le prédis – et sa main bouscula un siège – aussi longtemps que vous trônerez dans vos cadres, nous nous serons captifs ici. Oui... oui... tu peux me regarder, te fâcher – et elle contrefit dans une grimace l'imperturbabilité de l'aïeul. Une houle montait en elle évoquant dans son tumulte un forcené gesticulant. Des spasmes disloquaient ses gestes, égaraient son regard, sa mâchoire tremblait. Où qu'elle allât les yeux des portraits convergeaient sur elle. Elle se sentit traquée dans un réseau d'énigmes et de reproches. Mais regardez... Regardez... – d'une saccade sa main se tendit vers la fenêtre. La chaleur pétrifiait le paysage. Au-delà des palmeraies immobiles la furie populaire saccageait la ville.

« Qu'est-ce qui te prend ? »

Ghazal sursauta. Entrée sans bruit, Hanna Salem approchait avec une gravité qui l'accordait aux ruines majestueuses du salon. Mais l'inquiétude, la colère crispaient ses traits. Déjà des reproches montaient à ses lèvres quand, se ravisant à l'idée que Abdou les épiait, elle se tut et alla refermer la porte, puis :

« Sortir, une telle journée ! Tu veux me tuer ? »

\* Les mots suivis d'un astérisque sont expliqués dans le glossaire, en fin de volume.

— Quelle journée ?

— Les troubles, la ville en feu !

— Peuh... »

La stupéfaction figea Hanna Salem. Sa main prit appui sur le dossier du fauteuil de Behor. Redressée comme si elle posait pour un portrait, elle prenait le même maintien rigide et le même regard secret que l'on voyait aux ancêtres.

« Tu veux les provoquer ? – sa voix s'étranglait – c'est bien assez qu'on nous tolère !

— Tolérés ! tolérés, cria Ghazal convulsivement.

— Tais-toi ! tais-toi !

— Tolérés ! Tolérés ! – s'exclamait Ghazal lancée dans une danse frénétique – Enviez-moi, vous rats persécutés ! réjouissez-vous. Tolérés ! Gloire au Raïs qui a décrété une guerre d'usure\*\* !

— Tais-toi ! La police va venir, emmener ton père... nous tous ! »

Hanna fixait Ghazal d'un regard exaspéré. Ingrate ! Ses provocations les conduiraient tous en prison. Les palpitations de son cœur frappaient l'air, cognaient contre les murs. Elle s'en alarma, porta la main à sa poitrine. Sa colère s'accrut, amincissant son visage. Sa fille la tuerait !

« Je chante un hymne à la liberté », fit Ghazal, s'immobilisant au milieu du salon, blême de fureur.

Hanna Salem gémit, s'affaissa dans le fauteuil de Behor. Sa fille était folle, elle téléphonerait au médecin... demain... Aujourd'hui c'était inutile, tout le monde se terrait. Au médecin ? Facile à dire, quel médecin ? Le vieux Levy... expulsé, menottes aux mains, estropié, sans valise, sans le sou ! Le docteur Ahmed alors ? Lui si lié au régime. Ghazal ne se doutait de rien dansant et se trémoussant comme une cinglée. Si Abdou entendait ! Ah jour de poix ! Ruinés, endettés, qui payerait leurs avocats, leurs juges si on les arrêtait ? Comme dans un cauchemar elle entendit la voix de Ghazal : « Partons ! »

\*\* Le 15 mars 1969 Nasser proclama une guerre d'usure contre Israël. Les combats incessants sur le canal de Suez firent de nombreuses victimes de part et d'autre.

Hanna Salem déglutit difficilement. Son regard s'égara dans le brouillard noir emplissant soudain le salon. Certainement Ghazal parlait pour ne rien dire, selon son habitude, pour blesser, pour choquer, ah cœur noir d'Élie ! Partir... où ? Abandonner les Figuiers ? Nulle part ailleurs les Salem ne retrouveraient la musique des mortes espérances, cette tonalité si singulière de la couleur du temps s'insinuant dans la solitude des êtres et des choses. Nulle part ailleurs les murs, les objets, spectateurs et participants aux drames les plus intimes, n'auraient cette adhérence aux êtres dans le déroulement des actes quotidiens.

Le visage décomposé, Hanna Salem se traîna à une fenêtre. Une tigelle se glissait par l'entrebâillement des volets. Le jasmin de Sarah. Autrefois... il y avait bien longtemps... au temps de Behor, d'Élie... un sentier serpentait jusqu'au fleuve. Il contour-nait un bassin dans lequel Sarah s'était amusée à mettre des pois-sons rouges. Petite fille, Ghazal aimait s'asseoir sur la margelle. Hanna Salem se tourna vers sa fille. Elle la vit, dressée dans la revendication et la rancune. L'irritation la gagna. Sa fille la tour-mentait avec un problème insoluble.

« Ah ! – s'écria-t-elle la chassant du bras – va donc en discuter avec ton père. »

Ghazal ricana, exécuta un preste demi-tour et sortit, claquant la porte dans son dos.

Hanna Salem écoutait les pas décroître. Immobile devant la fenêtre, le visage cendreau, elle contemplant fixement l'arbre de Sarah. Puis son regard se perdit dans l'horizon, là où s'étendait le fauve océan des contrées désertiques. Là où la lumière crissante enflammait les sables et nappait d'une blancheur sans ombre le recueillement des cimetières. Elle mourrait ici ! décida-t-elle. À son heure, elle irait s'allonger dans le caveau familial et plus rien ne séparerait désormais les Salem unis pour l'éternité.



Va parler à ton père... va parler à ton père... Son pas martelait le couloir. Parfois une lumière surgissait, cisailait l'obscurité, démasquant des artères de pourriture fuyant sur les murs. Ça et là un objet lançait ses tentacules qui l'accrochaient comme des moignons de mendiants. Son père... il devait être couché dans son lit bourré des drogues qui l'aidaient à fuir la réalité et la souffrance. Comme à reculons elle monta les escaliers, un rictus amer aux lèvres. Elle répéterait les mêmes accusations, son père fuirait sous les couvertures et à nouveau pèserait sur eux une étanchéité qui les rendrait tous deux plus solitaires et misérables que des pierres.

La porte de la chambre d'Ibrahim Salem s'ouvrit, claqua contre le mur. Les volets mi-clos assombrissaient la pièce. Une odeur pharmaceutique flottait, mêlée à des relents de vieilles étoffes. Sur les meubles traînaient des photos jaunies, des bibelots ébréchés. C'était un reliquaire plein de parfums anciens, de tristesses usées coagulées dans un temps immobile.

Le vieillard ne leva pas la tête de son oreiller. Il avait juste eu le temps de rejoindre son havre.

« Sais-tu qu'ils mettent le feu ? » une voix tranchante sabrait l'espace.

Il se sentit acculé, forcé dans son dernier retranchement : la maladie. Il hésitait encore pourtant quoiqu'il sût qu'elle ne le lâcherait pas, devinant à son pas, ses gestes, sa voix de tortionnaire qu'elle s'acharnerait plus cruellement encore que toutes les autres fois. Mais il fallait, aujourd'hui aussi, faire face. Ibrahim Salem se redressa avec effort, passa une main cireuse sur ses cheveux ébouriffés et dévisagea l'intruse. Ghazal troublait la fluidité des jours et des nuits où toute matière se dilue, où s'abolissent les remords.

« Je veux savoir ce que tu vas faire ! » cria-t-elle d'une voix si douloureuse qu'une brisure raya l'air. Son regard transperça le visage défait d'Ibrahim, ses yeux cernés de noir.

« Ah ne me fatigue donc pas ! » fit-il las, se recouchant.

Une force se déchaîna en Ghazal, faisant exploser son corps, éparpillant ses os en mille morceaux.

« Quand partirons-nous ?

— Chut ! »

Épouvanté, livide, Ibrahim Salem se dressa sur ses oreillers. Abdou ! Un rapide coup d'œil le rassura : le corridor était vide. Refermant prestement la porte elle s'y adossa. Les ruses du malade la galvanisaient. Cette fois... on verrait bien ! La vérité surgirait dans sa gerbe de souffrances, de peur ! Elle foncerait, brisant les plus intimes retraites au risque de s'ensanglanter elle-même. Ghazal jeta alentour un regard plein d'âpres griefs. Elle détestait la chambre de son père pour toutes ses odeurs de piétés vétustes qui déposaient sur les meubles et d'humbles objets ses vénération poussièreuses, reliques d'affections disparues. Voyant sa fille résolue, Ibrahim Salem résigné se recoucha :

« Et bien quoi ?... Qu'y-a-t-il ? » marmonna-t-il déjà excédé.

Détournant son regard du visage désolé du malade :

« Je ne puis plus vivre de la sorte ! » supplia-t-elle.

Au fond du gosier, le tremblement incontrôlable qui fêlait sa voix accabla Ibrahim Salem. Il lui lança un regard furtif. Ses rages le consternaient, elles évoquaient Élie, sa violence rentrée et tout ce qu'elle impliquait de douloureux endurcissements, de déchirures, un déchaînement émotionnel dont l'excès ne pouvait qu'irriter Ibrahim Salem, tout pénétré d'indulgence envers lui-même et les autres. Sa fille... son enfant unique... quelle déception ! Naïvement il avait espéré qu'elle bornerait son bonheur à lui apporter bouillottes et tisanes. Une tristesse délaya l'amertume des prunelles pâles. Son regard s'appesantit sur la jeune fille : il la vit frêle, mais laminée dans l'étain, la peau hâlée, la vivacité ombrageuse. Pourtant... parfois l'ombre indéfinissable du sourire de Sarah nuançait sa gaieté. Il soupira, jamais elle ne trouverait de mari ! Quel homme s'embarrasserait d'une fille rétive, sans dot par surcroît. Celui qui retient la femme querelleuse retient le vent. Il soupira : de temps immémorial il était acquis que le bonheur d'une femme ne pouvait être que conjugal. Soigner son mari, cuisiner à son goût, mettre au monde ses enfants, leur inculquer le respect de l'autorité paternelle, telles sont les joies dévolues au

sexe féminin par intangibles décrets des mâles puissances. Il n'y en avait pas d'autres. Une sourde rancune aigrit ses traits : tous ses problèmes viennent de ce qu'elle n'a pas de mari !

« Tu exagères, reprocha-t-il la voix raffermie, ces désordres de rues passeront... va dans ta chambre, ferme tes volets : tu ne verras rien. Aujourd'hui les enfants ne respectent même plus leur père. »

L'entretien était terminé, Ibrahim Salem saisissant son front entre ses doigts se tourna sur le côté. Un bandeau d'acier serrait son crâne. D'un geste ralenti par l'effort il s'empara d'un verre d'eau posé à proximité, y trempa ses lèvres sèches. Sa main tremblait, quelques gouttes tombèrent sur le drap laissant une auréole humide. Il consulta sa montre, soupira. Ghazal n'était qu'une égoïste. Son père... voilà qu'elle le tourmentait jusque sur son lit de souffrance, sa couche d'agonie... De quoi se souciait-elle sinon de ses amourettes, de ses divertissements alors qu'il se mourait ? Avec des mouvements précautionneux, des soupirs, des tâtonnements, Ibrahim Salem se souleva dans son lit, cherchant une position plus confortable.

Ghazal regarda son père assis livide parmi ses draps et ses oreillers d'une blancheur crayeuse. Elle détourna la tête. Une atmosphère corrompue, une pitié déprimante l'assaillaient.

Elle s'insurgea :

« Alors que ferons-nous ? – cria-t-elle de la même voix de souffrance exaspérée.

— Quoi ?... Faire quoi ? »

Ghazal tremblait :

« Ils hurlent dans les rues. Ils mettent le feu à nos maisons, nous nous terrons comme des bêtes. Jusqu'à quand ? Jusqu'à quand resterons-nous les bras croisés alors que notre sang coule ? Notre sang à nous ! un sang innocent !

— Tais-toi, je t'en supplie ! gémit Ibrahim Salem, tu exagères... des échauffourées... » Et comme s'il espérait en fuyant sous ses couvertures oublier sa fille et ses reproches, il se recoucha et lui tourna le dos.

« Cesse donc de me tourmenter, geignit-il. Moi, vieil homme torturé nuit et jour par les douleurs, me voilà persécuté par tes récriminations... ton égoïsme.

— Partons... »

Elle aurait voulu dire : partons en Israël, mais se ravisa et se tut.

Partir... idée grotesque ! Partir... quitte-t-on sa patrie ? Était-ce concevable que lui, Ibrahim Salem, puisse vivre ailleurs qu'ici, sur cette terre où il était né ? Cette terre à laquelle il adhérerait par toute sa chair comme s'il n'en était qu'une excroissance qui se résorberait à nouveau en son sein... pétri qu'il était de son suc, de sa saveur, de sa lumière ? Et que ferait-il des Figuiers ? Emporterait-il la maison avec lui dans son errance de vieillard ? Et le caveau familial... qui irait y prier, qui veillerait au culte des ancêtres, faudrait-il emporter les tombes avec soi ?

Raisonner sa fille, apaiser son anxiété... l'idée l'effleura. Grimaçant un sourire, il se souleva un peu, lança un bref et craintif regard. Le visage de Ghazal brûlait. La lassitude l'envahit, obscurcit son cerveau. Ses oreilles bourdonnèrent, les somnifères de la veille sans doute... À quoi bon..., songea-t-il se recouchant. Il s'épuiserait vainement, elle ne l'écouterait pas. Un soupir s'exhala du fond de sa poitrine. Fermant les yeux, il se résigna à subir l'ouragan avec l'espoir de n'être pas trop malmené.

Autrefois... oui, dans l'univers lumineux de Behor, la foi aplissait les difficultés, indiquait la voie à suivre. Tout était si simple dans le sillage de l'aïeul ! Subitement, comparant sa vie à celle de Behor, Ibrahim Salem réalisa qu'elle n'avait été qu'une suite de mécanismes ne lui procurant d'autre repos que celui de satisfaire sa conscience. Il le savait bien ! Sa conviction il l'avait défendue parce qu'il avait besoin d'y croire.

La tête contre la porte, Ghazal ferma les yeux. Les objets se diluaient autour d'elle dans un univers filandreux. Son père s'était déjà retiré dans sa coquille. Elle ne lui arracherait rien : aucune promesse, aucune aide.

« Alors moi je m'en irai ! »

Ibrahim Salem tressaillit.

« Quoi ?... Quoi ?... » balbutia-t-il se redressant hâtivement. Sa précipitation lui arracha une grimace de douleur.

« Que dis-tu ? quoi ? quoi ? »

Ce n'était qu'une menace mais il en fut terrifié.

« Partir... toi ? toute seule ? où irais-tu ? tu nous abandonnerais ? quelle folie ! abandonner ses vieux parents... allez... les vieillards au rebut, à la poubelle ! Voilà ce que tu penses de ton père mourant. Mais regarde dans quel état je suis ! »

Il levait au ciel ses bras pathétiques.

« Je n'ai plus que la peau sur les os et toi... tu veux partir et tu connais les conditions du départ : ton nom inscrit sur la liste noire, déchu de tous tes droits. Tu ne pourras même plus revenir nous voir. Nous... des vieux que tu abandonnes, malades, solitaires... pour courir les plaisirs en Europe, les dancings, les cafés... te compromettre avec des hommes qui te souilleront, qui se moqueront de toi. Une bonne réputation vaut mieux que le bon parfum. Si Behor, le saint homme t'entendait ! Toi notre héritière... »

Ghazal ricana. Pour ce qu'il y avait à hériter...

« Oui... l'héritière des Salem ! un titre de noblesse. Quelle honte ! Toi... ma fille, dans des cafés, des dancings avec des inconnus ! »

Subitement Ibrahim Salem porta ses mains à sa tête, son crâne éclatait.

La porte claqua. Elle fuyait, le cœur battant, sourde aux gémissements de son père.

Les oreilles bourdonnantes elle arpenta sa chambre. Une colère ulcérée brûlait son visage. On avait raison, mille fois raison de la mépriser. Qui es-tu Ghazal Salem ? Corps et âme tu appartiens à cette société viciée. Regarde-toi donc : tu n'es toi-même que le reflet de sa débilité haineuse et corrompue. Son corps frissonnant se disloquait : l'image de son agresseur du matin la fit sursauter. Elle s'affala sur le lit, prostrée.

Quels liens ses parents pouvaient bien avoir conservé avec la réalité ? La maison tombait en ruines, la poussière s'accumulait sur les étoffes lacérées par l'usure, les meubles estropiés, les sièges

défoncés. Glissant dans les recoins des Figuiers, Ghazal y découvrait les méandres mêmes de son âme, les tortuosités de son amertume et de son dégoût. Tous les relents doux-amers du passé flottaient dans la demeure, ressuscitant des résonances d'au-delà. Des présences survivaient dans la cendre pulvérisée sur les objets et dans les réminiscences d'existences inconnues et familières qu'elle traînait après elle. Il lui semblait avoir vécu dans cette maison de longues années bien avant sa naissance. Elle se disait : j'étais ici... j'ai vu cela... dans un autre temps, quand j'étais autre. C'était comme si l'histoire n'était que l'écoulement d'un temps stagnant.

Il faisait presque nuit quand elle se leva et s'accouda à la fenêtre. Elle aimait voir les soirs de pleine lune, les spectres s'échapper de la maison et descendre s'ébattre dans le jardin fluorescent ; ils se glissaient dans le velours diamanté des eaux, s'ébrouaient en reflets et s'éteignaient dans les mauves violacés annonçant l'aube. Humant les moisissures du fleuve, Ghazal écoutait son clapotis obsédant tel un appel funèbre évoquer l'amour de Sarah... évoquer Hassan.



Les troubles durèrent deux jours. Magasins et lieux publics avaient fermé. Ghazal téléphona à l'Administration qui l'employait comme secrétaire, on lui dit que les « événements » avaient interrompu le travail. Reste chez toi, on t'avisera quand les bureaux ouvriront, lui déclara-t-on.

Le surlendemain, alors que Ghazal suivait d'un œil morne la course des cafards dans les rainures, se demandant quel serait son avenir dans la Vallée quand le présent n'offrirait qu'incertitudes, le téléphone sonna. Ce cri inhabituel dans le silence feutré des Figuiers retentit comme une alarme. D'un bond elle se dressa, pressentant que cet appel la concernait. Hassan ! L'émotion l'inonda. Et quand sa mère l'appela, elle sortit de sa chambre raidie et le regard fixe.

C'était Soad, une collègue de l'Administration. Ghazal ne la reconnut pas tout d'abord, tant sa voix d'ordinaire satisfaite était altérée. La jeune femme désirait la voir au plus vite : une affaire urgente.

« Viens quand tu veux », fit-elle renonçant à l'interroger.

Les lignes téléphoniques étant surveillées, la sienne surtout, Soad ne parlerait jamais. Soad vint l'après-midi. Ghazal la reçut au salon. Elle était loin d'imaginer que ces oripeaux, ces nids à poussière, ce bazar extravagant puissent impressionner quiconque. Et pourtant Soad, entrant dans la pièce, parla à voix basse et se para d'un air guindé plein de morgue, destiné à intimider les vieilles bergères et les guéridons. Affectant une désinvolture d'aristocrate, elle se laissa tomber sur un fauteuil avec une lourdeur qui terrifia Ghazal. Un nuage de poussière s'en dégagait aussitôt, lui rendant instantanément sa vivacité. Parlant d'abondance elle accapara l'attention de Soad qui toussotait.

Parente pauvre au physique ingrat d'une famille de féodaux, Soad appelée Soussou par ses intimes, militait pour l'émancipation féminine. Aujourd'hui, s'acheminant vers la cinquantaine, elle s'en prévalait avec orgueil. La réputation d'excentrique qui s'y raccordait exhalait dans son sillage un relent libertin qui n'était pas pour lui déplaire. Les femmes, reléguées dès l'enfance aux obscurs travaux ménagers et plus tard aux amers délices de l'alcôve conjugale imposée par leurs parents, supputaient avec un dépit envieux, l'identité de ses amants sans apparemment douter que sa laideur pût constituer un sérieux obstacle à une vie de Messaline.

« Ma Habiba ! mon amande, ma beauté ! » s'exclama Soad utilisant le surnom que lui donnaient ses collègues à l'Administration.

Ghazal sourit, méfiante, connaissant son caractère versatile.

Un sourire vague flotta sur le visage songeur de Soad. Se calant dans le fauteuil, elle contempla gravement le vernis rouge s'écaillant sur ses ongles bombés et forts longs. Elle estimait que leur longueur et leur éclat de sang renforçaient d'un atout essentiel son sex-appeal. Aussi soignait-elle ses mains avec une sollicitude attendrie.

« Ô jour de khamsin le jour où cette ordure est née ! reprit-elle. Tu sais de qui je parle... Crois-moi quand je te mets en garde contre cette vipère. Penses-tu qu'elle travaille honnêtement à l'Administration comme toi et moi ? Jamais ! Chaque jour elle va chez le coiffeur et se trémousse comme les sequins de la plus habile danseuse,

les amants, les uns après les autres elle se les envoie. Yala !... et que fait le mari ? Il ronfle sur les débordements de sa femme ! »

Soad éclata de rire et s'envoya de joyeuses claques sur les cuisses. Baissant les yeux, Ghazal exhala un involontaire soupir de soulagement. Ainsi donc c'était de Fatima qu'il s'agissait.

« Bravant les dangers, Habiba ma sœur tu sais de quoi je parle... je suis quand même venue te prévenir. Elle déballe sur toi les pires calomnies. "Agent secret de l'impérialisme, de la corruption." Dieu sait dans quelles oreilles son venin s'infiltrer ! Sait-on jamais qui nous écoute, hein... qui nous regarde, qui nous entoure ? »

Soad riait, toute à la joie de dénigrer Fatima. Ghazal baissa la tête. Rien de surprenant à ces rapportages. L'animosité de Fatima contre elle et ses coreligionnaires, promue au rang de patriotisme était une passion nationale. Il était futile de s'insurger contre l'hostilité d'une seule personne quand des millions d'individus manipulés par la propagande vous détestaient. Fatima sortait beaucoup avec les ex-employés du Ministère de la Propagande de Goebbels comme Werner Witschale et Hans Appler qui depuis sa conversion s'appelaient Saleh Shafar. Mais Soad, Ghazal le pressentait, se scandaliserait de son indifférence. Elle anticipait sa fureur et s'en délectait déjà. Il fallait répondre. Ghazal força son indignation et se récria :

« Ô l'impudente ! »

Aussitôt elle regretta ses mots. Soad n'irait-elle pas les répéter à Fatima ? Pleine d'appréhension mais feignant la désinvolture, elle se cala dans son fauteuil, les yeux figés sur un scénario intériorisé. Dans l'ouate grise insonore du soupçon, Soad se hâterait d'aller sonner chez Fatima qui l'accueillerait avec une supériorité hautaine. Hâtivement, après quelques compliments, Soad lui révélerait que Ghazal, agent impérialiste nouait des intrigues pour la perdre et la traitait d'impudente.

« Voudrais-tu un café, ma sœur ? » offrit Ghazal, le sourire crispé.

« Impudente ! » répéta lentement Soad.

Puis avec sa verve habituelle, elle se mit à jaser, claquant ses cuisses... « Cette figure de poix, je t'assure elle réussira à te faire

coffrer, il faut l'entendre... toi : alliée au complot sioniste qui a agressé Hitler et a provoqué tous les massacres et les malheurs de la Seconde Guerre mondiale. Toi le traître infiltré par le sionisme pour saboter la libération du peuple. Bon, si ça se passait sous l'ancien régime tyrannique tu pourrais t'inquiéter... mais aujourd'hui, dans notre sainte république, la loi c'est le droit. Ne t'en fais pas ma chère... tu bois le lait de la liberté à la mamelle de la dictature ! »

Ghazal réprima un sourire narquois. Soad s'épanouit, la phrase sonnait bien.

« Mais tu sais comment ça se passe, la calomnie se glisse dans les esprits... nous savons tous que ce sont les sionistes qui ont agressé Hitler et l'ont forcé à faire la deuxième guerre mondiale. Leurs complots ont provoqué tous les massacres et les malheurs de cette guerre. Heureusement que les nazis ici nous ouvrent les yeux. »

Elle écoutait distraitement, bah... des choses banales, archiconnues... mais pour ne pas froisser Soad qui s'était dérangée pour venir lui parler, elle mordilla gravement sa lèvre inférieure. Son père se reposait-il en ce moment sur le banc près du fleuve, bercé par les mouvantes moirures des eaux ? Contemplait-il le svelte jet d'un palmier nimbé de tout l'or d'une après-midi claire, attentif à la vie de la plante comme si lui seul et le palmier existaient dans le calme scintillement de l'heure... ? Son père paisiblement protégé des réalités par l'ouate de son univers fantomatique, opium adoucissant ses abandons nonchalants, ses moroses nostalgies, ses fastueuses errances imaginaires. Peut-être causait-il avec Hanna Salem des vanités et chimères d'antan, cependant qu'elle brodait, un sourire rêveur aux lèvres, l'esprit égaré dans le mythe de leur grandeur passée, compensant ainsi les brimades, les affronts, s'enorgueillissant de leurs manières raffinées, de leur élégance à vivre dans des débris qu'elle chérissait, méprisés par Ghazal comme s'ils eussent été une vieille camelote.

Soad sautant du coq à l'âne poursuivait son babillage :

« ... Mais à présent tous les citoyens sont égaux devant la loi, que le Miséricordieux la protège ! Je n'ai rien à craindre... de la loi ! Mais il en va tout autrement pour toi... non je ne t'accuse pas... La

Discrimination ne te concerne pas. Car cette Discrimination raciale et religieuse a été supprimée on le sait, c'était dans tous les journaux. Supprimée oui, mais pas pour ceux qui sont différents de nous. Tu comprends... tu dois t'attendre au pire ! Elle t'accuse de comploter.

— Moi ?

— Rappelle-toi... tu lui as parlé d'une réunion... eh bien, une réunion c'est un complot ! »

Et après une pause :

« Alors... que vas-tu faire ? » s'enquit-elle comme on s'informe de l'état d'un mourant pour évaluer le temps lui restant à vivre.

Ghazal n'en savait rien.

« Faire ? » répéta-t-elle niaisement pour gagner du temps.

Les yeux levés, l'expression flottante, elle considéra le plafond comme si elle déchiffrait la solution dans les toiles d'araignées noirâtres.

« Eh bien oui, faut que tu te grouilles ! Je te préviens : son mari est membre de l'Union Laïque de la Foi. »

Un froid glacé pénétra les os de Ghazal. Soad goûtait un insidieux plaisir à souligner sa vulnérabilité.

« Je ne fais pas de politique, laissa-t-elle tomber indifférente. Je ne sais de quelle réunion j'ai parlé.

— Tu vois... si des gens comme toi se réunissent c'est pour comploter. Tu dois surveiller ton langage. Si tu parles de réunion c'est que tu complotes et personne ne pourra t'aider. »

S'avançant sur le bord du fauteuil, Soad chuchota, la main près de la bouche :

« La figure de poix voit chaque jour..., elle avala sa salive, sa voix eut des inflexions dévotes, tu sais qui... à l'Administration.

— Ah... ah... chaque jour ? fit Ghazal simulant le plus grand intérêt et devinant qu'il s'agissait peut-être du Directeur.

— Tu vois ce que je veux dire... »

Ghazal hocha la tête d'un air entendu, secrètement soulagée qu'elle se désintéressât de ses projets.

Appuyée contre le dossier du fauteuil, Soad examinait ses ongles :

« Elle est une des plus ardentes prosélytes du professeur Abdel Osman, cet aigle de l'intelligence, ce taureau de la virilité, les femmes se pâment quand il apparaît », fit-elle, puis la tête levée, le cou tendu, elle demeura songeuse. « Cette calamiteuse ne m'invite jamais quand elle le reçoit, je me demande pourquoi... Elle craint la concurrence... Elle voit aussi l'ami du Directeur, ce Hassan officier, bel homme, fils de Kemal l'assassiné. Depuis que la Révolution a réhabilité son père, il est devenu une gloire, ma chère... Ya Allah... Sa mère, Dame Hermine, est le noyau de la résistance arabe palestinienne contre les nazis israéliens. »

La confusion empourpra le visage de Ghazal. Elle baissa les paupières, tenta de parler, aucun son ne sortit de son gosier. Fatima faisait-elle du charme à Hassan aussi ?

Soad babillait toujours, tantôt satisfaite de décocher ses flèches à Fatima, tantôt préoccupée par un ongle cassé qu'elle examinait dubitative dans la pause d'un silence rêveur. Elle reprochait à Fatima de la dédaigner, de ne jamais l'inviter avec son idole, le célèbre philosophe du régime dont la photo ornait souvent les journaux, le Pr Abdel Osman que Soad rêvait de séduire.

Entre-temps, Abdou servait le café. Pour impressionner Soad qui semblait l'intimider, il exécutait son service impeccablement, silencieux et invisible à souhait, gestes feutrés et diligents. Ghazal s'en étonna vaguement. D'ordinaire, Abdou ne se gênait pas pour humilier les Salem devant les invités. Souriant avec complaisance, elle écoutait Soad comme si les périls annoncés ne la concernaient pas. L'amitié entre Hassan et Fatima qui semblaient avoir le même âge la préoccupait. Elle ferma les yeux, les imaginant ensemble : Hassan dans le salon super-doré de Fatima, peau cuivrée, sourire éblouissant, démarche avantageuse et dans l'œil noir, la douceur humide et triomphante du séducteur. Une langueur subite la vida. Parler de Hassan à Soad ? Lui arracher les infimes et précieux détails qui l'aideraient à deviner le reflet fascinant d'un Hassan inconnu toujours réinventé et inaccessible ? Son nom seul paralysait sa langue. Elle soupira, leva les yeux sur le tableau d'Élie, Soad était assise juste au-dessous.

Du fond vernis de la toile, Élie écoutait les avertissements de Soad, tandis que l'ombre diaphane de Sarah évoluait parmi d'autres silhouettes, fluides comme elle, dans le salon rajeuni par le temps retrouvé, scintillant discrètement des polissures satinées de naguère. Un écho moelleux lui parvenait, morte marée de vies éteintes, reflux de souvenirs expirant sans cesse sur ces odeurs et ces reflets d'un univers qui avait eu son poids, son contenu, sa signification. Et Élie, la bouche désabusée, contemplait de son regard de laque ces ombres ressuscitées s'enchevêtrer dans le corps charnel de Soad, dans l'épaisseur de ses paroles, écoutait la romance insonore que jouait Sarah sur le piano muet, modulation intérieure, vibrante et triste, comme une humble interrogation montant vers des ténèbres. Ghazal écoutait aussi cette musique de Sarah. C'était la mélodie même des Figuiers, des pierres désagrégées, des plantes étiolées, des abandons, de l'errance et de l'angoisse d'un peuple opprimé.

« Alors ? alors ? » s'impatienta Soad.

Ghazal sursauta :

« Quoi ? quoi ? alors quoi, ma sœur ? »

— Mais est-ce que tu dors, est-ce que tu ne comprends pas ce qu'on te dit ? Mais quelle imbécile tu fais ! mais regardez-moi ça ! ces yeux écarquillés, cette bouche ouverte, cet air vache de mauvais augure ! »

La versatilité de son caractère rendait Soad sujette à ces brusques revirements. Ce que Ghazal craignait depuis son arrivée se réalisait.

« Ma sœur... ma sœur..., implora-t-elle, pourquoi te fâches-tu ? »

— Mais voilà que je me fatigue à te parler, que je perds mon temps avec une sioniste... Quelle sottise j'ai été ! venir me compromettre dans cette maison de désastre. À présent je suis suspecte, contaminée par la Réaction, l'Opportunisme, le Sionisme et tout cela par ta faute ! Me diras-tu à la fin ce que tu feras ? »

Ainsi elle désirait connaître le plan qu'elle arrêterait contre Fatima. Comme si elle était libre de ses actes. Se levant, faisant... hum... hum... Ghazal s'approcha de la fenêtre, l'esprit irrésolu.

Bayant aux corneilles et le ventre proéminent, Omar le maçon se figeait dans le soleil. Elle recula épouvantée :

« Malédiction ! »

— Quoi ? »

— Sais-tu qui est là ? »

Soad, le visage livide, s'efforça de répondre mais aucun son ne sortit de sa bouche ouverte. Dans un suprême effort ses lèvres murmurèrent : « Fatima ! »

— Hussein ! souffla Ghazal, l'agent provocateur. »

Pur mensonge. Elle inventait un nom au hasard et lui donnait cette profession, ça ne tirait guère à conséquence, chacun pouvant être un agent provocateur. C'était la seule ruse qu'elle trouva pour se débarrasser de Soad. Ghazal dut la hisser hors de sa bergère, la porter jusqu'à une petite porte latérale.

« Tu es une calamité ! exhala Soad entre ses dents qui s'entrechoquaient.

— Adieu Soussou », chuchota Ghazal contrite.

Retournant au salon, elle s'assit la tête entre les mains. Une brume flottait dans son cerveau, comme si par d'innombrables fêlures, une liqueur de tristesse en suintait. La Majnouna... ? Elle ne lui serait d'aucune aide. Elle ne devait compter que sur elle-même. L'odeur miellée et familière des figuiers s'exhalait du jardin frémissant, emplissait le salon tout bruissant de son singulier silence. Et à nouveau elle entendit la mélodie triste et insonore de Sarah. Elle regarda alentour et se sentit l'âme en dérive. Une glue, mélange de désespoir et d'abandon, la rendait inerte. Elle ne prenait aucune décision, ne faisait rien pour se défendre... pareille à son père, ne songeant même pas à Fatima, à ses intrigues. Soad était venue, repartie et les lourdes épaisseurs des Figuiers se refermaient sur elles-mêmes, immuables et silencieuses, eaux denses d'un lac oublié et c'était comme si Soad n'était jamais venue et ne lui avait jamais parlé des menaces contre elle.

Un bizarre malaise lui fit dresser la tête. Immobile dans la pénombre, Abdou l'observait de son regard fixe d'obsidienne. Elle se leva vivement, le visage insouciant. Le domestique s'ap-

procha de son pas feutré, disposa au ralenti les tasses de café sur un plateau. Ses gestes avaient une pesanteur calculée, sa mine était préoccupée. Un champ inquiétant et sourd s'établissait. Comme Abdou demeurait muet, Ghazal s'approcha de la porte. Sur le seuil, elle l'entendit articuler d'une voix sèche, sans résonance :

« Cette dame travaille pour la police.

— Vraiment ? sur mes yeux ce doit être bien intéressant ! » fit-elle en sortant.

Une étroite fenêtre donnant sur le jardin illuminait le couloir. Collé contre la vitre un ciel radieux déroulait ses espaces de lumière rutilante. C'était un ciel de joie immense, plein de gazouillis, de malicieuses débauches d'ailes irisées.

Ghazal couru vers le fleuve. Une exultation mousseuse l'emportait dans une frénésie de bonheur, elle-même oiseau, libellule et papillon.

## Chapitre 2

Le ciel aspirait en sa béance infernale la Vallée tout entière. Les champs plats, les vergers rutilants disparaissaient dans la vapeur stagnante au-dessus des villes embrasées. Le feu étalé scindait les roches, écrasait les populations dans sa flambante tenaille de terre et de ciel. Comme l'eau grésille et s'évapore sur l'acier incandescent, ainsi la fureur populaire, brûlée par sa propre ardeur, s'était-elle graduellement consumée. La ville était retournée à ses activités quotidiennes et la vie avait repris son rythme enfiévré par l'exaltation sèche et hagarde de la faim.

La rue grouillait, les ventres s'écrasaient, les corps se frôlaient, s'agglutinaient, se fuyaient. Mendiants, prostituées, flâneurs, camelots, un pullulement moléculaire dans un bain de vapeur. Elle leva les yeux, pas un nuage. La sueur dégoulinait le long de son corps, de ses cuisses, le chemisier blanc et la jupe de coton collaient à sa peau comme une pelure humide. Des gouttes perlaient à sa lèvre supérieure, à la racine de ses cheveux, coulaient dans son cou mouillant ses boucles noires. Elle rejeta sa tête en arrière comme si ce geste la débarrassait de son inquiétude. Jamais ses collègues n'avaient été plus affables que ce matin à l'Administration : mon oie, mon jasmin, âme de mon âme et ainsi toute la journée. Puis des lamentations, des regrets : que ferons-nous quand tu partiras... il ne nous restera que le parfum de ton souvenir, que fera Fatima sans Habiba ? N'es-tu pas son âme ? Comme l'étoile est unie à son éclat, la fleur à son parfum, ainsi Fatima et Habiba sont-elles inséparables ! Avec la même effusion Ghazal avait reçu et rendu caresses et compliments.

Ainsi donc on se préparait à la renvoyer... D'abord Soad était venue la tâter, maintenant à l'Administration on mentionnait ouvertement son congé. Que mijotait-on dans les paperasses administratives ? Quelle calomnie, quel crime s'élaborait et progressait dans les billets accumulés devant des fonctionnaires s'exerçant aux vastes bâillements larmoyants et dont les déambulations équivoques s'enchevêtraient dans les labyrinthes de l'Administration ? Un individu la bouscula, deux mains brutales la saisirent. Elle n'eut pas à chercher une injure appropriée. Le galant, immédiatement appréhendé par les agents de la police des mœurs qui fourmillaient dans la cohue, se débattait furieusement. Et alors que l'homme protestait de son innocence agressée par une provocatrice, Ghazal d'un regard jeté par-dessus son épaule, s'avisait subitement qu'elle était filée. En effet, surpris par l'intervention intempestive de la police morale, un badaud se démasquait prudemment. Le lieu et le moment étaient d'ailleurs favorables. Immobilisée sur le trottoir avec un groupe, Ghazal attendait de traverser. De leur côté, les policiers encouragés par une bonne demi-douzaine de portefeuilles recelés dans les interminables poches du galant s'excitaient à le fouiller bien qu'il se démenât comme un diable.

L'inconnu se hâta vers Ghazal :

« Mlle Habiba, tu as quitté si vite l'Administration », murmura-t-il. Son ton suggérait un regret plutôt qu'un reproche.

Quoique sa familiarité fût celle d'un collègue, Ghazal flaira un piège. Le visage était avenant mais le regard soupçonneux, le sourire cauteleux graissait une physionomie agressive. Tout grinçait comme si l'homme était composé d'éléments discordants. Prise de court, elle ne put improviser une réponse. Déjà les piétons houspillés par un agent traversaient rapidement. Les automobilistes démarraient, frôlant les fesses des retardataires, lançant des grivoiseries aux femmes qui se hâtaient gauchement sur leurs hauts talons. Les moteurs pétardaient, les injures fusaient et se noyaient dans une stridente cacophonie.

« Où vas-tu ? s'enquit le fonctionnaire scrutant les environs.

— Moi ? écarquillant les yeux, elle se tourna à droite, à gauche, cherchant ostensiblement l'interlocuteur du fonctionnaire.

— Oui... toi ! »

Il s'épongea le front. La surprise de Ghazal le déconcertait, l'irritation dilua l'huile du sourire.

« Ah... À la place de la Révolution..., jeta-t-elle désinvolte.

— Je t'accompagne. »

Il boitait. Ce ne serait pas lui qui lui donnerait la chasse. Il s'es-soufflait, elle ralentit. Que pouvait-il bien lui vouloir pour l'avoir suivie depuis l'Administration ? Ils marchèrent sans mot dire : elle était préoccupée et le fonctionnaire attentif à ne pas l'effaroucher l'observait à la dérobée. Ils arrivèrent à la place de la Révolution. Nul arbre, nulle ombre. Aucun recours contre la canicule. Du ciel livide coulait incandescente une lave lumineuse.

L'homme se dirigea vers une brasserie.

« Allons boire une limonade », décréta-t-il

Il suait abondamment. Dans la brasserie il s'affala sur une chaise de bois qui gémit. Une fille qui va dans un café, qui se laisse approcher par un inconnu. Qui le suit ! Il aurait pu aussi bien lui proposer un salon galant plutôt que la limonade... elle aurait accepté. Et voilà le travail qu'il faisait lui... Aziz fils de Saïd, un homme honorable, marié, il offrait une limonade à cette fille. Il n'y avait qu'à la regarder pour voir ce qu'elle était ! Le visage, le cou, les bras, les jambes dénudées ! Offerte aux regards de tous les hommes. Comme les Européennes. Une apathie harassée et un dégoût bilieux envers sa compagne figèrent ses traits.

Ghazal détourna les yeux. L'homme avait un aspect lamentable, ruisselant dans ses vêtements tachés par une gourmandise négligente. Ses astuces de mouchard lui semblaient pitoyables plutôt qu'inquiétantes. Face à la porte, le portrait géant du Dictateur surveillait les entrées et sorties. Son emplacement stratégique lui permettait non seulement de dominer toute la salle, mais encore de n'en perdre aucune conversation. Des guirlandes poussiéreuses de fleurs en plastique décoraient le cadre. Un serveur se dressait déjà devant eux, frémissant comme un gong de tout le

tumulte dissonant qui régnait dans la salle. D'une main agile de prestidigitateur il avait tiré de son aisselle une serviette maculée et essuyait vivement le marbre de la table.

« Deux limonades », ordonna le fonctionnaire.

Puis dolent, il extirpa de sa poche un mouchoir à carreaux soigneusement plié et, sans l'ouvrir, épongea minutieusement son visage relâché par la fatigue. La fille semblait futée. Mais lui, fils de Saïd, n'en était pas à sa première filature ! Il l'examina avec une précision obscène. Trop maigre... un mets pour les amateurs de harengs. Une moue de dédain détendit ses traits.

Ghazal se renferma dans un silence vigilant, anxieuse de soustraire au fonctionnaire un quelconque prétexte qu'il pourrait utiliser pour la compromettre. Fixant distraitemment ses mains posées sur les genoux, elle songeait vaguement à Soad qui rêvait de séduire le Pr Abdel Osman par l'irrésistible attrait de ses ongles.

« Tu ne me connais peut-être pas ? une joie futée animait les ridules sous les yeux et les bouffissures du visage – mais moi je te connais... ah oui si je te connais... ! Que Dieu te garde... que Dieu te garde du mauvais œil et de la collusion ! Sait-on jamais... un mauvais sort... une dénonciation. As-tu entendu à l'Administration une menace inquiétante, soupçonnes-tu quelque chose ?

— Oh... » Ghazal suçota son chalumeau, avala discrètement, puis dans une moue faussement rassurée – « non... c'est comme d'habitude. »

Pourquoi l'interrogeait-il ? N'était-il pas mieux renseigné qu'elle ? L'homme regardait fixement son cou, fasciné par ses déglutitions.

« Hum... »

D'un trait il avala sa limonade, reposa bruyamment le verre sur la table et considéra sa compagne avec un plaisir glouton.

« Tu es jeune... inexpérimentée... »

Sans la quitter des yeux, s'adossant à sa chaise, il tira lentement de sa poche un chapelet qu'il se mit à égrener d'un mouvement régulier. Elle baissa les paupières :

« Je suis très flattée, mon bey, de cette honorée sollicitude. »

Une lueur passa dans les yeux d'Aziz fils de Saïd.

« Tu ne dois pas te laisser faire, crois-moi... »

Rapidement à voix basse il expliqua :

« Tu sais que le Raïs, qu'Allah le bénisse ! a décrété une guerre d'usure pour détruire le vil Israël. Les milices de l'OLP harcèlent les Juifs en Galilée et Arafat, digne neveu du mufti, veut renverser le roi Hussein, ce traître. Les hommes de l'OLP sont entraînés par des anciens officiers SS, Baumann, Brenner, Boeckler, tant d'autres... ils ont changé de noms depuis leur conversion. Ici tout le monde soutient Arafat. Fatima t'accuse d'être une espionne.

« Écoute-moi, le fonctionnaire penché sur la table la scrutait, il y a longtemps que cette femme, cette vipère intrigue contre toi, cette fille de rien, cette communiste déguisée veut se débarrasser de toi. Elle prétend que tu admires le roi Hussein et que tu complotes avec les tiens parce qu'il écrase et chasse les milices de l'OLP. »

Son regard s'abaissa sur sa poitrine, s'y englua. Patiemment elle attendit qu'il s'extirpât de sa contemplation et que ses yeux pleins de rancœur et de mépris revinssent lentement à son visage.

« Je suis socialiste, partisan de la glorieuse émancipation féminine », annonça-t-il.

Un silence suggestif s'établit, les doigts du fonctionnaire s'immobilisèrent sur une perle du chapelet puis il répéta avec une inflexion lascive intentionnelle : « Oui partisan de l'émancipation féminine.

— Je veux..., il s'éclaircit la voix, je dois t'aider si tu es discriminée. »

Elle évita son regard. Elle n'en doutait plus : Fatima l'avait envoyé. Lentement elle ôta la paille de sa bouche. Les hommes attablés alentour la dévisageaient de leurs yeux méprisants. Sa peau cuivrée ne les trompait pas : elle n'était pas des leurs... son cou, son visage, ses bras dénudés...

La salle résonnait comme un tambour de l'impatience des clients, de l'affolement des serveurs, des rires des joueurs de jacquet claquant bruyamment les pions. La radio clamait que les glorieux soldats sur le Canal écrasaient comme des mouches l'ennemi impie. L'URSS avait envoyé des missiles sol-air qui faisaient

des ravages. Puis un homme vociféra au micro avec un fort accent allemand. Toute la salle se tut et l'écouta attentivement : « Les Juifs n'arrêtent pas de se plaindre, de pleurnicher, de mentir et de voler. Tout ce qu'ils racontent sur notre glorieux Hitler sont des machinations. Les vrais nazis sont les Juifs en Palestine ! Dites-le ! répétez-le ! »

Le fonctionnaire hochait la tête. Il avait entendu le mufti déclarer : « Toutes ces atrocités, ces massacres, ce sont les Juifs qui les ont faits ! » Dehors le trafic ébranlait la chaussée, les vitres, les verres, les bouteilles cliquetaient. Il était treize heures. Le vent soulevait les journaux souillés, éparpillait les ordures sur les trottoirs. Des petits mendiants vêtus de loques guettaient par les vitres un moment d'inattention du patron pour venir importuner les clients, tantôt tolérés par un garçon adouci par un pourboire, tantôt chassés à coups de serviette.

Ghazal tomba dans une absence inerte. Comme son père, pensa-t-elle.

« Mais je ne suis pas discriminée ! » se récria-t-elle.

La voix lente, le sourire reconnaissant, elle chercha une réponse dont aucun mot ne pourrait lui nuire. Avait-elle été trop hardie ? Le fonctionnaire pourrait l'accuser de diffamation. Certaines paroles étaient totalement proscrites du vocabulaire. Ses yeux se levèrent timidement vers le portrait.

« Je n'ai aucun problème, assura Ghazal détachant chaque syllabe à l'intention du portrait. Notre sainte révolution démocratique n'a-t-elle pas supprimé les injustices ? »

Elle leva un regard débordant de gratitude sur le Dictateur. Il la fixait, quoique par un don d'ubiquité, il ne se désintéressât guère du reste de la salle. C'était une photographie en noir et blanc, banale en sa sèche netteté, mais qui, dans le regard de Ghazal, se dédoublait en un système de répressions et de terreur.

Hassan... Si seulement elle pouvait l'aviser de ce qui se tramait... mais peut-être le savait-il déjà par Fatima, peut-être était-ce justement la raison de son silence ? Ah ! Portrait de malheur ! Il l'obsédait, l'épiant, paralysant sa réflexion. À peine entendait-elle

le fonctionnaire vanter abondamment les qualités du Chef bien-aimé et l'adjurer de lutter contre les ennemis de la Révolution au service du sionisme ! Puis il s'attendrit, l'œil humide et alangui, sur notre chère démocratie, la bienfaitrice universelle. Lui aussi se sentait surveillé par le portrait qu'il consultait de temps à autre d'un bref regard, abaissant aussitôt ses paupières éblouies. Ses doigts carrés, noircis aux jointures des phalanges, triturèrent fiévreusement le chapelet.

Tremblante Ghazal recula sa chaise. Partir... Partir, s'exhortait-elle mais un vertige l'engluait à sa place. Je suis malade, songea-t-elle en un éclair, je vais mourir.

Le fonctionnaire regardait la jeune fille pâle, effondrée, les yeux baissés. Il voulut l'aider.

« Je dois te donner un conseil. Fais attention quand tu parles. Évite le mot "réunion". Pourquoi les tiens se réunissent ? Pour comploter secrètement ! Tout le monde sait que c'est vous qui avez attaqué Hitler et l'avez forcé à faire la guerre. Ce sont vos complots qui ont provoqué la Deuxième guerre mondiale. Et maintenant vous attaquez la noble et glorieuse nation arabe. Vous voulez dominer le monde hein ? Fais bien attention quand tu parles. »

Elle fit un effort, hocha la tête :

« Oui mon Bey ! »

Rayonnant le fonctionnaire se leva. Ils garderaient le contact, se reverraient, promit-il, la joie dilatait sa poitrine. Puis il s'en alla rajeuni, l'âme comblée de fierté.

Elle le suivit du regard. Une femme l'accosta. Instantanément dressée, Ghazal tâcha de l'apercevoir. Mais simultanément une silhouette corpulente, celle d'Omar le maçon, s'interposa, masquant la femme. Ghazal se précipita vers la porte mais le patron l'interpella, la retint, faisant valoir avec insolence que le fonctionnaire avait oublié de régler la note. Dissimulant son mécontentement, elle lui tendit vivement un billet et l'homme prétendant manquer de monnaie, fouillant ses poches avec une nonchalance ensommeillée, la retint encore quelques bonnes minutes. Quand elle sortit, le couple avait déjà disparu. Alors qu'elle passait le seuil

de la brasserie, un homme se détacha du mur et lui emboîta le pas. Bah... un autre, pensa-t-elle sans se retourner.

L'heure était torride, le ciel embrasé déversait du soufre sur la ville. D'un pas de bête, elle se traîna dans les vapeurs d'asphalte, frôlant comme une somnambule les affiches meurtrières tapisant les murs alternant avec le portrait du Dictateur indéfiniment reproduit. Complot... comploteuse... qu'est-ce que ça veut dire ? racisme sioniste ? ces mots sont-ils des synonymes d'expulsion ? bon... elle irait consulter son dictionnaire, il est vrai que les mots jonglaient avec les significations ces derniers temps au point qu'on ne savait plus comment parler.

Ici et là des groupes de jeunes gens, auriculaires enlacés, la coinçaient, l'insultaient, l'encerclant de leur visage calciné par le soleil. L'homme la suivait toujours, son regard de lave pétrifiée pesant sur ses hanches. Sans même se retourner, elle devinait ses moindres gestes. Ils arrivèrent devant Gezireh. Le suiveur traversa la chaussée, pressa le pas, la devança et lui faisant face, il s'immobilisa contre une clôture, inquiet et vigilant.

Elle avançait faussement imperturbable, les nerfs tendus, prête à esquiver l'agression. Il cracha, ricana, lança une bordée d'injures et disparut. Il n'était pas de la police, mais un obsédé sexuel. Elle en ressentit un léger soulagement.



Quelques jours plus tard, Ghazal reçut deux lettres de l'Administration l'invitant à passer au bureau du Directeur. Durant une semaine elle se perdit dans le labyrinthe des couloirs et des chambres avant de trouver le service qualifié pour examiner son affaire. Le fonctionnaire auquel elle s'adressa se distinguait à peine de l'océan beige de paperasses qui encombraient son cabinet. Une fragilité ivoirine de vieux parchemins froissait son visage blafard. En peu de mots, Ghazal l'informa du contenu des lettres qu'elle lui tendait. L'homme se gratta l'oreille, écrasa un moustique entre ses doigts fluets puis sèchement il lui intima d'attendre. Une odeur

pourrissante empestait le cabinet dépourvu de fenêtres. À l'heure de fermeture, le fonctionnaire s'empara des lettres et sans les lire, les déposant sur un amas de papiers poussiéreux, il lui ordonna de revenir le lendemain à neuf heures précises. Les jours suivants l'affaire demeura stationnaire. Avec quelques piles de documents par chance moins poussiéreux, Ghazal s'était aménagé un siège.

Un matin, entrant dans le cabinet, la jeune fille surprit une rigidité inhabituelle sur le visage blafard de l'employé :

« Quelqu'un d'important te protège, déclara-t-il, on m'a fait savoir qu'il me fallait examiner rapidement cette affaire. Vois ces piles de lettres... elles attendent ici depuis des mois, des années ! Car chacune me demande un temps d'examen considérable compte tenu des menaces des colonialistes. Si leurs propriétaires ne viennent plus c'est qu'ils ont renoncé à s'asseoir sur ces mêmes dossiers où tu poses la lune en son plein, la bénédiction sur elle et les grenades ! Cela ne servait à rien sinon à en essuyer un peu la poussière, ce qui m'incommode car j'aime l'uniformité de la couleur et des espaces. Normalement, je devrais examiner leurs requêtes avant la tienne, mais je ne le ferai pas. Ah oui ! Cette lune doit avoir de bien puissants admirateurs pour que ton affaire aille si vite ! Jamais sur mes yeux, je n'ai vu affaire expédiée avec une telle célérité. Naturellement je ne te demande rien... pas même le nom de celui qui admire les cadeaux charnus de la nature... ça n'est pas mon affaire. Moi mon travail se borne à lire et expédier au plus vite ces requêtes... oui, je suis consciencieux... si je ne l'étais pas, si j'étais curieux, hein ! ça embarrasserait beaucoup de monde. Les gens poireautent ici des années entières. Allons... je veux bien être conciliant et ne rien demander, pas même de l'argent... Ah c'est bien pour rendre service aux yeux de la gazelle que je ferai avancer cette affaire qui me paraît fort suspecte car en vérité je ne vois ici que des pommes alors que les pastèques rassasient bien davantage et se trouvent en abondance. Je lirai tes lettres en premier mais sache que j'enfreins le règlement, je me mets dans mon tort, je prends d'incalculables risques pour plaire à la gazelle, pour qu'elle coure et s'ébatte dans les bureaux aussi rapidement que dans les déserts. »

Ghazal qui avait ouvert son porte-monnaie lui tendit timidement un billet. Le fonctionnaire l'ignora :

« Ah Mlle Salem, mon âme ne peut donner plus que sa capacité ! »

Sa main protesta en un geste plein de dignité et après un soupir, il poursuivit d'un ton officiel :

« Il est évident que les individus déterminés par les particularités sociales et religieuses qui caractérisent les comploteurs de l'ennemi sioniste, doivent attendre plus longtemps que les autres l'examen de leur cas. Leurs lettres sont invariablement placées là... » (le fonctionnaire pointa le doigt vers des documents s'entassant jusqu'au plafond.) « Les gens de cette race comprennent qu'avant de nombreuses années et peut-être même une autre révolution leurs cas n'ont aucune chance d'être examinés et ils prennent les dispositions adéquates, par exemple ils quittent le pays s'ils le peuvent. Nous procédons à ce tri par mesure de prudence. Ce sont des ordres qui émanent d'une volonté si haute et si supérieure que leur finalité nous échappe. Toutefois il est assuré, comme l'atteste notre politique, que ces mesures ne ressortissent ni à la ségrégation ni à la discrimination. Ces pratiques n'existent que chez la race maudite mais elles sont inconnues dans notre régime progressiste et tolérant.

— C'est vrai, la Révolution a rendu tous les citoyens égaux », approuva Ghazal. Conciliante, elle sortit de son sac un plus gros billet.

« Quel plaisir de parler avec une patriote qui respecte l'honnêteté des gens », s'exclama l'employé. Il saisit d'une main le billet et lui tendit de l'autre les lettres. « Je viens de les lire, je n'ai pas eu le temps d'en approfondir le contenu mais de toutes façons elles ne concernent pas mon service. Néanmoins comme tu es une personne estimable, en dépit de ta religion, je veux bien t'aider encore une fois. »

L'homme se figeant dans une attente faussement distraite, Ghazal tira un autre billet de son sac.

« Suis-moi », grommela-t-il.

Il se leva et se dirigea vers une porte dissimulée derrière un mur de documents.

« Adresse-toi à ce service », chuchota-t-il.

Elle pénétra dans une pièce de dimensions moyennes où plusieurs secrétaires s'affairaient. Au bout de quelques heures un employé s'aperçut de sa présence et s'avança vers elle :

« Ici tu es dans le Secrétariat de Direction Présidentielle, révéla-t-il à voix basse. Garde-toi de l'oublier. Aucune personne aussi coupable que toi n'a franchi ce seuil que tu viens de passer avec arrogance. J'espère que tu apprécies ce privilège et que tu t'en montreras digne.

— Je suis infiniment reconnaissante au généreux Bey », remercia Ghazal baissant la tête.

S'emparant des lettres qu'elle lui tendait, l'homme les examina avec circonspection.

« C'est une affaire très grave, constata-t-il, c'est une conspiration je dois avertir mes collègues. »

Il se retira dans le fond de la pièce où les autres employés le rejoignirent en se consultant mutuellement, ils lurent et relurent les lettres, y consacrant toute la matinée, avec exégèses et commentaires. Voilà, se dit Ghazal terrorisée, c'est parce que je suis une comploteuse !

Chaque jour durant quelques semaines, la jeune fille, honteuse de son forfait, s'écrasa sur la même chaise et attendit devant la porte du Directeur, ignorée des secrétaires mais constamment surveillée. Un matin, un jeune secrétaire lui déclara d'un ton intrigué :

« Je ne sais pourquoi cette affaire va si vite. C'est incroyable ! Tu dois avoir de bien puissants protecteurs mais souviens-toi : le destin est versatile. Cette étrange affaire peut être du sucre mais elle peut être aussi de la poix ! »

Puis il lui offrit un bonbon et comme si la sympathie qu'il lui manifestait le gênait, il se retira rapidement au bout opposé de la chambre et l'ignora les jours suivants, se contentant de lui jeter de brefs regards de commisération.

Ghazal qui se félicitait de cette bienveillance anonyme, commença à s'alarmer. Qui étaient ces protecteurs ? Fatima... Soad... ? Le fonctionnaire exalté et sentimental qui l'avait conduite à la brasserie ? Et quel prix lui demanderaient ses protecteurs ? La crainte, le désœuvrement l'emplissaient d'une sourde angoisse, en sorte

qu'elle ne savait plus si elle redoutait ou si elle espérait le dénouement de l'affaire. Se levait-elle, troublée par la prémonition d'un danger imprécis, les employés aussitôt accouraient, dans un brouhaha désordonné criant : « Comploteuse ! comploteuse ! » Elle se rasseyait, ils échangeaient des regards railleurs et manifestaient une joie exubérante. Les heures, les jours passaient, elle hasardait timidement une suggestion : peut-être son Excellence le Directeur avait oublié qu'elle était là... il était si harassé par d'urgents problèmes... elle pourrait revenir plus tard... Graves, réprobateurs, les secrétaires déplaçant des dossiers, maugréaient des allusions désobligeantes... le sionisme se serait-il infiltré même ici ? Les ennemis de la révolution étaient partout. Ghazal cherchait du regard le secrétaire qui lui avait offert un bonbon. C'était un jeune homme fluet, au visage fragile et insignifiant. À mesure que le temps passait, une sorte d'irascibilité le gagnait, les objets s'échappaient de ses mains et ses regards, quand elle les surprenait, étaient si pleins de bizarre sollicitude et de méchanceté qu'ils la laissaient perplexe.

Plus de doute : ces lettres étaient d'une extrême importance. Elles passaient de mains en mains, on les examinait attentivement, on en étudiait scrupuleusement les moindres détails qui donnaient lieu à de longs débats. Parfois on informait la jeune fille qu'elles se trouvaient sur le bureau de Khader Bey et que l'affaire suivait son cours avec une rapidité qui émerveillait chacun. Ghazal s'abandonnait à des effusions reconnaissantes et le jeune secrétaire au bonbon dont elle ignorait le nom se détournait d'un spectacle qui semblait lui être insupportable. Du bureau de X... Bey, les lettres émigraient dans un autre département où elles séjourneraient interminablement attendant d'être transférées ailleurs avec une pile d'autres paperasses.

Les fonctionnaires de l'Administration étaient fort nombreux, la théorie de la division du travail étant appliquée avec une rigueur scientifique. Ainsi, pour ne parler que des emplois triviaux, celui qui apportait les bouteilles de limonade n'était pas celui qui les débouchait, de même le balayeur ne ramassait pas les déchets qu'il venait de rassembler, mais un autre employé d'aspect plus minable se baissait à ses pieds et les recueillait avec une application

et une dévotion qui le rendaient irremplaçable et justifiaient son emploi. À mesure que l'on s'élevait dans la hiérarchie, les charges se décomposaient en activités annexes et parallèles de façon plus complexe et avec une ingéniosité d'une subtilité telle que le résultat le plus remarquable en était la répartition de la responsabilité collective du moindre geste et de la moindre décision. L'ambiance de mystère, de secret en était une autre conséquence, car il était en effet impossible pour quiconque de savoir quelles étaient les attributions exactes de chacun. Ainsi est-ce en vain que Ghazal chercha l'employé avec lequel elle avait bu une limonade sous le portrait du Dictateur. Elle procéda prudemment à ses investigations, redoutant d'éveiller la méfiance de la faune flottante et indéterminée des espions, des agents provocateurs, des espions espionnant à la fois les espions et les agents provocateurs et de ceux dont les attributions consistaient à rapporter à tous, tout ce qu'ils voyaient et entendaient concernant tout le monde. Quant aux mendiants pourtant nombreux, on ne les voyait plus, malgré leurs fréquentes bagarres. Car les mendiants officiels, quand ils ne louaient pas leur place, devaient la défendre contre les resquilleurs.

Avec le soupçon, la poussière était l'élément prépondérant dans l'Administration. Tant par sa vétusté que par son accumulation elle inspirait un tel respect que nul n'osait déplacer un doigt sur un objet dans la crainte d'abîmer cette vénérable cendre. Des dossiers enterrés sous la poussière devenaient intouchables. D'autres en voie de pourrissement étaient sacralisés par la dévotion bureaucratique qui leur témoignait plus d'égards que n'en prodiguent les archéologues aux fragiles antiquités. Certaines chambres étaient condamnées, la poussière devenue sable montant jusqu'au plafond. Des rumeurs, des cris, des clameurs continues et inlocalisables s'élevaient de multiples pièces où régnait despotiquement sur gens et choses un visage encadré de fleurs en plastiques. Toujours le même. Des portes claquaient, des silhouettes interchangeables s'éparpillaient sur des trajectoires incohérentes. Le vacarme de la rue s'amplifiait dans d'immenses couloirs sonores parcourus en tous sens par la foule, où Ghazal aperçut une fois Omar le maçon.

Quoiqu'elle eût perdu tout espoir, Ghazal qui ne se rendait plus à l'Administration que comme un robot, se sentait incapable d'interrompre ses démarches. Était-ce l'inertie causée par l'attente ? Ou sa crainte des employés ? Quelle imprudence de se fourvoyer parmi eux ! Vraisemblablement Fatima et son émissaire l'avaient attirée dans un guépier. Avaient-ils écrit les lettres de convocation ? Le comportement du jeune homme au bonbon ne manquait pas aussi de l'inquiéter. Lui qui habituellement tirait toujours de ses poches quelques friandises à grignoter, n'en mangeait plus. Amaigri, le visage ayant pris un je ne sais quoi de hagard, il fuyait Ghazal, lui jetant des regards agressifs ou au contraire d'une ardeur indéfinissable. Si elle tentait de l'approcher, il s'éloignait aussitôt, pâlisant d'effroi. C'est un chrétien, pensa-t-elle soudain. Il se met à ma place et me fuit, la moindre sympathie pour moi lui serait fatale.

Rarement son Excellence le Directeur apparaissait. Le visage d'une impassibilité minérale, le pas rigide, il traversait le Secrétariat de Direction Présidentielle. Une fièvre semblable aux tensions telluriques secouait alors l'atmosphère. Comme éblouis, des secrétaires portaient vivement leurs mains à leurs yeux, certains de tempérament nerveux tombaient en transes. Les plus audacieux s'inclinaient jusqu'à terre, un sourire d'adoration sur leurs lèvres crispées. Elle voyait souvent des Européens au teint clair et aux yeux bleus l'encadrer. Les criminels nazis ! cette pensée la traversa en un éclair. Épouvantée par son audace, elle la chassa immédiatement. Le portrait du Dictateur l'avait-il vue ? Ils étaient ses favoris qu'il avait disséminés dans toutes les administrations et les ministères à tous les échelons.

Le Directeur paraissait âgé de 55 à 60 ans, mais en fait il était plus jeune ; n'était-ce sa corpulence, son teint plombé et les cernes noirs encerclant ses yeux, on lui aurait donné son âge réel. Son regard glissait sous ses paupières et semblait dire à tous : oui, me voilà ! vieux et laid mais c'est moi qui commande ! Après sa brève et saisissante apparition l'excitation s'emparait des employés qui en commentaient fébrilement les signes prémonitoires.

Un matin, un jeune secrétaire suffoquant d'émotion annonça à Ghazal que le Directeur la recevrait dans son bureau. Il introduisit

la jeune fille chancelante, dans une vaste salle et désignant dans un coin une chaise près de la porte il souffla :

« Assieds-toi ici et surtout n'en décolle pas la lune. »

Ghazal s'assit sur le bord du siège et inspecta la salle.

À quelques mètres et lui tournant le dos, une foule bourdonnante encerclait quelqu'un ou quelque chose, peut-être le Directeur. Elle eut beau tendre le cou, se pencher à droite, à gauche, elle ne put deviner qui se trouvait au centre de cette foule effervescente où chacun parlait et s'agitait. Quoique déçue d'être à l'écart du centre des activités, elle se réjouit d'être passée du bureau des secrétaires dans celui du Directeur. Et, satisfaite, elle étudia les commodités offertes par la chaise qui serait sa place assignée durant quelques semaines encore.

Dès lors, chaque matin, on introduisait Ghazal sitôt arrivée dans le bureau du Directeur. Comme personne parmi la foule aux dos tournés ne lui accordait d'attention, elle se laissait aller à une lente et progressive métamorphose. Une sorte d'immatérialité la gagnait. Sa mémoire s'anéantissait, ses sensations s'émuoussaient. Elle devenait inexistante, sans os, sans muscles, sans volonté. Un matin tandis qu'elle fixait un regard hébété sur la même foule dont elle ne voyait depuis des semaines que les dos agités, des remous inhabituels écartèrent les gens, laissant apparaître au centre d'un espace vide son Excellence le Directeur. S'écrasant sur le bord de sa chaise, Ghazal écarquilla les yeux, médusée par cette bouleversante mutation des cycles administratifs. Mais elle fut au comble de la stupeur quand le Directeur fonça sur elle comme un missile :

« Ah te voilà ! figure de poix ! »

Ghazal baissa aussitôt les yeux, glacée par le mépris incoercible qui défigurait ses traits. Cette répugnance la transformait de gaz inconsistant en bête immonde. C'est vrai... elle était une complo-teuse ! Le Directeur avait assimilé et perfectionné l'art du comportement selon qu'il s'adressait à un prince, un pacha, un officier, un général, un petit ou grand bourgeois, un ouvrier, un domestique, un mendiant. Et avec une adresse surprenante il modulait des virtuosités appropriées aux hiérarchies intermédiaires, diffé-

renciant subtilement par exemple entre un prince emprisonné, un prince libéré ou un prince sur le point d'être emprisonné et ainsi avec tous les individus et ceci relativement à la seule prison. Fort de cette science des relations humaines, le Directeur jouissait d'un savoir quasi illimité qui lui gagnait le respect général. Or avec Ghazal il innovait et expérimentait une attitude jusqu'alors inconnue : celle destinée à un être placé au ban de la société, expulsé en quelque sorte de la communauté humaine et hors de toutes les catégories. Cette investigation d'avant-garde dans les relations sociales lui procurait de troubles et exaltants transports qu'il s'efforçait de camoufler par la colère.

Humblement la jeune fille lui tendit les deux lettres. Il les saisit et les jeta à terre :

« Qu'est-ce que c'est ? Tu oses prétendre que tu as été convoquée ? Et quelle serait la raison de cette convocation ? Ah... ton expulsion peut-être ? Ainsi tu propages des calomnies, tu intrigues pour provoquer ton expulsion dans le but évident de nous nuire, de nous accuser de discrimination raciale ! »

Ghazal ouvrit la bouche mais aucun son ne sortit de sa gorge.

« Fille de l'impérialisme sioniste, tu veux ternir notre réputation à l'étranger ! »

Ghazal se recula, trébucha sur la chaise derrière elle, y tomba assise et se releva aussitôt.

Les mains derrière le dos, le Directeur se mit à arpenter vivement la pièce, le visage contracté.

« Maudite race. Voilà leur gratitude. La langue me deviendrait poilue avant que j'aie terminé l'énumération de tous leurs vices. »

Les cris du Directeur avaient intrigué la foule qui s'amassait à distance. Dans les couloirs, les employés accouraient bruyamment, s'interpellant, se bousculant aux portes, envahissant progressivement la salle qui s'emplissait de leurs clameurs menaçantes. Collé contre le mur du couloir, le fonctionnaire aux bonbons se soutenait à peine, pris de tremblements convulsifs.

Comme s'il se sentait tenu de jouer ce spectacle devant un public qu'il ne voulait pas décevoir, qui avait été minutieusement

conditionné par les sermons à la radio, la colère du Directeur s'enflait, soutenue par l'approbation haletante des spectateurs. Cet encouragement tacite lui communiquait un lyrisme passionné.

L'affaire était, en effet, d'importance. Depuis quelque temps le Directeur s'inquiétait des menées d'un groupuscule qui, sapant son autorité et son prestige, risquait, s'il ne réagissait énergiquement, de le faire destituer. Des pressions s'exerçaient, des rumeurs circulaient, des manœuvres incontrôlables de transferts de dossiers intervenaient clandestinement. Or le Directeur n'avait pas un passé irréprochable et, coïncidence malencontreuse, ces mouvements stratégiques de dossiers voyageurs véhiculaient justement des pièces compromettantes. Car ce Directeur, d'origine jordanienne, avait des accointances à Amman, en Jordanie, où Arafat l'égyptien, soutenu par le Dictateur et proclamé chef de l'OLP l'an dernier, menait une guérilla sanglante pour chasser le roi Hussein du trône.

Le Directeur soupçonnait Alima Pacha, un redoutable avocat, de conspirer pour s'emparer de son poste. Juriste érudit, capable d'enfreindre légalement la loi, Alima Pacha avait lancé ses limiers fouineurs contre le Directeur. Ses agents secrets infiltrés dans tous les bureaux noyautaient les services de l'Administration. Le péril pressait. Pour conserver son emploi, le Directeur se sentait obligé de réagir devant l'opinion publique. Créer un scandale ? Fatima fort opportunément était venue proposer au Directeur, moyennant rémunération, un projet de diversion : dénoncer un complot sioniste, on avait Ghazal sous la main. Des spécialistes avaient orchestré toute la campagne. Même les mendiants avaient été embrigadés. Oubliant leurs perpétuelles querelles, ils s'étaient tous unis pour l'hallali. Tout cela n'allait pas sans difficulté car il fallait se méfier des espions de Alima Pacha qui infestaient tous les bureaux.

Le lobby du Directeur, Fatima, Hassan, d'autres encore, n'avaient guère chômé, dépensant des trésors d'ingéniosité. Ainsi Ghazal avait été gardée dans les bureaux de l'archiviste en attendant que les fruits de la propagande aient mûri dans les esprits. Tous devaient impérativement démontrer leur loyauté à Arafat soutenu par Nasser, l'Irak et la Syrie. Hussein de Jordanie, soup-

çonné de vouloir faire la paix avec l'entité sioniste, était un traître. Il y avait eu sur le marché pénurie de keffiehs\* palestiniens et Omar le maçon, craignant qu'on ne volât le sien, l'avait attaché à ses cheveux par de la colle. On avait hâté la procédure stratégique et gardé Ghazal à vue dans le bureau même du Directeur, qui n'en dormait plus. Insomniaque de nature, il ne s'assoupissait quelques instants que pour voir Alima Pacha s'emparer de son bureau avec un rire terrifiant et démoniaque. Tant d'accusations se pressaient dans sa bouche qu'il en bafouillait. La veille il avait entendu une diatribe de Amin al-Husseini, le saint homme ! Ses cris résonnaient encore à ses oreilles : « Tuez ! tuez ! tuez ! »

Des trémolos de feinte fureur vibraient dans sa voix, éveillant dans l'assistance une approbation flatteuse. Au mur le portrait du Dictateur souriait.

Recroquevillée contre le mur, Ghazal chancelait à chaque accusation. Elle s'efforça de parler. Ses lèvres dessinèrent des paroles indistinctes, sa voix n'était qu'un gémissement inaudible suintant d'un corps écrabouillé comme l'écoulement blanchâtre d'un insecte écrasé.

« Oui, oui, cela est clair, poursuivit le Directeur très agité, voilà le traître, le sionisme infiltré par la réaction hégémonique et l'impérialisme opportuniste pour saboter notre socialisme, et la sainte révolution palestinienne. Vive Arafat, notre héros ! Et quand on parle de l'ennemi de l'humanité, l'ennemi de la race humaine, c'est ça que l'on entend, son doigt pointa la jeune fille, vous le voyez devant vous ! le comploteur assoiffé du sang de notre peuple. Dehors fille de Satan l'impérialiste ! » hurla-t-il abaissant brutalement son bras menaçant.

Une clameur de colère s'éleva, résonna dans les immenses couloirs et les salles. Sans savoir comment, Ghazal se retrouva presque morte sur le trottoir où elle demeura pantelante comme une bête dépecée à vif.



« Pst ! pst ! » fit furtivement une voix.

Courbant le dos, prête à esquiver des coups, Ghazal se retourna. L'employé qui l'avait conduite dans la brasserie, planté sur ses jambes écartées, le visage goguenard, l'invitait discrètement à le suivre. Il répéta ses petits signes, le sourire plein de finesse bonasse et familière. Avec effort, elle le suivit machinalement laissant entre eux quelque distance.

Se retournant fréquemment, examinant avec méfiance les piétons, le fonctionnaire glissait dans la foule. Au bout de dix minutes il entra dans la courette d'un immeuble délabré, d'un aspect équivoque. Justement Omar le maçon y entra, le regard dissimulé derrière de larges lunettes noires, la tête enveloppée de son keffieh.

Malgré sa prostration, Ghazal se méfia du fonctionnaire. Elle s'immobilisa, fixant vaguement sa silhouette. Après quelques instants celui-ci se retourna :

« Belle Habiba, encouragea-t-il le sourire avenant, daigne me suivre.

— Plutôt crever ! »

L'homme la considéra incrédule, puis il baissa la tête. Le romanesque, la chevalerie s'effondreraient-ils ici ? Impensable ! Un instant il songea faire violence à la jeune fille, l'arracher de sa place, la tirer dans la cour où flottaient des relents de cuisine. Mais sa détermination le fit hésiter et puis des passants circulaient. Un fiel monta en lui, chargeant de rancœur son regard humilié. Il se remémora sa jeunesse, il n'aurait pas été alors question de résister ! Mais aujourd'hui... cette fille se permettait toutes les insolences. Ah ! Oui... son Excellence le Directeur avait vu juste...

Mais il ne se résignait pas à sa déconvenue. Ce serait donc la fin de ses beaux rêves d'ennui dans les crépuscules pacifiés. La fin de l'exaltation... De quel droit refusait-elle ce cadre qu'il avait choisi minutieusement ? C'était inacceptable :

« Viens ! viens ! » fit-il impératif.

Ghazal se recula, scruta les environs. Pris de peur, le fonctionnaire abandonnant son projet, sortit en boitillant. Une flamme mauvaise allumait ses yeux :

« Quel est cet impudent qui s'est effondré dans le couloir quand on t'a jetée dehors comme une peau de banane ? C'est un de tes acolytes... hein ! Attention on t'a à l'œil, toi et la collusion... »

— Quelle collusion ? quel impudent ? fit Ghazal écarquillant les yeux, songeant au présumé chrétien. C'est un fervent musulman, je l'ai vu prier sur son tapis. »

Sans l'écouter, jetant à la ronde ses perpétuels regards alarmés, le fonctionnaire reprit :

« Que vas-tu faire maintenant ? Tu n'as plus ton gagne-pain, te voilà au chômage. »

Ses lèvres tremblaient, l'espoir de la voir s'effondrer en larmes dans ses bras mouilla ses yeux de joie.

« Mais je ne suis pas au chômage ! Comment ? Mais le bey ne comprend-il pas ? s'exclama la jeune fille, il n'y a pas de chômage dans notre démocratie. C'est extravagant. Le chômage est une plaie d'Occident, comme une maladie, un cancer étranger à notre pays béni.

— Oui, maugréa le fonctionnaire rancunier, nous sommes contaminés par les Occidentaux... ils nous apportent ça chez nous. Mais que vas-tu faire maintenant ? Rentre ici un moment et nous discuterons de ta situation ma pauvre enfant... te voilà sur le pavé, sans le sou... qui peut t'aider après ces cris, ces accusations, sinon un ami fidèle ? »

Le fonctionnaire la poussait.

« Ah ! voilà Soad ! » s'écria Ghazal s'échappant d'un bond vif. Elle se tourna vers son compagnon, il avait disparu.



Le soleil enflammait l'asphalte. L'air était un brasier. Traînant son corps de plomb, elle s'en allait pesamment. Ghazal, ma vieille, t'es contaminée ! T'es juive, t'es comploteuse. Voilà le poison pulvérulent qui émane de cette société. Vois tes ulcères... vois tes plaies... à qui oseras-tu en parler ?... Hassan... son bureau... à quelques rues d'ici...

Une faiblesse disloqua son corps. Oui... elle n'avait qu'à se laisser aller... céder à son désir. Un domestique aux manières feutrées l'introduirait chez Hassan. Il écrirait, son visage songeur incliné. S'avisant soudain de sa présence clouée au seuil, il se dresserait aussitôt, surpris, heureux : « Toi ! » Une onde de joie, un imperceptible frémissement rougiraient son visage basané, ses paupières déroberaient la chaleur du regard. Vif, amène, il avancerait un fauteuil : « Assieds-toi ! » sobre de mouvement, élégant par l'économie des gestes et leur précision alerte.

Elle entrerait, portée par son élan, le corps dénoué, l'âme éperdue elle relaterait... « Ils m'ont chassée... incompréhensible... sans raison ... comme une vieille peau de banane... oui je suis une peau de banane sans emploi, jetée à la rue... tu comprends ? Une comploteuse surveillée... espionnée... dépouillée, oui il n'y a rien à faire, c'est comme ça... pas d'explications... bon après tout, je les comprends, nous les agrissons. Notre existence est une agression, nous devons nous en excuser. Ne pas nous plaindre... ce pourrait être pire ! S'excuser d'exister, oui...oui... Ne pas oublier, inscrire le mot réunion dans le lexique des mots interdits. »

Hassan l'écouterait le regard scrutateur, une main reposant sur la table, l'autre perdue dans ses cheveux noirs. Et plongé au centre de sa réflexion, tu sentirais ton cœur se déchirer, les cris s'échapper de ta gorge, les larmes jaillir de tes yeux... mais cris et plaies tu dissimulerais car il te jetterais dehors. Alors la voix pondérée, bien posée... « C'est juste ! Quel droit avons-nous d'exister ? » Tu parlerais d'un ton détaché contemplant ton corps écrasé, mutilé, indifférente à ta mort, approuvant tes assassins... « Tu comprends... ce sont les séquelles des victoires... ils sont désespérés, Fatima, les employés, l'Administration, le Directeur sont si désespérés ! oui désespérés ! Désespérés par notre existence. Parce qu'on ne devrait pas exister ! Vois-tu Hassan... c'est le désespoir de la révolution révolutionnaire, de l'impérialisme sioniste, tout ça tout à la fois c'est du désespoir ! » Mais tu sais, Ghazal, que ce même Hassan, cet officier chez qui tu te traînes est puissant dans le parti – le parti au pouvoir, celui-là même qui dirige les persécutions

contre les tiens, la guerre contre ton peuple. Alors Ghazal, alors que feras-tu ? C'est toi, l'ennemie.

La chaleur coulait du ciel comme du plomb fondu, le sang battait à ses tempes. Fendue par ses propres contradictions, elle dérivait dans l'océan humain. Mendierait-elle la pitié de l'officier méprisant ? Et s'il la chassait ? S'il s'écriait : « Ah que tu mérites toute cette poix ! Et tu dramatises... tu dramatises de simples blagues, des plaisanteries anodines... Tu mens oui ! Pour jouer la victime, on connaît ça. Propager de telles rumeurs sur nos fonctionnaires, mais tu n'es bonne avec les tiens qu'à ourdir des complots contre la sécurité de l'État hospitalier qui vous tolère et que vous contaminez. C'est vous qui obstruez notre démocratie socialiste ! Parle-moi plutôt de la belle Fatima, désir des âmes, jour de lait quand je la vois ! Élégante, raffinée, gauchiste ! Portant si élégamment le keffieh. À la limite de la perfection ! »

L'image du Hassan réel se superposait au Hassan de rêve. Mais alors où aller ?... où... Elle saisit entre ses mains sa tête brûlante. La Majnouna... oui elle lui parlerait... lui expliquerait... Ghazal reprit sa marche titubante, noyée dans la foule gigantesque s'étalant sous le feu coulant du ciel.



Le tramway bondé brinquebalait. Des grappes humaines se suspendaient aux portes, aux fenêtres, s'agglutinaient sur les toits des wagons. Des hommes l'écrasaient contre leur corps humide d'une sueur malodorante. Elle descendit au premier arrêt après avoir subi les tripotages de quelques jeunes gens vêtus de pyjamas. D'un pas rapide, elle enfila des ruelles étroites, évitant le centre de la ville où le peuple pillait les biens des suspects. Il était près de treize heures. Dans les venelles traînaient des écorces de pastèque et des cadavres de rats grouillant de mouches. Des enfants pieds nus, vêtus de hailons, jouaient dans des détritiques. Des mendiants se consumaient dans des coins d'ombre. Une femme assise à terre rongait un oignon.

La Majnouna appartenait à un milieu d'officiers enrichis. Cependant, l'argent donné par un parent lui permettait tout juste de vivre, solitaire dans un des plus misérables quartiers de la ville, un lieu peuplé où les maisons vétustes n'étaient plus que des ruines parcourues par des rats. Laide, le comportement inquiétant, la Majnouna mal aimée de sa famille, rejetée de tous, était comme une étrangère sur la terre, comme l'une de ces débiles sur laquelle s'acharne la méchanceté humaine.

Quand Ghazal s'en allait vers son amie, il lui semblait que les détritiques qui encombraient les rues étaient les excroissances moisies de ses pensées, de son âme. L'atelier l'accueillait alors dans sa ferveur de pierre et dans les couleurs rêveuses qui coulaient des pinces de la Majnouna. Parfois la jeune fille la trouvait assise à terre, dans un coin, le regard au sol, inactive, toute dénouée, prostrée dans une stupeur absente, muette comme si elle avait oublié l'usage de la parole. Dans ces moments la versatilité d'humeur de la Majnouna rendait Ghazal méfiante et tandis qu'elle faisait un peu d'ordre et de propreté, la surveillant du coin de l'œil, prête à esquiver des coups, elle surprenait parfois, répandue sur ses traits ingrats, une exquise douceur qui la transfigurait comme si, de tant de laideur et de souffrances, émanait mystérieusement un esprit de grâce et de pardon qui l'absorbait toute. Ghazal la contemplait, la gorge serrée : ainsi la force d'amour embrassant l'humanité dans sa plus magnifique et gratuite plénitude se manifestait chez l'être le plus humble.

La Majnouna vivait dans une maison délabrée cernée d'ordures fétides. Ghazal gravit lestement les marches écornées, couvertes de crachats et d'urine. Des hordes de cafards fuyaient sous ses pas. La sueur trempait ses vêtements, chacun de ses pores exsudait. La promiscuité de la foule lui avait communiqué une inquiétude tumultueuse. Haletante, elle ouvrit la porte de l'atelier. Dans un coin gisait le même chien qu'elle avait vu quelques semaines auparavant. Le chien s'était affaibli davantage, des frissons parcouraient sa peau où la gale avait rongé le poil. Il la reconnut et économisant sagement ses énergies débiles renonça à aboyer.

Debout devant son chevalet la Majnouna ne l'avait pas entendue. Ghazal hasarda quelques pas silencieux, puis elle se figea intimidée. La ferveur émanant de son univers vibrat alentour, sonorisant la lumière d'une pureté de cristal. Ces derniers temps l'artiste peignait des berges moussues couvertes de galets gris, de rouses forêts d'automne, des algues pourries et des feuillages trempés de pluie. Ailleurs la neige figeait un paysage d'une blancheur gelée.

La Majnouna se déplaça. Ghazal l'aperçut de face à son insu et s'adossa au mur, sidérée, n'osant remuer. Un feu intérieur embrasait son visage qui paraissait plus émacié qu'à l'ordinaire. Son souffle bruissait comme l'esprit vivifiant l'atelier.

La Majnouna n'avait jamais été belle et sans doute jamais jeune, si la jeunesse exprime la joie déliée de l'insouciance. Il n'y avait pas de douceur dans ses traits anguleux aux os saillants. Elle se déplaça vive, souple, devant son chevalet. Ses gestes dégageaient une ardeur adroite comme si la lucidité sensibilisait les moindres nerfs.

La tête rejetée contre le mur souillé, Ghazal serra les dents. La sueur dégoulinait le long de ses aisselles, de son dos. Une crainte confuse l'envahissait, la Majnouna était à portée de voix, de main mais inaccessible, captive d'un univers clos. Plaquée contre le mur, Ghazal attendit qu'elle la vît. Le temps n'était qu'une visqueuse, étouffante durée, épaissie par des relents indéterminés. La vérité lui apparut dans un sec éblouissement : dans sa solitude, elle avait inventé une amitié fictive que seul le caractère fantasque de la Majnouna lui permettait de jouer. La folle était sa drogue comme la tolérance celle de son père. De la démenche avec ses facettes de liberté imaginaire elle extrayait son opium comme son père se grisait au venin de l'illusion.

Elle l'appela d'une voix haute, mal assurée. En vain. Se décollant du mur, le pas lourd, Ghazal s'avança vers l'artiste, lui touchant légèrement l'épaule, accentuant progressivement sa pression. La Majnouna se retourna, dévisagea la jeune fille, puis lentement ses ongles vinrent lacérer les bras de Ghazal, tirer ses cheveux par touffes. Immobile, Ghazal fixa ses yeux noirs. Dans leur puits enflammé affleuraient la souffrance incommunicable, l'angoisse des déments enfermés dans une solitude éternelle.



Elle marchait rapidement. Un sursaut la figea... non ce n'était qu'une fugace ressemblance : rien que la silhouette d'Omar le maçon disparaissant à l'angle d'une rue... Des clous de feu martelaient un nom qu'elle repoussait de toutes ses forces avec une énergie décuplée par le mélange explosif du désir et du refus : Hassan ! Hassan ! C'était comme si une présence constante auprès d'elle lui dictait ses volontés, dirigeait ses pas et tous les recoins de son esprit. Son pouvoir obsessionnel lui parut incoercible, le découragement la saisit. Comme si son corps obéissait à une volonté extérieure, exigeante comme un appel auquel il était incapable de se soustraire, il se mouvait dans une direction bien définie, celle du bureau de Hassan.

La lumière incendiait les brasiers blancs des façades, le métal flambait incandescent. L'ombre traquée se réfugiait dans les coins. Dans les rues embrasées, Ghazal avançait allégrement, bientôt elle serait chez Hassan et lui promettrait qu'elle n'utiliserait plus ce mot proscrit : réunion !

Elle déboucha à la rue Mourad, le bureau de Hassan se trouvait au numéro trois. Immobile, fascinée, elle contempla l'édifice. Ses jambes se dérobaient sous son corps tremblant. Monterait-elle ainsi toute égarée ? Elle tenta de se dominer et se força à gravir lentement les escaliers. Comment Hassan la recevrait-il ? Ne raille-t-il pas son désarroi ? Ne valait-il pas mieux disparaître tout de suite ? Peut-être par prudence, feindrait-il de ne rien comprendre, niant les faits avec entêtement.

Indécise, elle se figea sur le palier. L'angoisse stimulait son désir de fuir cependant elle demeurait clouée sur place. Brisée, elle imagina le triomphe qu'allumeraient dans les yeux de Hassan voilés par des paupières dédaigneuses, la détresse, de tout son être, son sourire ambigu plein de dérision à l'audition de ses malheurs. Une fois de plus Ghazal renonça à son projet, mais ne se résignant pas à partir, elle se hasarda vers la porte voisine qui s'ouvrit brutalement.

Elle sursauta, recula. Suspendu au mur de l'appartement, jaillissait le portrait du Dictateur. Sur le seuil, un domestique la dévisageait, sa face apathique éclairée d'un sourire.

« Qui cherches-tu ? »

— Hassan bey, aussitôt elle regretta sa gaffe.

— Sonne à la porte en face. » Voyant qu'elle ne bougeait pas, « je peux t'accompagner », offrit obligeamment le domestique après une longue et naïve investigation de sa personne.

« C'est inutile.

— C'est là... »

Son doigt indiqua la porte qu'elle venait de quitter puis, surpris par son hésitation, il s'immobilisa sur le seuil et la scruta méfiant. Ghazal renonça immédiatement à voir Hassan. La présence du domestique dissipait son égarement. Elle n'avait plus qu'un désir : qu'il disparaisse et qu'elle s'en aille. Mais le domestique l'examinait avec une curiosité de plus en plus audacieuse.

« J'ai compris, maugréa-t-elle, c'est là ! »

— Je vais t'accompagner. »

Affable il s'avança sur le palier et la frôla avec une feinte gaucherie.

« Non, c'est inutile, répéta-t-elle agacée, je me rappelle maintenant, Hassan bey est absent.

— Comment ? J'ai vu sa Seigneurie ce matin, de mes deux yeux, on l'entendait chanter dans tout l'immeuble.

— Eh bien il est parti il y a une heure ! »

Cette conversation était incongrue. Hassan pouvait apparaître à tout instant. Pour couper court, elle dévala les escaliers.

« Reviens ! reviens ! cria le domestique ahuri, penché sur la rampe, il est là ! il est là ! attends... reviens ! »

Du sang teintait le soleil, les objets volaient en éclats, un délire tordait les bras noirs des rues, les maisons s'entrechoquaient dans le vacarme de sa folie, des détonations explosaient. Chantait ? ... Hassan chantait ! Ah transformer sa chair heureuse en passoire... et exulter, danser ! Voir ses larmes... Élixir précieux, torturante ivresse de ses pleurs...

Les rues, la foule, les hommes qui la heurtaient en l'injuriant, s'ébauchaient vaguement, choses difformes perçues au travers d'une nébulosité démentielle. Ghazal s'en allait titubant dans le khamsin et l'éparpillement jaillissant des poussières et des immondices. Une enseigne métallique qui explosait dans le soleil l'aveugla. Elle lut machinalement : Abdel Osman cordonnier. Elle regarda alentour. Elle se trouvait à la place de la Révolution, au centre d'un espace vidé d'ombres d'où fusait comme d'un geyser un tumulte dissonant : tintamarre gémissant des voitures, clairons des klaxons, vociférations des camelots. C'était un tourbillon poussiéreux, un énorme brasier hurlant qui lançait ses flammes sonores jusqu'au ciel roussi de chaleur. Mais voyons... c'était ici, dans un immeuble de la place, que logeait le célèbre professeur Abdel Osman, l'ami raffiné de Fatima, l'objet des ardents désirs de Soad.

Le corps ployé, aveuglée par le sable soufflé des déserts, elle se dirigea vers un café. Une radio diffusait des marches militaires assourdissantes qui n'impressionnaient guère, sinon quelques cafards sensibles s'agitant parmi les bataillons de cancrelats assoupis sur le sol souillé, les chaises bancales, les tables tachées, les gravats. Elle avisa un jeune garçon vêtu d'une longue chemise maculée :

« As-tu un annuaire téléphonique ? » hurla-t-elle.

Jambes et bras écartés, le garçon stupéfait la dévisageait. Peut-être ne l'avait-il pas entendue ? D'ailleurs aucun cafard ne s'était dérangé.

« Eh bien, fils de l'oncle ! hurla-t-elle plus fort, as-tu un livre ou sont inscrits tous les numéros de téléphone ? »

L'adolescent s'extirpa lentement de sa prostration, un sourire avenant illumina sa face tannée. Sans la quitter des yeux comme s'il craignait qu'elle ne disparût, il s'adressa à un homme somnolent sur un escabeau, un pied dans les mains, le patron apparemment.

« La lune, la crème désire un livre où l'on met les téléphones. Ô lune, douce étrangère, d'où viens-tu pour connaître un si étonnant objet ? »

— Réponds à la lune, au désir des âmes – cria le patron sans se déranger – que nous n'avons ni crème, ni lait, ni livre, ni téléphone, mais du café, des olives et un peu de fromage de chèvre. »

À la voix de leur maître, les cafards comme des bêtes apprivoisées sortirent de leur torpeur et remuèrent qui une tête, qui une antenne, qui une patte, puis en hordes serrées, ils allèrent se ranger sous le portrait du Dictateur.

D'un pas de somnambule, Ghazal se dirigea vers l'immeuble voisin et demanda d'une voix exténuée au portier :

« Sais-tu où habite Abdel Osman bey ? »

— Ici, fit-il sans ciller, troisième étage. »

L'ascenseur étant en panne, elle monta à pied. L'excès des émotions de la journée l'abrutissait, l'idée qu'Abdel Osman ne l'attendait pas et se fâcherait d'une visite inopinée ne l'effleura même pas. Sur le palier, deux portes sur trois portaient le nom des locataires. La lampe étant cassée elle les déchiffra difficilement. Des inconnus... Elle sonna à la troisième porte. Des savates traînèrent dans un couloir, une bonne au visage balafré apparut enveloppée de blanches essences d'ail comme d'une gaze subtile. La vue de la jeune fille la plongea dans un étonnement perplexe. Ghazal força son assurance :

« Abdel Osman habite ici ? »

La bonne hochait gravement la tête à plusieurs reprises, les coins de ses larges lèvres s'abaissèrent grimaçant un sanglot et ses yeux se noyèrent dans une telle tristesse que Ghazal imagina aussitôt Abdel Osman étendu blême sur sa couche mortuaire.

« Fatma ! qui est-ce ? » cria une voix angoissée.

Une femme en peignoir, l'air apeuré, se profila furtivement dans l'ombre d'un couloir. La veuve sans doute, songea Ghazal. Et rapidement dans l'affolement de tous ses esprits, elle chercha des formules de condoléances appropriées. La bonne terrifiée saisit sa tête à deux mains et s'enfuit en hurlant :

« Po-li-ce ! Po-li-ce ! »

— Que veux-tu ? » fit la dame en peignoir avec une expression terrorisée que Ghazal reconnut intuitivement : c'est une des nôtres, pensa-t-elle.

« Que cherches-tu ? ici il n'y a pas d'espions, pas de traîtres ! Nous sommes des loyaux citoyens, vois ! » Elle ne se hasardait pas à sortir de l'ombre, mais un doigt désespéré se tendit vers le portrait

du Dictateur comme pour démontrer qu'une présence qui établissait un contrôle si sévère et une surveillance sans relâche, interdisait toute activité illégale dans la maison comme dans les cerveaux.

Ghazal s'éclaircit la gorge, bafouilla :

« Abdel Osman habite-t-il encore ici ? »

Elle n'osait entrer, des consolations funèbres se pressaient désordonnées à ses lèvres... il est mort... ça ne fait rien... console-toi, la mort qu'est-ce que c'est ? Tout le monde doit mourir un jour, toi, moi... heu, heu, la vie c'est la mort, heu...

La femme se taisait. Ghazal qui ne parvenait pas à discerner son visage se sentait épiée.

« C'est Abdel Osman que tu cherches... ? tiens, tiens, tiens... prononça-t-elle dubitative, l'air entendu. On t'a dit qu'il habitait ici ? reprit-elle après un silence.

— Oui

— Qui ça ?

— Le portier

— Le fils de chien ! il n'est bon qu'à nous envoyer la police ! » grinça-t-elle entre ses dents.

Ghazal gênée, ne sut que répondre.

« Pourquoi désires-tu voir Abdel Osman ? demanda, méfiante, la femme en peignoir.

— J'aimerais lui parler. »

Elle réfléchit :

« Lui parler, hein ? c'est un de tes amis ? »

— C'était mon professeur.

— Vraiment ? ô paroles de lait ! où ça ?

— Est-il ici ? fit Ghazal excédée.

— Je ne connais pas les gens que la police recherche ! » se récria la femme serrant convulsivement son peignoir autour d'elle. Puis, se ravisant : « Essaie le troisième immeuble à droite », suggéra-t-elle aimablement.

Ghazal perçut sa crainte, sa méfiance, son désir de la ménager. Irritée elle lui tourna le dos et s'en alla.

« Attends... attends... supplia la femme en peignoir penchée sur les escaliers, reviens... ô jour néfaste ! »

La rue, la foule, la chaussée hurlaient : Abdel Osman ! Abdel Osman ! Ghazal n'était que l'immense écho de cet espoir flamboyant. L'explication résidait auprès de l'écrivain, de l'intellectuel, du philosophe phare de la conscience humaine, lumière étincelant dans les ténèbres.

Le pas lourd, le regard hypnotisé, elle se rendit chez un épicier de la place et lui demanda l'adresse d'Abdel Osman. C'était un homme petit, corpulent, au teint verdâtre, à l'apparence oléagineuse comme s'il était imbibé des relents huileux et de toute la poisse qui graissaient sa boutique. Des auréoles visqueuses, des taches luisantes s'épalaient partout.

« Es-tu de la police secrète ? » fit-il du ton indifférent d'un habitué procédant à un questionnaire de routine et sans interrompre le mouvement paisible avec lequel il remuait des cornichons dans un baril où flottait une épaisse crème saumâtre d'odeur acide et vinaigrée.

« Non... j'étais son élève.

— Ah... il habite dans l'immeuble à droite. »

Le hall était si sombre qu'elle discernait à peine les escaliers et trébuchait à chaque pas sur des sacs de sable et des objets informes où se déposait le fin pollen du khamsin.

Elle monta à pied lisant à chaque étage les noms des locataires. Au deuxième elle déchiffra : Abdel Osman bey. Le bey avait été biffé d'un léger coup de crayon. Le trait était si habile qu'il soulignait l'importance du mot tout en le reniant en sorte que le nom, quoique obtempérant à l'idéologie à la mode, ne désavouait pas son auréole honorifique. Ghazal s'adossa au mur, brisée de fatigue. Le khamsin flottait dans l'air, impalpable gaze au goût sauvage des secs désenchantements. Se déroberait-elle une fois de plus ? Elle hésita longuement puis sonna, le doigt tremblant.

Des pas résonnèrent. La porte s'ouvrit précautionneusement. Abdel Osman bey passa dans l'entrebâillement une maigre tête aux yeux ronds effrayés.

« Ah c'est toi..., constata-t-il soupçonneux sans la laisser entrer. Que veux-tu ?

— Je suis navrée de déranger ta Seigneurerie. J'aimerais mendier deux minutes de ton honorable attention. »

Écrasée de timidité, elle avala sa salive et baissa les yeux. Un si célèbre personnage accusait davantage la médiocrité de sa personne et ses tares sociales.

Abdel Osman bey, contrarié, hésita longuement. Le visage souillé de la jeune fille, ses yeux cernés et humbles, son teint blême, son apparence négligée le rebutaient. Oui... la race maudite, la renvoyer à sa place d'avilissement.

Âgé d'une cinquantaine d'années, Abdel Osman bey avait un tempérament austère qui lui avait permis de gravir les échelons sociaux et de s'adapter graduellement à toutes les situations. Frère Musulman et grand admirateur de Amin al-Husseini, il se trouvait compromis par l'élection d'Arafat à la présidence de l'OLP et l'éviction du mufti. Un tel diplomate ! À la dernière conférence du Congrès Islamique trois ans auparavant, des personnalités religieuses et intellectuelles chrétiennes du monde islamique avaient été invitées. Al-Husseini avait souligné la solidarité islamo-chrétienne traditionnelle contre les Juifs et surtout face aux actes barbares et inhumains perpétrés par les sionistes. La guerre islamique contre l'État hébreu nazi protégeait aussi la chrétienté. Les relations islamo-chrétiennes avaient toujours été fraternelles. L'idée géniale du mufti d'associer la chrétienté à la guerre contre Israël s'accomplissait par Emil al-Gouri, son secrétaire chrétien, fidèle comme son ombre depuis des décennies. Mais les nations européennes déconseillaient la nomination du mufti à la tête de l'OLP car il était trop impliqué dans les crimes de guerre qu'on ne pouvait plus cacher. Ce serait torpiller l'OLP dès sa naissance, le seul outil idéologique et international pour éradiquer l'État hébreu. La nomination de Yasser Arafat, soutenu par Nasser était beaucoup plus prometteuse. Et du reste Arafat et le mufti c'était du même au pareil. Mais la nomination d'Arafat permettait de construire un peuple palestinien sosie du peuple juif et victime des nazis israéliens.

Que lui voulait Ghazal ? Venir l'agresser chez lui, la tête, le cou, les bras nus ?

Une rage gelait son visage tandis qu'il maugréait du bout des lèvres, comme si les paroles se formaient à l'extérieur de la bouche :

« Bon entre... seulement pour cinq minutes. »

Baissant les yeux, Ghazal pénétra dans un sombre et étroit vestibule dont toutes les portes étaient fermées. Une indéfinissable odeur, mêlée à des relents de naphthaline, flottait dans une atmosphère d'étuve. Le portrait du Dictateur régnait sur les murs aveugles.

Abdel Osman bey referma furtivement la porte derrière elle après avoir jeté un regard circulaire et scrutateur sur le palier.

« Eh bien que veux-tu me dire ? » s'impatienta-t-il. Dans sa voix explosait une brutalité assourdie comme s'il craignait que des oreilles invisibles ne l'épiassent derrière les portes closes.

Surprise, Ghazal nota pour la première fois les mâchoires serrées, les lèvres crispées, rétractées par le dépit. La gorge sèche, elle déglutit avec effort. Elle devenait un bloc de pierre. Quelle folle imprudence, mais il était trop tard pour s'esquiver. Elle baissa son visage confus. Sous la porte close, derrière Abdel Osman bey, des volutes de fumée se glissaient à ras le sol et s'élevaient en ondulant. Des effluves de papiers brûlés se répandaient dans l'atmosphère étouffante. Prestement elle fixa le plafond. Involontairement elle avait surpris une activité secrète de son hôte. Une sueur froide perla à sa lèvre supérieure.

« Eh bien... », la pressa Abdel Osman bey

Incapable d'inventer immédiatement un mensonge, rivant ses yeux au plafond, elle balbutia lâchement :

« J'ai été expulsée... »

— C'est un mensonge ! cria Abdel Osman bey, un mensonge ! Je ne veux pas en entendre parler ! Tu propages de fausses rumeurs, des calomnies. C'est un complot ! »

Ghazal le fixa d'un regard épouvanté. La fureur le défigurait. L'âcre odeur du papier brûlé se répandait, agressant l'odorat et les papilles. La fumée s'élevait, évoluait mollement jusqu'à la taille du professeur et semblait se jouer sataniquement de la terreur crois-

sante de Ghazal. C'est un cauchemar, pensa-t-elle, elle descendrait dans des profondeurs infernales où elle mourrait suffoquée.

« File ! File ! ils ne doivent pas apprendre que tu es venue chez moi ! » proféra Abdel Osman bey avec une précipitation qui le rendait presque incohérent. « Ah figure de poix ! fiel du térébinthe ! Non reste ! »

Un irritant brouillard assombrissait le vestibule où il déambulait rageur. Qui cachait-il derrière les portes closes, dans le silence des fonds de son logis ? Son visage se profilait derrière une grisaille fumeuse. Subitement il s'immobilisa et examina Ghazal avec une perspicacité méfiante, inquiet de lui avoir livré son trouble : seuls s'alarment les éléments subversifs.

« Tu te trompes, sa voix au calme glacé surprit la jeune fille, il s'en aperçut et continua : Nous vivons dans une parfaite démocratie, tous les citoyens sont égaux, quelles que soient leur couleur, leur race ou leur religion. Tu es victime d'une illusion. Tu sais très bien que tu n'es pas congédiée puisque c'est impossible et je te conseille dans ma bonté de t'en souvenir et de ne pas inventer de complots. Tu vois... tu jouis de la liberté de parole excepté quand ton opinion est contraire à celle du gouvernement. »

Il reprit son va-et-vient devant la jeune fille, ses pantoufles étouffaient ses pas.

« Nous devons vivre l'héroïsme pour étouffer l'hydre raciste impérialiste qui veut nous diviser pour nous détruire. »

Il s'immobilisa, fixa Ghazal.

« Oui... – bégaya-t-elle se soutenant à peine.

— Certes ! tu ne peux être congédiée. Tâche de t'en souvenir et de ne pas répandre tes complots. Je sais que vous avez cela dans le sang. »

Il exposait l'évidence, la logique même. Haletante, Ghazal s'attendait à entendre la propagande ressassée nuits et jours par la radio, les journaux, les voitures munies de haut-parleurs, les théologiens athées et religieux. Elle ouvrait la bouche, Abdel Osman bey l'interrompit avec fougue, sans doute à l'intention des invisibles témoins peuplant l'appartement.

« Mais ce que tu es venue me dire, c'est tout autre chose, n'est-ce-pas ?

— Oui... oui

— Laisse-moi terminer ! ce que tu es venue me dire, c'est que tu as donné ta démission ! oui, toi ! »

Abdel Osman bey ouvrit la porte brutalement et se penchant vers la jeune fille demi-morte, il s'empara de son regard :

« N'oublie pas ! n'oublie jamais que tu as toujours été bien traitée dans ce pays où les tiens n'ont jamais subi aucune discrimination. Hitler, qu'il soit béni ! vous a déjà infligé une punition bien méritée par votre nature diabolique et comploteuse. Quel dommage qu'il ait échoué à Alamein ! nous l'attendions tous avec des fleurs et des gâteaux... »

Avec l'élan d'une bête acculée, elle lui tourna le dos et s'enfuit dans les escaliers. La poussière s'y engouffrait par rafales, soulevant des tourbillons fauves et aveuglants. Criblée par le khamsin, elle se recroquevilla contre le mur lézardé de l'immeuble. Autour d'elle la foule et la chaussée flambaient, l'enfermant dans un cercle de feu.

Le visage égaré elle s'en allait au hasard, ses pas s'engluaient dans l'asphalte bouillante. La foule visqueuse collait à son corps, l'emportait dans son flux... foule aux mille visages, foule sur laquelle planait, reproduit à l'infini, le visage de Abdel Osman bey qui se délayait, se fondait, se recomposait dans celui du Dictateur.

Le soir elle rêva qu'elle se levait de son lit et dans l'obscurité allait contempler son corps. Il était couvert d'écailles comme celui d'un crocodile. Sur chacune d'elle était écrit : comploteuse, conspiratrice, agresseur, maudite. Elle essayait de les arracher mais d'autres repoussaient. Le matin elle constata en s'éveillant que des griffures ensanglantaient son corps. Ah oui... ce rêve... À demi-ensommeillée elle alla chercher son carnet et écrivit dans le lexique des mots au sens dévoyé : agresseur = juif ou israélien, ou femme.

Les fragrances des figuiers surchauffés répandaient leur entêtante griserie. Elle s'immobilisa la main sur le portillon et leva les yeux : ici tout était ombre, silence et paix, refuge et oasis mais aussi sérénité mortuaire d'existences à leur crépuscule. Elle se traîna dans l'allée, cloporte gangrené dépourvu de tête, de squelette, absence saoulée d'épuisement et se laissa tomber à terre. Un soupir vida sa poitrine, ses yeux se fermèrent. Des ondes bienfaites rayonnaient dans sa chair. L'heure coulait, fraîchissant le crépuscule. Un ibis venu de nulle part s'immobilisa dans l'espace bleuâtre, puis délicatement alla se poser sur une branche. Hassan... le souffle lui manqua. Un vide... puis l'espoir : lui avait-il téléphoné ? Elle se dressa d'un bond.

La clé s'enfonça dans la serrure rouillée, la porte grinça sur ses gonds, quelques lézards s'enfuirent. Dans le couloir assombri, une forme remua. Bras écartés Abdou approchait d'une démarche tanguant curieusement. La ruse plissait ses yeux noirs profonds, d'une inquiétante beauté dans son visage simiesque où un nez camus écartait les pommettes hautes. Un relent particulier avertit Ghazal qu'il avait consommé de la helba\*. Une poussière blanche saupoudrait sa galabyeh\* râpée, son seul vêtement été comme hiver. Il rentra à l'instant, constata-t-elle déçue.

« J'ai acheté des bamiahs\*. » Le sourire anticipait le plaisir du dîner. Ses mâchoires édentées à l'exception de formidables canines égayaient son visage d'une joie grotesque et effrayante.

« Bénies soient tes mains. »

Une telle misère émanait de l'homme qu'elle baissa les yeux, accablée. Une misère incrustée dans les chairs, une misère millénaire devenue corps et esprit et supportée avec fatalisme.

« As-tu des nouvelles de ta famille ?

— Ma famille ? s'effara-t-il.

— Oui... ta femme, tes enfants... dans le Haut-Pays.

— Hé... tout est dans la volonté de Dieu. »

Il soupira, le visage résigné. Ses mains carrées s'élevèrent : le Destin est maître de toute vie. Elle détourna le regard de ses guenilles, son air faraud, ses sandales rafistolées par des bouts de ficelle. Naguère, Abdou lui avait avoué, astiquant machinalement un bahut, qu'il avait cru que le monde pouvait changer. Chaque trois à cinq ans il faisait allégrement à pied, en charrette, à dos d'âne, sur le toit d'un autobus ou d'un wagon les huit cents kilomètres jusqu'au sud ou s'étiolait son village. Il engrossait sa femme ou la répudiait et en achetait une autre, puis il retournait dans la capitale gagner le misérable salaire qui lui permettrait de faire vivre sa famille. Parmi ses enfants accourus l'accueillir, il reconnaissait à peine les adolescents et confondait les noms des bambins tout nus et piaillant.

Changer le monde... sauver l'avenir des enfants. Dans cet espoir il s'était joint aux Frères musulmans proliférant dans les taudis et les cimetières accrochés aux flancs rocheux de la capitale, tous si entremêlés qu'on ne savait jamais si des morts ressuscitaient ou si des vivants agonisaient. Changer le monde... hé ! Abdou écarquilla les yeux devant une vision du paradis : chacun saurait lire les journaux ou au moins les enseignes, le malheureux pourrait s'acheter de temps à autre une fillette nubile et ajouter une fois chaque deux mois... – c'était assez ! – du mouton à l'ordinaire de concombres et d'oignons. Un monde où les villages seraient autres, il ne savait quoi exactement, mais autre chose que des cases de boue séparées par la vase des égouts.

Et il y avait eu la Révolution. Oui il avait crié avec la foule qui portait les portraits géants du Dictateur : La révolution pas la liberté ! parce que la liberté, personne ne savait ce que c'était. Les

fanfares des journaux proclamaient que le monde avait changé, mais... un rire coléreux renversait en arrière la tête de Abdou : moi... ? Je suis toujours analphabète. Et la monnaie ? la révolution l'a tournée en lupins ! Descends vers le fleuve, emplis tes gargoulettes et travaille des mâchoires comme un chameau, car c'est là ta viande et ton pain ! Et l'épuration qui boucle les patrons en prison comme pois dans leur cosse ! Mon œil l'épuration ! Les officiers raflent tout et jouent de la courbache\* sur notre dos. Tout corrompus qu'ils étaient... les anciens pachas se laissaient apitoyer... un bakchich, un manteau, une paire de sandales ça aidait à vivre. On leur disait : Maître que pensera-t-on de ta richesse si ton serviteur maigre comme un cure-dent se vêt de loques ? Mais allez parler aux officiers bardés de médailles, ferrailles et pistolets ! Ah les révolutions c'est encore un autre jeu de riches... Ses mains claquaient ses cuisses. Eh... on avait cru que la révolution était pour le peuple.

Quand Abdou perdit l'espoir que le monde changerait et comprit que la vie de ses enfants ne serait guère meilleure que la sienne, sinon pire, il alla fumer du haschich.



Hanna Salem recevait une amie au salon. Entendant la voix de sa fille dans le couloir elle l'appela. Ghazal hésita, prête à s'esquiver mais Abdou soupçonnant ses réticences ouvrit la porte devant elle.

Une clarté tamisée régnait au salon, l'odeur subtile du thé flottait. Hanna Salem assise près de son amie, s'inclinait sur un ouvrage, une nappe qu'elle espérait vendre. Son calme n'était qu'apparent. Le retour de Ghazal soulageait une appréhension qui l'avait tourmentée toute la journée. Retenant questions et reproches elle leva vers sa fille un visage altéré. L'inquiétude implorait dans le regard enfoncé. La rogne de Ghazal la gêna. Elle se tut.

Immobile sur le seuil, Ghazal constata avec surprise que les toiles d'araignées semblaient s'être agrandies depuis la veille tandis que la dislocation des meubles avait progressé. Mais peut-être la fatigue déformait sa vision.

L'amie de Hanna Salem l'examinait avec une commisération condescendante qui, lui remémorant ses humiliations du matin, la vexa. Immédiatement elle pensa : elle sait que je suis une complotteuse. Son salut crispé jeta un froid. L'invitée prit un air ambigu ; détournant la tête, elle fixa longuement la porte comme si quelque chose d'insolite se passait dans le couloir.

Hanna Salem ôta ses lunettes, soupira :

« Qu'as-tu ? » fit-elle à sa fille, puis se reprenant : « Ferme la porte je te prie.

— C'est inutile, je m'en vais.

— Hassan a téléphoné. »

Ghazal pâlit, ses jambes se déroberent. Que n'était-elle rentrée plus tôt ! Ce téléphone manqué était un désastre irréparable.

Hanna Salem se méprit sur son silence :

« Il m'a priée de te transmettre un message : il part à l'étranger et te téléphonera à son retour. »

Jour de lait, songea Ghazal déçue, il est parti ! Une détresse frémit aux coins de sa bouche durcie dans un pauvre sourire. Elle gagna sa chambre et s'effondra sur le lit excédée de dégoût et de fatigue. Que n'avait-elle parlé à Hassan avant son départ, se reprocha-t-elle, enfouissant sa tête entre ses mains. Misérable qu'es-tu ?... une larve... oui, une larve aveugle, rampant dans la méchanceté, dans les complots... Mais qu'était-ce un complot ? Elle avait dit avoir été expulsée de son travail. Et maintenant le verbe comploter était remplacé par démissionner. Comploter, était-ce dire une vérité interdite et démentir le discours officiel ? Elle se demanda si d'autres mots s'étaient ajoutés à la liste de ceux interdits.

Elle se leva, se traîna jusqu'à la glace, examina son visage. Il lui parut couvert de plaies. Son regard glissa le long de son corps, surpris de ne pas voir le mépris visqueux qui collait à sa peau. Une culpabilité déliquescence et ténébreuse la confondait, des remords remontaient comme des serpents à une faute inconnue et abjecte. Qui donc oserait désormais approcher un être aussi dégradé ? Une complotteuse ! Mais qu'avait-elle comploté ? Oh Hassan... Auparavant déjà, il la méprisait mais à présent il ne daignerait

même plus la regarder ni s'apercevoir de son existence ! Fatima, Soad lui commenteraient l'incident avec le Directeur, ponctuant leurs moqueries de rires désobligeants, les doigts serrés sur un verre de limonade, la bouche écrasant des cacahuètes ou des olives. Oui elle complotait puisqu'on le disait... mais que complotait-elle ?

Sans doute était-ce pour rompre leurs relations que Hassan l'avait informée de son départ. Il n'avait guère l'habitude de l'aviser de ses déplacements. Oui, seule la Majnouna l'accepterait encore, comme elle accueillait ses chiens avec leur gale et leurs ulcères.

Le khamsin brouillait les heures dans une rafale opaque. Elle s'abîma dans un sommeil hanté de cauchemars. Dans l'espace indéterminé, enfants et adolescents se cachaient simultanément d'une meute de policiers conduits par un homme sans visage. Les policiers les découvraient-ils ? Les enfants fuyaient, interrompant leurs jeux qu'ils reprenaient ailleurs dans l'espace flou. Ils allaient ainsi de ville en ville, avec des déguisements et des masques, abandonnant au bord des routes leurs camarades tués par les policiers qui continuaient à les traquer. Tous cherchaient confusément Hassan qui, invisible, se trouvait néanmoins diffus partout. Ils se réfugièrent dans une grotte emplie de sable. Une carcasse de bateau – ou était-ce le squelette d'un animal préhistorique ? – dressait des arêtes immenses et blanchies. Au centre de ce fossile, siégeait dans un silence de planète morte une forme indéfinissable.

Un sursaut lui rendit une demi-conscience. Elle tenta de remuer, mais une pesanteur écrasait son corps. À son côté elle sentit une présence indiscernable. D'énormes efforts la tirèrent de sa léthargie, ses paupières se soulevèrent livrant son regard aux ténèbres bruissantes. Elle se dressa, fit quelques pas désarticulés. Le cauchemar lui revint, le départ de Hassan l'ébranlait encore. Elle se soutint à l'embrasure de la fenêtre. Des lambeaux d'idées s'effilochaient : c'était sa faute... elle était coupable... ce complot qu'elle avait inventé... Avait-elle été expulsée ? Ah ce mot qu'il ne fallait surtout pas dire ! Elle prit le carnet où elle notait soigneusement le lexique des mots imprononçables car dangereux, tel

Israël... Elle avait créé un autre lexique contenant les mots détournés de leur sens premier. C'est là qu'elle inscrivit le mot complot. Puis elle inspecta le troisième lexique consacré aux périphrases telles que nazis israéliens – résistants palestiniens, ou colonisation israélienne – terres arabes-palestiniennes occupées, qu'il fallait absolument mémoriser pour se protéger.

Le khamsin avait cessé. Une nuit pure scintillait, élevant jusqu'aux étoiles l'odeur pulpeuse des figuiers. Elle sortit sur le balcon, l'obscurité frissonnait sur sa peau. À la lisière du jardin, le fleuve roulait ses flots de diamants. Les émanations de toute la Vallée montait à ses narines, mêlant celles du limon à la fauve sécheresse des déserts. Mais dominant toutes ces effluves, le souffle nacré du jasmin régénérait la nuit. Sarah... que de fois son drame lui avait-il été conté dans les silencieuses résonances de son nom, galet encerclé par les ondes sourdes et concentriques d'un fleuve sans fond. Et soudain tous les figuiers exhalèrent la mélodie de Sarah, déroulant dans les ramures, les buissons et les ombres ses longs pleurs de harpes frémissantes. Fuyant l'obsession, elle se précipita dans sa chambre. Dans le silence la présence d'Élie flottait. Une moire si limpide lustrait les yeux qui la fixaient dans l'ombre qu'elle crut son âme se réfléchir dans leur eau de ténèbres. C'était un regard perspicace s'écoulant hors des prunelles et à la fois retranché en lui-même comme une conscience se confrontant aux autres et à elle-même. Le temps se fixa. Puis d'un pas svelte, effleurant les meubles de ses longs doigts fluides, Élie se dirigea vers la porte qui gémit et, tourné vers Ghazal, il y eut dans le néant comme un sourire d'adieu. Alors la question qui depuis des heures martelait son crâne se formula clairement : oui... pourquoi le Directeur l'avait-il expulsée ? Pourquoi avait-il monté ce scénario ?



À cette époque des lignes téléphoniques furent supprimées. Les Salem perdirent la leur. « Pourquoi t'inquiètes-tu ? expliqua tranquillement Ibrahim Salem à sa femme, nous ne sommes pas personnellement visés, vois-tu... cette restriction frappe tous les nôtres... c'est la routine administrative. Puis les yeux au ciel : le Seigneur est avec l'homme contrit et humilié. À chacun il rendra selon ses œuvres. »

Ibrahim Salem néanmoins regretta le téléphone. Non qu'il l'utilisât souvent, mais il craignait de ne pouvoir communiquer avec son médecin en cas d'urgence. Soit pour parer à cette éventualité ou pour calmer d'absurdes tourments il doubla les doses de ses médicaments se félicitant de mieux soigner un mal qui empirait. Quant à Ghazal elle demeura flegmatique, n'éprouvant pour sa vie, pour elle-même, qu'indifférence. Que lui importait ! Elle ne reverrait plus Hassan. Il ne la haïssait pas, c'était pis, il la méprisait. Elle en perdait le boire et le manger.

Les victimes de ces mesures se rendaient quelques visites. Encore que, au regard de certains, pensait Hanna, ces visites anodines de trois ou quatre d'entre eux pouvaient paraître à la police une insolente provocation. Exclues des lieux publics, rebutés, fuis, les proscrits furent réduits à la solitude et à la peur. Puis au fil des arrestations et des dénonciations anonymes, ils en vinrent à se cacher les uns des autres, craignant d'être reconnus. Mais le lien de servitude qui les reliait les amenait, malgré leurs fuites, à se guetter dans la masse humaine qui les noyait. Ils se reconnaissaient à certains stigmates : l'anxiété camouflée sous l'apparente indifférence, la réserve distante mais hyper-attentive, la désinvolture démentie par la perspicacité du regard, l'angoisse battant à fleur de peau opiniâtement dissimulée. Il suffisait que l'on soufflât à Ghazal, désignant un inconnu, c'est un des tiens, pour qu'aussitôt une mémoire mécanique enregistrât à son insu tous les renseignements le concernant jetés au hasard des conversations. C'était comme s'ils s'épiaient les uns les autres et que, isolés et à la fois solidaires dans l'opacité du silence, ils se conformaient aux mêmes instinctives réactions, convergeant les uns vers les autres dans la recherche d'un peu de chaleur et de réconfort malgré une apparente désunion.

Les premiers jours de surprise passés, la vie reprit chez les Salem aussi morne et régulière qu'auparavant, quoique plus recluse. Ibrahim et Hanna se résignaient à la discrimination comme Abdou à sa misère. Et, en effet, jamais un doute n'effleura Ibrahim Salem quant à son mode de vie ou son appartenance à la communauté discriminée et à aucun moment il ne modifia les pratiques religieuses qu'il accomplissait dès l'enfance. Cette maison foisonnant de souvenirs était un refuge, un invulnérable bastion contre le doute. Son cadre familial le rassurait, les objets qu'il touchait étaient toujours là, garants de la stabilité, écrans entre lui et les convulsions d'un monde en mutation. Ici, aux Figuiers, il avait appris la saveur douce-amère de la vie dans l'odeur argileuse et aimée de la terre noire, dans les frémissements épanchés des arbres, inscrivant ses pensées dans les cisailles fuyantes et colorées de leur tronc. Ce paysage plat à perte de vue, cet horizon illimité lui avaient transmis l'amour puissant de l'immobile, du stable, d'une éternelle pérennité des idées et des choses. Sa foi se fortifiait dans l'infortune. La solitude, la vie recluse, les privations ne pesaient pas à son tempérament de moine. Il y goûtait même une sorte d'humble repentance, d'exaltante expiation. Il prenait sa Bible. Oui, Dieu est un refuge pour l'opprimé, un refuge au temps de la détresse, car le malheureux n'est pas oublié à jamais et l'espérance ne périt pas.

Des parentes ou des amies de Hanna Salem venaient parfois la visiter. Un air de culpabilité clandestine entachait ces furtives visites, comme si des lépreux conscients de leurs difformités se gênaient des misérables joies soutirées encore à l'existence. La présence de Abdou augmentait la confusion des visiteurs. Hanna avait bien essayé de se débarrasser de lui en l'appâtant par des congés supplémentaires, mais Abdou déjouant ces subterfuges protestait de ses obligations professionnelles qui le clouaient à la maison, inébranlable comme un roc. Car, bien décidé à se venger de la révolution qui trompait son monde et ne lui avait apporté ni l'instruction, ni la fortune, ni le harem, mais faisait renchérir la vie alors qu'il allait vieillissant, Abdou, exploitant ses maigres privilèges, épiait ses patrons. Au café on ne parlait plus que du sionisme impérialiste et colonialiste qui

complotait pour imposer la guerre aux musulmans comme les Juifs avaient forcé Hitler à faire la guerre.

Quand ses souffrances lui donnaient quelque répit, Ibrahim Salem allait rejoindre les visiteurs qui causaient dans le décor filandreux et grisâtre tissé par les toiles d'araignées et les lambeaux de soie. Il s'asseyait avec une lenteur précautionneuse anticipant craintivement les élancements de la sciatique. Parfois une douleur lui arrachait une grimace qui déformait son visage ascétique pour une durée ostensiblement longue. Hé... encore un jour de tiré... songeait-il. Écoutant, causant peu, il s'absentait en ses pensées, exhalant souvent des soupirs courts et résignés si curieusement attendrissants. On ne parlait pas de politique, on se remémorait les événements prosaïques de l'existence. Inlassablement on commentait le passé avec des sourires fins, des silences entendus. Personne n'évoquait jamais l'avenir.

Ghazal les écoutait causer. Comment se résignaient-ils à cette existence étriquée et sans horizon, alors qu'elle n'était que plaies ? Un mélange de souffrance et de rancune, de pitié et de vindicte la soulevait à les voir s'enfoncer dans les fauteuils maculés, dans ce cadre de fausse sécurité, insensibles, aveugles au danger qui les menaçait, sourds à la catastrophe qui les pulvériserait. Ne voyaient-ils donc pas ? N'avaient-ils pas d'yeux, pas d'oreilles ? Son cœur se serrait d'angoisse.

C'était un petit monde placide, à la conscience tranquille, vivant sur sa mort lente et refusant le désespoir. Croquant des gâteaux, dégustant le thé sous le regard bienveillant des ancêtres, on se félicitait mutuellement de respecter encore les vénérables traditions en ces temps difficiles. Dans le malheur on s'inventait des consolations... Ne sommes-nous pas un peuple particulier ? Un peuple mis au creuset, éprouvé dans la détresse, un peuple pillé et dépouillé... Mais Dieu jugera le juste et le méchant car il y a un temps pour toute chose et pour toute œuvre. On sèmera la justice et on moissonnera la miséricorde, soupirait Ibrahim Salem levant ses prunelles usées pleines de gratitude.

Se dressant d'un sec coup de rein, Ghazal allait appuyer un front hostile contre une fenêtre. Au loin scintillait le fleuve, le mât d'une

felouque coupait l'espace. Des rires désobligeants lui échappaient... elle se cabrait, rétive. Déconcertés, les invités se penchaient vers Hanna, les sourcils interrogatifs : sa fille était bien nerveuse...

« Ce sont les événements, confiait Hanna, les jeunes filles... »

Les événements... était-ce si grave ? L'hésitation flottait sur les visages, l'inquiétude se mêlait à la naïveté, on réfléchissait, pesant les arguments. Mais les mines se rassérénaient : tout s'arrangerait. Une physionomie tragique déplaisait, mieux valait ignorer le danger, prétendre que tout était normal... vivre avec joie. Car le Seigneur donnerait du pain dans l'angoisse, de l'eau dans la détresse. Et puis on était ensemble... seuls mais ensemble. Mieux vaut être humble avec les humbles que partager le butin avec les orgueilleux.

Elles s'activaient à leur ouvrage, comparaient la qualité des laines, l'éclat des couleurs, évoquaient la lettre arrivée de l'étranger annotée par la censure qui l'avait gardée trois mois. Le thé, les gâteaux, la compagnie créaient une ambiance de fête, de joie factice qui gratifiait chacun d'une éphémère illusion de liberté.

Le dépit dévorait Ghazal : comment démolir cette torpeur ? Elle insinuait perfide : avez-vous lu le journal aujourd'hui... savez-vous que les rats ont visité le domicile de X... ? Mais les invités, choqués, n'avaient rien vu... rien entendu. Soudain ils ne parlaient plus le même langage, les mots tombaient entre eux comme des poids morts. Bah... s'ils devaient crever, ils crèveraient, qu'importait la vie, la mort, tout était pareil ! Abdou avait été sage de renoncer à l'espoir au profit de l'espionnage, le seul bénéfique en somme qu'il eût retiré de la révolution.

La consternation élargissait son regard. Sur elle se resserrait l'emprise maléfique d'un passé stagnant. Des rideaux lacérés, des tapis souillés, se resserraient jusqu'à l'étouffer les essences putrides de ce monde décomposé. Ghazal sortait du salon comme un bolide. Un crépuscule d'améthyste liquide coulait d'une fenêtre. L'heure d'une fluidité bleuâtre l'exaspérait davantage.

Elle s'accoudait à sa fenêtre : se pouvait-il que Soad, que Fatima l'aient oubliée, la laissant couler comme une pierre au fond d'un puits ? Que faisaient-elles en ce moment ? Rêveuse, elle évoquait

leur monde privilégié si différent de sa communauté de proscrits. Qu'ils étaient légers, insoucians, l'argent facile, le droit, la force et le monde pour eux ! Dans leur ambiance à la fois frivole et impitoyable, Ghazal se sentait déconnectée du réel. Une humeur puérile inusitée lui venait comme si un peu de leur complaisance à vivre rejaillissait sur elle. Eux jouissaient d'un droit de vivre inaltérable, incontesté, consubstantiel à leur nature. Personne ne le remettait en question.

Ghazal soupirait, impossible que cela dure, ses collègues ne l'abandonneraient pas. Certainement ils s'efforçaient de l'atteindre... seuls d'insurmontables périls entravaient leurs efforts. Le téléphone coupé, la maison surveillée, la famille livrée au soupçon, qui donc affrontant tous ces dangers parviendrait jusqu'à elle ? Mais un jour... ah un jour ! son innocence serait reconnue. Elle en était sûre ! Bientôt Ghazal, on t'informera que le Directeur découvrant son erreur, pris de remords, ne désire rien comme ton retour à l'Administration. Certes tu n'auras nulle rancune : mais oui Excellence, ne vous excusez donc pas ! Qui ne commet d'erreurs... qui est infallible ? Hassan certainement travaillait à la réhabiliter. Les heures coulaient, Ghazal figée à sa fenêtre, inventait des justifications imaginaires à sa solitude.

Mais les jours passaient, exaspérant l'expectative. Le désarroi scellait ses lèvres, mettant une pierre dans son estomac. Ses mains sautaient d'un objet à l'autre. Pourquoi la châtiât-on ? Et Hassan, que faisait Hassan ? Enfermée dans sa chambre, elle tambourinait interminablement sur sa table de ses doigts fluets. Puis comme à regret elle saisissait un carnet d'adresses, cherchait longuement pour faire durer l'équivoque le numéro de Hassan qu'elle contemplait hypnotisée écoutant sa voix se ramifier dans toutes ses fibres : J'ignorais tout ça ! Mais s'il disait : Es-tu dans un camp de concentration, tes os sont-ils réduits en engrais, ta peau en abat-jour ? Alors de quoi te plains-tu ingrate ? ne sais-tu pas que les sionistes nazis oppriment les résistants arabes de Palestine ?

Téléphoner ? Ghazal réfléchissait... s'y décidait enfin pour aussitôt se souvenir que leur ligne était coupée. Cet argument

tranchait le débat. Mais Ghazal... tu pourrais téléphoner de chez l'épicier à côté. Absurde ! Elle haussait les épaules, se tournait agacée vers la fenêtre. Quelle perfidie... Bien sûr l'épicier a un téléphone mais tu t'imagines qu'il ignore que ta ligne est coupée ? Il t'arrachera le téléphone des mains en maugréant des malédictions contre la race maudite.

Elle s'affalait sur son lit, passait au crible ses actes, ses mots dits à Fatima, à Soad, au fonctionnaire. Elle hochait la tête : c'était un malentendu, elle était fautive d'avoir comploté. C'était un nouveau vocabulaire qu'on entendait partout. À son insu elle avait commis une abomination suscitant cette rage contre elle. C'était simple : aller tout expliquer à Hassan, protester de son innocence, de ses bonnes intentions. Elle avait accumulé les gaffes et loin de se justifier honnêtement, de s'expliquer en toute simplicité... elle avait fui mais son silence avait accrédité les calomnies, encourageant les pires soupçons.

La mine de Ghazal irritait Ibrahim Salem. Méchanceté... pur sadisme ! Que pouvait-il faire d'autre sinon attendre qu'on lui payât les arriérés de sa pension ? Les Figuiers étaient hypothéqués jusqu'à la moindre pierre, le dernier meuble et le salaire de Ghazal, si minime fût-il, manquait. Déchus de leur nationalité, épiés, ruinés... oui que faire ?

Ibrahim Salem feignait d'ignorer l'humeur de sa fille mais il songeait plus souvent à Élie. Il le retrouvait dans toute la maison et surtout dans le sillage de Ghazal. C'est qu'elle a quelque chose de lui, se disait-il intrigué, peut-être ses yeux. Ressemblance inexplicable qui ressortait plus de la physionomie que des traits. Se traînant au salon, il contemplait attentivement le portrait, mais un malaise le prenait, il sortait au jardin, pensant toujours à Élie.

Le pas traînant, lourd, d'Ibrahim Salem s'appesantissant sur les escaliers de bois, tirait Ghazal de ses réflexions. Chaque marche gémissait comme si elle participait à ses douleurs et à son effort. De la cuisine montait le fracas des casseroles remuées par les mains lourdes de Hanna Salem. Naguère son désordre maladroit irritait son mari accoutumé au rangement d'Isabelle, maintenant il ne le

voyait même plus. La dégringolade des objets jetés pêle-mêle dans le placard évoquait un fouillis familier, attestant une présence chère.

Ces derniers temps, surtout depuis la suppression du téléphone, les Salem devenaient plus attentifs l'un à l'autre. Ainsi Ghazal apercevant l'ouvrage de sa mère traîner sur un meuble, ressentait un certain apaisement. Et Ibrahim Salem entendant les casseroles tomber, souriait d'aise : elle est encore là, Dieu merci ! Quant à Hanna, elle n'avait jamais été aussi active, trottant constamment d'une chambre à l'autre. Comme si elle voulait être partout à la fois.



Un matin, Ghazal s'éveilla en se disant : combien de temps me reste-t-il encore à vivre ici ? Cette idée l'effleurait pour la première fois. Elle était si nouvelle, si étrange qu'elle s'assit d'un bond dans son lit et réfléchit. Cette pensée la hanta toute la journée et quoiqu'elle fût, elle ne put s'en débarrasser. Au contraire, chacun de ses actes renforçait son emprise, l'objet qu'elle saisissait, la chambre où elle entraînait, le lieu où elle allait semblait lui crier : regarde-moi bien, c'est peut-être la dernière fois que tu me vois ! Subitement le danger se précisait, non plus dans l'abstrait mais dans sa réalité matérielle.

Elle sortit de sa chambre. Ses yeux aspiraient l'espace. La lumière se revêtait de la beauté des moments éphémères. Une valeur inestimable investissait les objets, les êtres alentour, même l'épicier devint un personnage doté d'une prodigieuse importance. Elle se surprit à l'examiner longuement derrière les vitres sales, enregistrant ses gestes, sa démarche, son maintien et le regard qu'elle posa désormais sur Abdou était si acéré que le domestique inquiet alla examiner ses bras, son visage devant une glace cassée et ne mangea plus que dans une écuelle gravée de formules propitiatoires.

Un autre matin, Ghazal s'éveilla songeant à Hassan de façon si hallucinante qu'elle crut, ouvrant les yeux, qu'elle allait le voir debout, près de son lit. Elle le chercha du regard mais ne vit rien. Elle se leva péniblement, le corps endolori. Tout ce qu'elle voyait et

touchait prenait l'apparence et la consistance de Hassan. Elle regarda sous les meubles, derrière les rideaux. Il semblait que, diffus dans l'air, il se tenait à ses côtés, accompagnant chacun de ses gestes, pénétrant chacune de ses pensées. Elle demeura prostrée dans son lit, l'esprit vide, les os brisés, le corps anéanti comme si, dissous dans l'espace, il ne lui appartenait plus. Parfois un bruit la tirait de son engourdissement, elle se levait, prenait un livre, s'astreignait à s'occuper, mais quelques instants plus tard, elle retombait dans sa léthargie. Elle se crut ensorcelée, envoûtée par quelque charme.

Au bout du couloir du rez-de-chaussée le téléphone irradiait un éclat magnétique suscitant ses allées et venues entre lui et sa chambre. Abdou, surpris par ce manège et par les yeux hypnotisés de Ghazal tira un escabeau sur le seuil de la cuisine et, surveillant le couloir, il alterna bâillements et sommes avec la cuisson de la poignée de fèves et de riz qui composaient l'ordinaire des Salem. Les gueux sans feux ni lieux qui gîtaient chez les Salem sur le carreau de la cuisine, intrigués par le guet de Abdou, rampèrent dans le couloir et s'accroupirent au pied de l'escabeau, surveillant de leurs yeux noirs et vides le téléphone et la déambulation de Ghazal.

Ibrahim Salem passa la journée au lit. Un cauchemar l'avait hanté toute la nuit, lui laissant une impression terrifiante. Hanna arrachait les mauvaises herbes du jardin potager, pillé par les mendiants.

Le soir une lettre arriva pour Ghazal :

*As-tu oublié la limonade que j'eus la générosité de t'offrir ? Sache que si tu continues à ourdir tes complots sionistes, tes jours sont comptés. Par contre si, débarrassant tes oreilles de toute cire arrogante, tu m'écoutais favorablement, sache que je te conduirais à Hassan bey qui tient entre ses doigts ta destinée.*

La lettre n'était pas signée, mais Ghazal devina que l'auteur en était le fonctionnaire. Hassan ! Elle avait lu son nom, il existait ! il était là, dans la ville. Depuis si longtemps qu'elle ne l'avait vu, il avait perdu toute réalité et subitement il surgissait du néant, éclatant de force, de vérité. Elle fut fiévreuse toute la journée du lendemain. La taraboka\* d'un montreur de singes et le boniment d'un vendeur d'eau, faisant claquer ses cuivres, lui parurent de mauvais présages.

Elle s'endormit et rêva que le singe paré de sequins criait : « Ô mon eau, ô pureté, ô innocence ! » et dans un rire affreux, débouchant son outre, laissait échapper un grouillement de serpents.



Le lendemain, tard dans l'après-midi, on sonna à la porte des Figuiers. Nahum Cohen, un parent éloigné, venait à l'improviste. Hanna Salem étant absente, Ibrahim prétextait une indisposition et ne se dérangea pas. Le vieux Cohen l'irritait par son caractère énergique alors que lui, depuis des années, ne se préoccupait plus que de soigner ses maladies.

Veuf et bien qu'il eût des enfants, Nahum Cohen vivait en ours solitaire. Avec ceux de sa génération et de son milieu il avait toujours cru qu'un code moral rigoureux distinguait le bien du mal, le bien ne pouvait être le mal et le mal le bien. La certitude rassurante de pouvoir discerner les Vertus des Péchés enorgueillissait le regard impérieux de Nahum Cohen, raffermissait son maintien. Mais quand Ghazal l'accueillit, elle s'étonna de son aspect délabré et de son visage hâve. D'informes vêtements flottaient sur sa silhouette amaigrie et voûtée. C'est qu'en effet Nahum découvrait bouleversé que ses conceptions de vie, comme une monnaie dévaluée, n'avaient plus cours dans ce monde nouveau. Alors, déconcerté il accourait chez les Salem se rassurer et goûter encore la saveur périmée d'un univers de certitudes sans défaillances.

Ghazal introduisit le vieillard au salon. Il ôta son tarbouch, s'épongea le front, tandis que ses yeux tristes s'éclairaient d'une joie attendrie :

« Santé et force ! s'écria-t-il se redressant revigoré. Quel plaisir de te voir ! Justement je voulais te parler, j'ai un message pour toi... mais je serai bref, je n'abuserai pas de ton temps. Un vieux doit être modeste... une jeunesse comme toi est certainement assiégée par les plaisirs. »

Ghazal retint un ricanement puis, le rassurant, l'invita à s'asseoir. Il semblait surexcité, son visage était congestionné et ses gestes désordonnés.

« Ah mon enfant, quels moments nous vivons ! mais laissons cela. Parle-moi de toi... de tes espoirs... de ta joie de vivre ! »

Une grimace sarcastique tirailla le visage de Ghazal mais Nahum Cohen, impatient de lui communiquer quelque chose, ne la laissa pas répondre. L'air mystérieux, il lui fit signe d'approcher et, se penchant :

« Es-tu sûre de ton domestique ? » chuchota-t-il.

Elle pinça les lèvres, dubitative. Le salaire de Abdou était si bas qu'elle le soupçonnait de rester chez eux sur l'ordre de la police malgré ses protestations de fidélité. En somme il les espionnait à leurs gages.

Tirant avec de gros efforts son fauteuil auprès du sien, Nahum Cohen suffoquant d'émotion chuchota :

« La police a coupé mon téléphone. »

Sourcils levés, Ghazal demeura muette. Rien d'original à cette mesure, elle frappait tous les indésirables politiques, en fait elle n'était que l'une des facettes de leur commun destin. Croisant ses mains, elle ferma les yeux. Comment Nahum Cohen pouvait-il être si naïf ? Ignorait-il encore qu'une perquisition nocturne ou une arrestation arbitraire les menaçaient tous ? Mais Cohen avait parlé d'un message... la lettre du fonctionnaire ? Elle se sentit la tête lourde. Avait-elle mal compris ? Mieux valait se taire.

Alarmé par son mutisme qu'il imputait au guet du domestique, Cohen baissa la tête. Ils demeurèrent longtemps silencieux. Cohen ruminait ses pensées et les ponctuait de profonds soupirs. Ghazal pour sa part ressentait un calme minéral, comme si son immobilité dans cette pièce où le temps figé n'était plus qu'un résidu de souvenirs l'accordait au lent et irréversible croupissement des existences.

Nahum Cohen vivait dans un logis semblable à celui des Salem à la différence près qu'il était plus décrépi, plus poussiéreux, plus imprégné de souvenirs et que l'impression d'abandon et de désagrégation de la matière était encore plus oppressante. Il avait gardé d'autrefois un air d'orgueil et d'autorité qui l'isolait et le protégeait du réel comme une momie. Il continuait ainsi à nourrir ses illusions, à vénérer encore des valeurs mortes, se cloîtrant

comme en une forteresse vide dans son appartement décoré des lambeaux d'une splendeur imaginaire.

Hanna Salem arriva à l'instant où le domestique, les yeux écarquillés et les oreilles dressées, déposait le plateau de thé sur un guéridon et dans son désir de saisir quelques bribes de conversations, servait le thé, contrairement à ses habitudes méprisantes.

Nahum Cohen se réjouit de voir Hanna. Ils avaient en commun le même chérissement du passé, la même dévotion pour le legs précieux des ancêtres et le même refus de l'avenir. Chaque soupir de Nahum éveillait chez sa cousine un soupir semblable. Leur silence avait des résonances intérieures perceptibles à eux seuls.

Sollicité par les voix parvenant jusqu'à sa chambre, Ibrahim Salem, se sentant injustement exclu, résolut de les rejoindre. Il entra au salon, exhibant son air le plus maladif et s'assit dans le fauteuil de Behor avec la lenteur précautionneuse des vieillards ménageant leurs articulations usées. Un gémissement échappé de ses lèvres donna quelque vraisemblance à l'indisposition alléguée plus tôt.

À voix basse on commenta les menus incidents quotidiens, rarement une allusion au danger menaçant la communauté se glissait en termes voilés. Il y avait des noms à peine chuchotés, ceux des emprisonnés, des expulsés, enrobés dans un silence froid comme un linceul. Dans cette atmosphère irréelle, Ghazal flairait l'équivoque angoissante d'un univers piégé : ce salon était une tombe qui les enfermait vivants. Mais peut-être Nahum Cohen voulait-il réellement lui transmettre un message, songea-t-elle. Peut-être avait-il réellement dit ces mots : j'ai un message pour vous. Un message de qui ? La migraine de la veille martelait encore ses tempes. Hassan... ce nom seul irradiait une souffrance qui désagrégeait toute sa chair, tout son être.

Assise dans un fauteuil dont les ressorts pendaient au sol comme des viscères, Hanna Salem brodait paisiblement, les lèvres plissées d'une moue. Nahum Cohen, la voix émue, évoquait sa mère, une sainte femme... Non ! il ne vendrait pas les objets lui ayant appartenu, plutôt se priver de manger. Des larmes embuaient ses yeux. Depuis quelque temps Cohen n'était plus maître de ses émotions.

Cette sentimentalité irrita Ghazal. Emporterait-il ses objets dans la tombe ? La mort viendrait avec son cortège de mendiants qui s'arracheraient ses trésors alors qu'il agoniserait seul, toute sa famille ayant fui clandestinement. T'as dû rêver, Ghazal, songea-t-elle, balançant sa tête avec commisération, Nahum Cohen n'a pas de message à te donner... Ou bien renonçait-il à lui parler devant ses parents ? Soudain cette causerie dans la paix accomplie des crépuscules, cette intimité paisible lui furent insupportables. Mais oui... affirmait Ibrahim Salem posant son regard clair sur Cohen, mais parlant à l'intention de sa fille, il ne faut pas s'affoler, dramatiser... Justement il venait d'entendre Yehia bey déclarer à la radio que le gouvernement attachait une importance capitale au bien-être des minorités et, en prononçant ces mots, Ibrahim Salem eut la certitude que non seulement sa pension lui serait versée mais également les intérêts de cette somme. Nahum Cohen hochait la tête, réticent. Déposant sa tasse sur le guéridon, il se moucha bruyamment et lança un regard de biais à Ghazal, tandis que Hanna Salem, rassurée par l'optimisme de son mari, cherchait une pelote dans son sac à ouvrage.

Ghazal songeait au fonctionnaire. Qu'insinuait-il dans sa lettre, quelles étaient ses relations avec Hassan ? L'œillade vive de Nahum Cohen enfouissant son visage dans un mouchoir la troubla. Ce message... Ses idées se brouillaient, le sang affluait à ses tempes, martelant son vertige. Elle se dressa, fit quelques pas, les traits tendus. Une porte-fenêtre s'ouvrait sur le jardin. Elle sortit comme happée au dehors. La terre sèche s'effritait, l'herbe agonisait. À quelques mètres, Élie se tenait à l'ombre d'un figuier. Debout, calme. Elle le consulta, désespérée. Que faisaient-ils encore dans la Vallée ? Et à nouveau elle songea aux siens, à ce peuple de rescapés bâtissant une patrie. Qu'était-elle dans la Vallée ? Sa citoyenneté et son gagne-pain lui avaient été retirés, que pouvait-elle faire ici sinon mourir ?

Abandonnant son ouvrage, Hanna fixait un regard absent sur le jardin doré de crépuscule, puis plus loin encore sur le fleuve à peine effleuré par les chaloupes. La sérénité du paysage se reflétait sur son visage qui trouait d'une tache claire l'obscurité envahissante.

Ibrahim Salem alluma la lampe vénitienne, éveillant les personnages d'une clarté qui parut à Ghazal, de l'extérieur, complice de leur existence, de leurs pensées. Combien de temps leur restait-il encore à vivre aux Figuiers ? À vivre tout court ? Et ces mots – les nazis israéliens – lui martelèrent les tempes. Oui... mémoriser ce nouveau vocabulaire. Hanna Salem souriait, égayée par la lumière.

« Veux-tu du thé ? » offrit-elle à sa fille qui s'encadrait à la porte-fenêtre.

Ghazal eut un geste d'impatience. Du thé ! Du thé ! Cette importance donnée au superficiel ! Prisonnière de gestes, de mots, voilà ce qu'elle était !

Nahum Cohen tendait sa tasse, félicitant Hanna de l'arôme particulier du thé. Où l'avait-elle achetée ?

« Dans une petite boutique au Khan, le vendeur me connaît depuis des années. Il est aveugle et siège au milieu de ses pots qu'il distingue à l'odeur. »

Ah oui... il connaissait l'endroit, un petit renforcement près de la mosquée Vartouk. C'était charmant. Il n'avait plus été dans ce quartier depuis des années... acheva-t-il d'un ton énigmatique. Oh elle non plus ! répliqua vivement Hanna, puis elle soupira et baissa la tête. Nahum Cohen se tourna lentement vers Ghazal et son regard fixa le figuier qui se déployait dans l'ombre immense de la nuit descendue.

C'était l'heure de sa cigarette. Ibrahim Salem ne l'oubliait que s'il était malade. À cette heure-ci le goût apaisant du tabac adultérait dans de mols ondoiements de fumerolles bleuâtres l'angoisse et les doutes. N'est-ce pas que l'endroit est pittoresque ? Avait-il visité la mosquée ? Un joyau ! Ses décorations intérieures dataient du XIV<sup>e</sup> siècle... oui, il valait mieux, en ces temps de confusion, s'abstenir d'aller par là...

Ghazal prêta soudain l'oreille. Était-ce le téléphone ? Non... rien qu'un klaxon ! Hanna s'inclinait silencieuse sur son ouvrage. Vendrait-elle cette nappe ? Le prix modique d'un bahut Boule acheté par un officier suffisait à peine à couvrir les gages de Abdou. Ah si seulement elle pouvait lui donner son congé, mais

la police s'y opposait, prétextant le chômage. Préoccupée, elle se piqua le doigt. Une goutte de sang jaillit.

« Ils ne pourraient faire ça ! c'est immoral », clama Nahum Cohen accusant l'impérialisme à haute voix à l'intention du domestique.

Qu'est-ce qui est immoral ? se demanda Ghazal. Elle sortit et s'assit sur l'herbe sèche. Y'a-t-il une moralité autre que celle du succès politique ? Que comptaient les individus en regard des intérêts économiques ? À nouveau elle éprouva pour les siens cette irritation ulcérée, ces vagues de pitié et de désespoir qui étaient comme le flux et le reflux d'une mer intérieure. Du jardin où elle était, toute son optique soudain bascula, la situation s'inversait, le salon et ses personnages se métamorphosaient dans une opalescence crépusculaire. Les tableaux des ancêtres s'auréolaient de majesté, le mobilier paré d'une noble usure semblait des amis fidèles réunis dans le charme évanescent et précieux de l'éphémère, du périssable déclinant. Ces vieillards causant dans les ors translucides du jour finissant, dans ce vieux salon, symbole des valeurs de naguère, lui semblèrent d'ultimes vestiges qui s'enfonçaient dans la mort, souriants, étonnés et innocents. Et en ce moment, elle ne sut si elle devait aimer ou détester, mépriser ou vénérer ce passé condamné qui les asphyxiait lentement et qui, dans sa mort, par sa mort, les réhabilitait.

Son regard interrogea Élie. Une chaleur scintillait dans ses prunelles phosphorescentes, une faille de pitié, d'arrière-douceur tandis qu'à nouveau la mélodie de Sarah aux résonances désolées répandait sa grâce sur cet univers suranné et moribond. Hassan... Elle s'affaissa sur elle-même, le visage exsangue, les yeux clos. Hassan... je te jure, je ne connais pas Alima Pacha... je n'ai aucune animosité contre le Directeur, ni même contre Fatima... Mais elle n'était qu'un mollusque envasé dans la peur, une comploteuse vers qui chacun pointait un doigt haineux.

L'air était doux. L'incandescence du jour s'éteignait et la nature enfin assagie se recueillait dans la plénitude sanctifiée du repos. C'était l'heure de la prière, l'heure d'une rédemption coulant de la ferveur vespérale chaque jour renouvelée. Voilà ce qui nous

sauve... nous sauve tous ! songea-t-elle. Fermant les yeux elle imagina la ville où en cet instant des multitudes analphabètes affamées se prosternaient offrant leur foi, leur seule richesse et leur seul espoir, sur l'autel des dictatures.

La nuit venait, Nahum Cohen était parti depuis longtemps après avoir jeté un regard affligé dans le jardin et fait des signaux impuisants et pitoyables que Ghazal n'avait même pas vus. De la berge couverte de moisissures, rampait vers elle une moiteur aqueuse. Sous le figuier, Élie toujours debout, silencieux, la regardait. Elle leva la tête et dans tout le couchant embrasé, il n'y eut que ce regard sans yeux d'Élie à Ghazal, de Ghazal à Élie.

Quelques heures plus tard, alors que l'obscurité avait depuis longtemps absorbé tout son et toute lumière, elle sortit de sa chambre et grimpa à pas de loup l'escalier conduisant au grenier. Là... s'échappant des placards hermétiques, se déroulaient les fastes d'antan émanant des toilettes d'Isabelle et de Sarah. Des rires fusaient des satins moirés, des écrans de dentelles moussant sur les corsages engageants. Timide, sa main effleura ces reliques vivantes, caressa doucement l'ombrelle lilas de Sarah, avide de sentir, par-delà le temps humain, l'essence précieuse et vivifiante d'une appartenance charnelle et pourtant impondérable comme l'espace. Chaîne indestructible liant les morts aux vivants.



Plus d'heure ne s'écoulait sans que Ghazal ne songeât à cette chose énorme désormais entrée dans sa vie, cette monstruosité indéfinissable, qui était au centre de son existence comme un soleil en son midi. Accusée, coupable de crimes contre la société, rejetée hors de la communauté des honnêtes gens, honnie, elle serait réduite si la situation se prolongeait à vivre de la mendicité d'emplois clandestins. Quiconque se lierait avec elle deviendrait aussitôt suspect. Des gens qui auparavant condescendaient à la saluer de loin, à présent la fuyaient comme si elle était atteinte de maladies contagieuses.

Un cordon sanitaire construit dans le vocabulaire officiel l'isolait du reste des humains. Même le comportement de Abdou devenait si arrogant, si familier que Ghazal, humiliée et impuissante, ne se faufilait dans la maison qu'en se cachant. À son recul correspondait la progression sur le sol de la cuisine des prolongements protoplasmiques de Abdou, formes accroupies ou étendues, que les Salem feignaient de ne pas voir pour ne pas avoir à les chasser.

Quant à l'épicier, sa grossièreté et ses menaces atteignirent une telle démesure qu'épouvantée Ghazal renonça à franchir le seuil de sa boutique. Abdou était désormais le seul lien entre les Figuiers et l'extérieur.

Mais plus que les conséquences matérielles, c'était le caractère mystérieux de la chose qui préoccupait Ghazal. Si on l'empêchait de se défendre, comment prouverait-elle son innocence ? Et la notion même d'innocence ne s'altérerait-elle pas dans ce contexte où les caractères de la culpabilité restaient indéterminés, réduits à des insultes ? Son combat était celui d'un paralytique, aveugle de surcroît. Quelles preuves avaient ses accusateurs de son complot ? Et qu'avait-elle comploté ? Son renvoi ? Elle n'osa même y penser et chassa bien vite ce mot de son esprit. Elle l'écrivait dans son carnet où elle annotait les mots interdits, dangereux à prononcer et ceux dont le sens était inversé. Dans quelle rangée inscrirait-elle « renvoi » ? Elle hésita, puis écrivit : renvoi = complot = vérité dissimulée.

À voix basse, la porte fermée, elle avait relaté son renvoi à ses parents, omettant des détails. Ibrahim Salem l'avait pris comme une nouvelle désagréable, sans plus. Mais avec la morosité de sa fille, les conséquences préoccupantes lui apparurent. Des doutes culpabilisateurs remontèrent à sa conscience. Et s'il avait eu tort ? Sa vie qui n'avait jamais été que la réfutation des thèses d'Élie s'allongeaient déjà trop pour que, virant de cap, il lui assignât un autre but. En son état que sauverait-il du restant de ses jours et de son âme s'il devait se renier ? Ici seulement son existence s'élèverait à son ultime signification, celle d'un régulateur moral. Toute société ne secrétait-elle pas ses témoins souffrants qui se chargeaient de ses iniquités pour la sauver ? Mais Ghazal ?

Un jour tandis qu'Ibrahim Salem assis à la table de Behor remuait ces sombres pensées son visage s'éclaira : Issa Benyamin ! que n'avait-il pensé à lui plus tôt ?... il irait le consulter.

Autrefois homme de robe, clerc rompu aux chicanes de la procédure, Issa Benyamin passait pour un virtuose en rhétorique. Acrobate de la plaidoirie, on ne savait jamais quel masque revêtirait sa sincérité. D'une profession qu'il n'exerçait plus guère, il lui restait des hardes oratoires qui lui avaient valu d'être désigné par les autorités pour représenter les débris de la communauté. On disait que les responsabilités de cette charge avaient brisé Benyamin. Naguère despote, il était devenu un vieillard presque sénile.

Ibrahim Salem se leva allégrement et alla informer de son projet sa femme et sa fille. Justement à cet instant, le facteur apporta une lettre de Issa Benyamin les conviant à passer le voir deux jours plus tard, soit le mercredi. Ghazal se réjouit mais n'en laissa rien paraître. L'espoir était peut-être prématuré.



Issa Benyamin habitait dans un vieil édifice indéfinissable. Bien qu'il fût bâti en pierres, l'impression de solidité qui s'en dégageait n'était qu'apparente. Il suffisait, en effet, que l'on s'en approchât pour déceler la qualité friable du matériau comme si la pierre désagrégée s'effritait sous le simple poids du regard. C'est que, incrustée dans les volumes, dans les formes et la matière même de cette demeure, l'inextricable étreinte de la vie et de la mort se révélait dans son empoignade la plus désespérée, dans son plus horripilant échec.

D'innombrables veinules vert-de-gris défiguraient la façade de leur réseau de pourritures. Des branches d'arbustes desséchés étreignaient les murs perforés d'anfractuosités que les chauves-souris disputaient aux corbeaux. De hauts et fins palmiers avec un je ne sais quoi de lugubre encerclaient la maison tels une garde d'honneur funèbre rendant les derniers hommages. Une morosité y régnait comme si un crépuscule défaillant l'emplissait perpétuel-

lement de grisaille. L'immeuble pourtant était situé au centre de la ville. Des cinémas, des boutiques aux néons agressifs, attiraient une foule bigarrée et bruyante. Des masses humaines coulaient dans les rues alentour, débordant sur les chaussées, paralysant la circulation, excavant de leur mouvance constante la vieille maison chancelante comme si un jour cet océan humain l'emporterait sans effort dans son flux invincible de masse, la broierait dans ses cris et ses convulsions où vitupérait la voix du Dictateur régissant la vie et les pensées de millions d'êtres humains.

Malgré la cacophonie ruisselant des rues fourmillantes, un calme insonorisé régnait dans la maison. Le temps vidé amplifiait le moindre bruit, le plus petit déplacement. Parfois une porte s'ouvrait, une bonne débraillée surgissait d'on ne sait où. Traînant ses savates dans les longs couloirs, elle terminait à voix haute une querelle avec un interlocuteur invisible.

Quand les Salem arrivèrent chez Benyamin, une foule de gens peuplait les corridors d'ordinaire vides et le hall délabré aux marbres souillés et brisés. Quelques individus se promenaient l'air ostensiblement indifférent, feignant de ne voir et de ne reconnaître personne ; d'autres, des femmes surtout, assis sur des ballots, patientaient muets et attentifs. De temps à autre une porte s'ouvrait, un domestique coulissait un regard inquisiteur qui ravivait des conversations entretenues artificiellement. Puis sans mot dire, l'expression inflexible comme s'il connaissait infailliblement les sujets débattus, il en refermait rapidement le battant. Soit par économie, soit pour d'autres raisons, l'électricité n'avait pas été allumée.

Laissant ses parents avec des connaissances, Ghazal se faufila entre les groupes silencieux. Des regards sillonnaient l'espace mais les bouches se taisaient et les paupières s'abaissaient dolentes. Vigilante, mais le regard éteint, elle examina cet agglutinement d'êtres dépersonnalisés, isolés par une méfiance réciproque. C'était cela... oui, en place d'un visage ces gens avaient un même faciès analogue et inexpressif. C'était l'ambiance particulière d'une solidarité négative : tous partageaient la même infortune, victimes d'une vindicte haineuse. Leur liquidation collective scellait leur destin, leur solitude.

Le regard de Ghazal glissa sur les murs flous : aucun portrait du Dictateur. Et dans ce vide, sa présence n'en était que plus oppressante, plus suggestive son absence. Comme si, rendu invisible, chassé des murs et des radios, camouflé dans le piège d'une éclipse, il ne pouvait que mieux les surveiller. Malgré les ballots qui les encerclaient d'amoncellements effondrés, ces gens parlaient du lendemain, comme si leur départ imminent n'était pas une évidence qui crevait les yeux. Étaient-ils des voyageurs clandestins, des réfugiés dans leur propre pays avant de devenir des exilés dans le monde ? se demanda-t-elle.

Une porte s'ouvrit, une odeur d'aromates s'en échappa. La bonne Fatma parut. Au bout de son bras tendu, une cassolette d'encens se balançait, rythmée par des conjurations récitées d'une voix monocorde. Une crainte superstitieuse la gagnait à voir tous ces gens attendant au milieu des ballots. Aussi se déplaçait-elle avec une méfiance circonspecte. Que serait-ce si par surcroît de malheur elle heurtait un esprit invisible et rancunier ? Sa silhouette s'éloignait lentement dans les fumerolles quand, se ravisant, Fatma fit volte-face et s'approcha de Ghazal. Son affolement la rendait distraite, oublieuse. Des tatouages violets striaient son visage poupin d'une tristesse pathétique. Un fichu de mousseline orné de paillettes multicolores couvrait ses cheveux, laissant échapper quelques frisottis huileux.

S'immobilisant devant Ghazal, elle la considéra avec une réprobation éplorée. Ghazal se redressa, irritée par ces signes de mauvais augure.

« Le maître veut te parler, hoqueta Fatma essuyant quelques larmes avec son mouchoir où elle gardait en permanence un petit oignon pour parer à toutes les éventualités.

— Où est-il ?

— Là... » – son doigt indiqua une porte au bout du couloir tandis que les larmes ruisselaient sur ses joues.

Un son indistinct, presque un gémissement, répondit aux coups frappés à la porte. Un jour décomposé emplissait la chambre, de fugaces lueurs mouraient sur des surfaces polies. C'était l'une de ces étranges fins d'après-midi, reconnu Ghazal, l'une de ces

après-midis où la lumière et peut-être la qualité même du temps façonnent êtres et choses dans une grisaille d'uniforme renoncement. Le bourdonnement de voix qui s'éleva quand elle entra se tut. Dans sa pénombre, elle distingua sur un sofa, le dos d'une silhouette, Issa Benyamin assurément.

« Je t'attendais... » – informa sans se retourner la personne étendue sur le sofa. « Te l'a-t-on dit ? »

Ghazal allait répondre quand elle crut entendre un son de conjuration.

« Tstt ! tstt ! tstt ! »

Elle scruta la pièce mais ne put rien discerner dans le fondu de la pénombre. Pourtant on parlait quand elle était entrée.

« Tu m'inquiètes beaucoup Ghalaz... – soupira Benyamin.

— Ghazal, corrigea-t-elle.

— J'ai beaucoup pensé à toi, reprocha-t-il comme s'il lui en voulait de lui causer des soucis supplémentaires.

— Tstt ! tstt ! tstt !

— Tu sais, ma chère enfant, combien nous t'aimons... nous ne désirons que ton bien, insista avec la même réprobation énigmatique la forme étendue. Mais prends garde, nous ne pourrions tolérer un comportement scandaleux. »

La menace était à peine voilée, mais Ghazal crut y déceler des inflexions usées hésitantes. Issa Benyamin n'était pas dupe de sa fureur officielle. Dans l'air moisi flotta un relent d'eau de Cologne. Benyamin aimait s'en asperger.

« Tu n'as qu'à voir toi-même, explosa-t-il, démontrant l'évidence, les rats dévorent-ils les humains... ou l'inverse ? les saute-relles les champs ? Les défaites désolent-elles le pays ? Bien au contraire : le fleuve promet l'abondance, les champs donnent au centuple et les vergers plus que leurs fruits, le peuple rassasié jubile de ses victoires. Ainsi est béni le socialisme du Dictateur bienaimé. »

Benyamin fit une pause. Dans le silence croupissant, le visage de Ghazal faisait une tache pâle.

« Fatma ! » cria Benyamin.

Un petit grattement à la porte lui répondit. Craignant Ghazal, Fatma n'osait entrer. Elle savait d'ailleurs qu'Issa Benyamin ne l'appelait que pour se rassurer. Il préférerait qu'elle écoutât à sa porte plutôt que de rôder dans la maison parlant à Dieu sait qui ! Le vieillard frémissait à ce danger et la surveillait en la forçant à l'espionner. D'ailleurs étant là pour ça, elle devait s'acquitter consciencieusement de sa tâche. Ghazal soupira et s'appuya à un bahut. C'était un meuble fleurant l'encaustique, sans doute bourré de résidus poussiéreux semblables à ceux que Hanna Salem conservait dévotement. Sur la tablette, des photographies exposaient des visages pâlis rachetés par la miséricorde de la mort.

« Pourquoi soupirez-tu ? reprocha la forme qui s'assit, le dos toujours tourné vers Ghazal. Mets-toi bien en tête : la loi est l'astuce du fort et son alibi, et toi tu es faible, la loi n'est pas pour toi. D'ailleurs, il n'est pas question de chercher un autre emploi, oublie cette idée saugrenue. Tu es toujours employée à l'Administration.

— C'est bien ce que je pensais. » Son intonation amère déplut à Benyamin.

« Tais-toi ! tu ne comprends rien. Mais ce n'est pas à moi à te mettre les points sur les i... Tout cela est de ta faute, pourquoi te fais-tu remarquer ? Tu n'aurais jamais dû attirer l'attention de Hassan, fils de Kemal l'assassiné. Tu as agi avec une légèreté criminelle, une incroyable inconscience... Sois heureuse de t'en tirer à si bon compte. Ainsi tu n'as pas besoin de ma protection – te protéger de qui ? de quoi ? – puisque rien de fâcheux ne t'est arrivé... quoique tu aies tout fait pour provoquer les autorités et les pousser à sévir contre toi... mais finalement tu n'y as pas réussi. C'est bien une preuve de leur bienveillance... »

La voix émuée du vieillard reprit avec un ressentiment agressif :

« Ce sont des gens comme toi qui dans le passé ont mis notre existence en péril, par leurs déclarations irresponsables. Mais la tolérance des autorités nous a évité le pire. Ton ingratitude, ta rébellion ne pourront qu'aggraver le mal qu'ils nous ont fait. Nous ne devons avoir d'autre intérêt que celui de la nation, avant-

garde du nationalisme arabe progressiste ! » conclut-il d'un ton de rancœur menaçante.

À ce moment, Ghazal eut la certitude que quelqu'un dans le fond assombri de la pièce écoutait et que Benyamin, si c'était bien lui, ne la blâmait qu'à l'intention de cet invisible auditeur. Détachant chaque syllabe, elle le provoqua :

« Et si le Dictateur dans sa bonté, dans sa clémence, déclarait que notre minorité met en péril la sécurité nationale et décidait de nous éliminer, devrions-nous, nous-mêmes, nous employer à creuser nos fosses ?

— Je te défends de parler, tu entends ? Je te le défends ! explo-  
sa le vieillard d'une voix basse tremblante de fureur. Je serai le  
premier à exiger que l'on t'emprisonne, car tu es dangereuse pour  
nous tous ! Tu sais que l'on a déjà beaucoup contre toi pour prou-  
ver que tu es une complotreuse et qu'on construit un épais dossier  
à charge ! Ton nom couvert d'opprobres est partout. Tout le monde  
te fuit, tu nous mets en danger. »

Ghazal ricana. Complotreuse... complotreuse... Il n'y avait ici  
que des déchets. Une moisissure, voilà ce qu'elle-même était ! La  
proie déjà de la meute.

« C'est bien vrai, approuva une voix de vieille femme dans  
l'ombre.

— Et puis, Ghalaz, que veux-tu prouver ? Te crois-tu plus intel-  
ligente que les autres ? Fatma ! Nous savons tous que seules les  
déclarations du gouvernement sont véridiques. C'est lui qui dicte  
la Vérité car il est le seul à la connaître. Tu dois bien surveiller  
ton vocabulaire ma chère enfant. Certains mots doivent être tota-  
lement oubliés, ils sont imprononçables, ils conduisent à la mort,  
oublie-les ! ils sont imprononçables car ils sont mensongers. »

Dans son ton catégorique perçaient les accents du vieux despote  
qu'il avait été autrefois.

« Oui... c'est ça... », répliqua Ghazal machinalement.

Et à nouveau il lui sembla que son corps se couvrait d'écailles  
où s'inscrivait le mot complotreuse. Le silence peut-il exorciser le  
réel ? Son camouflage, loin de le dissiper, ne le rendait que plus

prégnant. À quoi bon discuter avec cette antiquité anachronique ?  
Qu'était-elle venue faire ici ? qu'avait-elle espéré ? Elle eut un  
sourire de commisération et fit un mouvement vers la porte.

« Ghalaz ! appela Benyamin remuant sur le sofa.

— Je ne suis pas Ghalaz ! » gronda-t-elle les dents serrées.

Peut-être la prenait-il pour une autre... Cela expliquerait les  
reproches... mais les allusions à Hassan... ?

Il soupira, s'excusa d'un ton affaibli comme si sa hargne l'avait  
épuisé.

« Je n'arrive pas à voir, il fait sombre..., se plaignit-il.

— Eh bien, il n'y a qu'à allumer ! fit-elle promenant sur le mur  
une main tâtonnante.

— Non ! non ! – s' alarma-t-il – la lumière me fatigue les yeux,  
quand tu auras mon âge tu comprendras. »

Une vieille femme se moucha bruyamment dans le fond de la  
pièce.

« Allumer..., maugréa-t-elle, quelle idée ! non mais quelle idée !  
même la lumière n'éclaire pas. »

Un bruit aérien comme ferait un tas de poussière qui s'affaisse,  
signala à Ghazal que Benyamin s'approchait pour l'apercevoir.

« Es-tu là ? l'anxiété hachait sa voix.

— Oui... je suis ici ! aboya-t-elle.

— Tu ne peux dire que... »

Il s'interrompit un instant comme s'il reprenait son souffle.

« Quoi ? qu'est-ce qu'elle ne peut pas dire ? s'inquiéta l'invi-  
sible vieille femme recroquevillée dans le fond de la pièce à présent  
plongée dans une totale obscurité. Ô Éternel tu as tout fait pour un  
but, même le méchant pour le jour du malheur.

— Judith... ! pour l'amour du ciel ! s'écria le vieillard. »

Le bruit sourd d'une chute retentit quelque part dans la  
chambre.

« Moi je le dirai ! protesta Judith. Même la lumière ne montre  
pas ce qu'on cache et nie.

— Judith ! cria Benyamin exaspéré, tais-toi !

— Car c'est le caché qui est le vrai.

— Es-tu folle ? se récria le vieux terrorisé, tu me rendras malade... Te rends-tu compte ? mais te rends-tu compte seulement de ce que tu dis ? »

Judith geignit faiblement.

Caché ? secret sioniste ? complot sioniste ? mais c'était l'arrivée immédiate de la police ! la mort certaine ! Il y a des mots que non seulement on oublie mais que l'on enterre définitivement.

Un silence lourd, éloquent, s'appesantit dans l'atmosphère nocturne aux odeurs de vétusté répandues dans la pièce.

Naturellement tous savaient que Fatma écoutait derrière la porte, l'oreille collée au battant. Frémissante d'impatience, elle attendait leur départ pour aller triomphalement s'installer sur le sofa de Benyamin, vider sur son corps le flacon d'eau de Cologne, revêtir ses affaires et se parer de ces oripeaux comme s'ils étaient de somptueux ornements. La crainte de voir Fatma s'emparer de son sofa et ne plus en bouger, retenait le vieillard prisonnier dans cette chambre au point qu'il se croyait paralysé et refusait de marcher.

« Es-tu près du bahut ? » s'enquit-il.

Ghazal, de mauvaise humeur, ne répondit pas. Près du bahut... près du bahut... ricana-t-elle intérieurement. Pourquoi me cache-t-il ce qu'il sait sur Hassan ?

« Prends garde de ne pas le secouer, dit-il, j'y ai rangé mes souvenirs de famille.

— Oui... je fais attention.

— C'est que... — expliqua Benyamin rasséréné, je trouvais trop risqué de les laisser là... un simple petit coup les aurait brisés, une maladresse c'est vite arrivé ! Fatma ! »

Le visage crispé, Ghazal se demandait comment s'en aller tout en souhaitant que Benyamin la renseignât sur Hassan. La voix du vieillard s'éleva à nouveau, comme le grincement expirant d'une machine usée.

« Vois... on m'a permis de garder même mes chers objets... pourtant on aurait pu s'en emparer. Vois comme ce régime est bon, généreux !... on tolère que je garde ces quelques souvenir de famille... Fatma !

— menteur ! se révolta Ghazal, tu ne les as même pas. »

Elle ouvrait la bouche pour lui demander s'il avait vu récemment Hassan quand Benyamin reprit :

« Y avait-il beaucoup de monde dans les couloirs ? Le berger doit se tenir au milieu de son troupeau... »

La voix à la fêlure suppliante se brisa soudain puis reprit, défaillante comme si la cassure dans le gosier s'était encore élargie :

« Je suis ici pour eux... leur guide et leur prisonnier et si je disparaissais... »

Dans le crépuscule affadi par les relents d'eau de Cologne, un son s'éleva :

« Tstt ! Tstt ! Tstt ! »

La main de Ghazal flotta un instant, alluma. Dure, livide, la lumière plaquée sur les objets leur restitua leur tranchant minéral. Un vieillard se tassait dans l'espace vidé d'air. Aucune tonalité émotive n'ombrail les contours, ne nuancail le délabrement de la pièce. Au milieu de ces ruines trônait le représentant officiel de la communauté, se cachant dans sa chambre, prisonnier de Fatma, marionnette tolérée par le Dictateur pour sauvegarder une façade de respectabilité.

Benyamin étendu, tournait le dos à Ghazal. Était-ce leur disparition imminente qui réduisait personnes et choses à une extrême ténuité ? Elle contemplait l'ultime survivance d'un reflet... une pâleur vitrescible... et il lui sembla qu'une chair putrescente venait couvrir un squelette, lui prêtant une chimérique existence.

Les yeux fixés au fond de la chambre, elle fit quelques pas, buta sur une chaise. Dans un renforcement obscur, elle discernait vaguement des hommes assis à terre, lui tournant le dos.

En cet instant, Fatma entra. Plantée au milieu de la chambre, elle tira ses joues comme si elle voulait les arracher.

« Maître le malheur est partout.

— De quel malheur parles-tu Fatma ?

— Le malheur est sur ta tête, Maître et sur la mienne. Jour de khamsin, le jour où Ghazal Salem est venue ! Cet agent sioniste qui t'arrache des paroles de perdition. Son regard est une teigne. »

Son visage convulsé levé vers le ciel, elle lança le hululement des pleureuses. Benyamin se leva, fit nerveusement quelques pas dans le fond obscure de la pièce. Ses jointures craquaient comme de vieux os qui se brisent.

« Nous sommes tous très heureux, s'écria-t-il joyeusement. En fait, nous n'avons jamais été plus heureux dans notre vie ! Nous l'avons déjà déclaré aux journalistes étrangers venus s'enquérir de notre sort ! »

On entendit un applaudissement rythmé, c'était Judith qui, toujours invisible, manifestait sa joie. Les dos ne bougeaient pas.

Ghazal chancelait, sa main chercha un appui. Rasant le mur, elle sortit à reculons. Le regard de Fatma et le geste particulier de sa main levée lui jetèrent un sort qu'elle ne vit pas. Au fond de la pièce, roula un son sec d'osselets : le rire crissant de Benyamin s'efforçant de feindre la joie.



La salle immense était illuminée comme pour une fête. Les lustres jetaient des feux livides sur des fleurs artificielles. Ghazal, entrant au salon, jeta un regard circulaire : des glaces au tain noir dissimulaient les murs. Une grise dentelle de toiles d'araignées garnissait leurs cadres ébréchés et leurs volutes rococo. La liesse régnait parmi les invités auxquels les domestiques, revêtus d'une livrée élimée semblable à un uniforme, offraient des verres d'eau. Ce personnel se renouvelait sans cesse, non pas que Benyamin défînt une quelconque autorité, mais parce que la police politique qui l'employait jugeait ce procédé plus efficace. À leur approche feutrée les conversations s'égayaient, les rires fusaient, vite étouffés dans l'ouate mate de l'espace.

Cherchant du regard ses parents, elle les aperçut causant au fond du salon et s'étonna que son père fût debout. Elle remarqua alors que tous les sièges étaient inoccupés. Ils étaient si fragiles... elle hocha la tête, ils s'effondreraient en poussière. D'ailleurs les invités se reposaient sur leurs malles comme s'ils ne se fiaient qu'à

cette matière authentique pour supporter dans ce décor le poids de leur réalité.

Elle crut que son père lui faisait des signes et se dirigea vers lui, mais des valises entravaient ses pas. Elles s'amoncelaient partout, donnant aux invités qui feignaient de les ignorer un air de parenté. Une pesanteur écrasait ses membres. Incommodée par la chaleur, elle saisit sa tête à deux mains et voulut crier : « Ouvrez donc les fenêtres ! » mais sa volonté se défaisait. Une obsession confuse semblait la réduire à l'état de somnambule téléguidée. Benyamin exigeait, c'était son seul ordre, que les fenêtres fussent toujours hermétiquement closes. Ainsi nul bruit ne parvenait de la masse humaine qui entourait la maison, comme l'océan nocturne porte un navire assoupi. Cette insonorisation rassurait les invités, les inclinait à l'allégresse. Mais il aurait suffi qu'une seule fenêtre s'ouvrît pour que, confrontés à la foule, les victimes prissent la mesure de la haine qui s'amonçait sur leur tête et qui les engloutirait s'ils persévéraient à la nier.

Les miroirs étaient si nombreux qu'ils dévoraient la salle et les gens. Ghazal, hébétée, crut que les invités n'existaient que dans leur profondeur glacée. Peut-être le salon n'était-il lui-même qu'un mirage renvoyé indéfiniment par les miroirs ? C'était comme si des êtres fictifs, qui prétendaient exister, se réunissaient pour tenter ensemble de jouer à vivre.

Dans ce labyrinthe de reflets contradictoires elle se déplaçait toujours plus difficilement, consciente que chacun de ses jugements recelait un doute comme un caillou dissimule un serpent. Une glace lui renvoya son image. Mais en place d'un visage ce fut tout le salon qui se réfléchit : murs flous, personnages estompés, venus ce soir, non pas pour un adieu mais pour contempler une dernière fois tout ce qu'ensemble ils avaient jadis représenté. Elle lança un regard circulaire, ils partageaient un secret dont personne ne parlait : celui de vivre ensemble leur mort collective. Elle reprit sa marche, les jambes en coton. Dans la grise gelée des glaces, son image vitrifiée enjambait des valises, glissant silencieusement dans une luisance immobile d'eaux-mortes où

des êtres sans visage, muets, dégageaient une gaîté aux blêmes cassures.

Qu'avaient-ils fait pour en être tous arrivés là ? Les illusions, les traditions traçant la voie facile les avaient-elles conduits insensiblement à cette déchéance ? Elle contemplait cette société, la sienne, victime ankylosée subissant lucidement son agonie et la niant... lucidement. Oui... ils étaient destinés à disparaître parce qu'ils avaient été incapables de déceler le danger qui les conduiraient irrémédiablement à leur perte. Leur monde moribond s'effondrait sous leurs pieds. Les structures désuètes lentement élaborées au cours de siècles et qu'ils s'efforçaient de perpétuer, étaient toutes balayées. La peur avait fait le reste, désagrégeant l'édifice social. Leur sécurité dans leur demeure n'était que provisoire, juste un sursis concédé par ruse.

Ghazal contemplait ces gens en apparence heureux et décontractés, entourés, submergés par une masse haineuse, épiant la moindre défaillance qui lui fournirait le prétexte d'un massacre. Chacun savait qu'il s'exilerait et personne n'en parlait. Le courage était-il la nonchalance, la légèreté dans une situation sans recours ? Ils mentaient, pour sauver leur vie, certes ! mais n'étaient-ils pas captifs de leurs mensonges ? Elle était déjà venue dans cette maison quêter un conseil. Benyamin lui avait fait comprendre son impuissance. Où aller ? L'obsession qui collait à sa peau, qui participait d'elle-même et qu'elle s'efforçait de repousser, s'imposa à elle, lucide... Hassan ! Elle l'évoqua : allure autoritaire, geste impérieux, la poigne dure. Hassan se distrait sans crainte, parlait sans méfiance, son regard n'était pas nuancé d'un éternel adieu et son univers n'était ni flou, ni élastique, ni symbolique. Elle ferma les yeux, défaillante... Hassan parmi eux... qu'il était étranger à leur mode, avec ses rites, ses angoisses, ses dissonances intérieures !

En cet instant les invités obéissant à une injonction ou à un rite, se dirigèrent unanimement vers la salle à manger.

Cette salle tapissée elle aussi de miroirs, gelait une lumière encore plus livide, plus dépouillée. La table semblait interminable,

mais peut-être se prolongeait-elle indéfiniment dans les miroirs. Les invités cherchèrent leurs places dans un léger brouhaha, lançant à la ronde des regards furtifs, craignant à tout instant une subite intrusion de la police ou même des domestiques.

Les bruits tombaient dans un espace aphone, sans résonance, un brasier de souffre consumait l'air. Prenant place parmi les autres spectres, Ghazal sentait que tous les circuits humains étaient coupés. Elle ne reconnaissait plus personne, ayant cessé d'exister dans cet éloignement des autres et d'elle-même qui était comme une préfiguration de la mort la décollant du réel. Elle regarda alentour : n'étaient-ils que cela ? des résidus inutiles, des vieux transmettant des traditions à une jeunesse vindicative, aigrie par la dissimulation et la terreur. Voilà notre communauté, pensa-t-elle, une vieillesse sans cimetière, une jeunesse sans avenir.

À la pitié ulcérée qui l'envahit, elle comprit qu'elle réintégrait sa place parmi les siens. Les yeux baissés, elle mangeait dans une sorte d'exaspération bouillonnante, tenaillée par l'impatience d'échapper à cette mort latente, de découvrir de neufs horizons hors de cet univers putréfié survivant à son agonie. Des frontières du pays lui parvenaient les effluves enivrants d'une liberté incon nue. Soudain c'était comme un espoir... Et cet espoir elle aurait voulu le partager avec tous les autres. Mais elle demeura assise à sa place, paralysée par un inextricable réseau de craintes et de soupçons. Fatma se tenait devant elle, réfléchie par la glace, balançant la cassolette aux troubles fumerolles d'encens. Décors et acteurs semblaient sur le point de s'effondrer, emplissant de cendres l'espace et le temps désormais détruits.

Était-ce le reflet de Fatma, son sombre regard et le lent balancement de sa cassolette qui les empêchaient de parler ? Ou plutôt la certitude que les mots comme toute matière seraient inutiles, car en présence d'un mort que peut-on dire ? Et réunis ce soir, ils ensevelissaient un mort : le passé. Ce soir, chacun d'eux tuait son propre individu. De l'effondrement collectif ils ressusciteraient tous ailleurs. Ce soir personne n'ignorait la signification de la cérémonie célébrée par Benyamin.

Inutile de casser la glace, car Fatma se reflétait à l'infini dans les miroirs qui les encerclaient et qui réfléchissaient toute la rue avec sa foule, sa cohue, sa mouvance, ses lumières comme si les murs et le plafond s'étaient subitement effondrés, laissant se promener impunément parmi eux des chats galeux et des ibis qui souillaient les valises de leurs excréments crémeux. Leur inconscience et leur aveuglement élevaient les seuls murs les séparant de la foule qui s'étendait à l'infini, les observant avec des regards ironiques, des regards vindicatifs, foule sur laquelle s'étendait le portrait géant du Dictateur dont le visage se défaisait et se recomposait dans celui d'Hitler.

## Chapitre 4

Sa raison fuyait. Assis dans son lit, Ibrahim Salem revivait la soirée : la foule silencieuse, la gaité vitrescible, les faux miroirs... Fatma... L'incrédulité figeait son regard pâle perdu dans le vide. Issa Benyamin... orgueilleux, inabordable, laissant tomber de froids dédains, d'évasifs et méprisants oublis... à présent prisonnier de l'État, cadavre gisant qu'on exhiberait à l'occasion. Ses derniers espoirs s'anéantissaient dans le silence nocturne écorché par les craquements des boiseries. À travers la cloison, il entendait le souffle de Hanna rythmant son sommeil. Il se coucha, mais ne put dormir.

Il se leva à l'aube. Le corps moite, les gestes silencieux, il ouvrit les volets. Le paysage émergeait à peine de l'ombre. La rosée s'évaporait des figuiers, parfumant l'aurore. Une profonde respiration le rafraîchit. Le calme équilibre d'un univers en prières le rasséréna. Que de beauté dans l'agencement ordonné de l'Éternel, que d'espérance dans la naissance du jour ! Ses doigts osseux glissèrent lentement sur son front, ses paupières. Au sortir de cette nuit, son erreur béait devant lui.

Ibrahim Salem demeura toute la matinée dans sa chambre, assis devant la fenêtre, dans le vieux fauteuil défoncé qui poussait son crin au travers des déchirures de la cretonne. Des tourbillons de moustiques, mêlés aux exhalaisons fluviales se posaient sans qu'il songeât à les chasser, sur ses mains exsangues aplaties sur les genoux. Au loin, les palmiers cisailaient l'immobile lumière et devant lui l'austère figuier de Behor reculait dans un temps inaccessible. Un temps où l'homme pouvait encore faire son salut par

des voies personnelles. Son père était mort pour avoir refusé cette conception individualiste de la rédemption. Pas de rachat hors de la collectivité. L'homme ne se sauvait pas s'il ne sauvait avec lui l'humanité. Menacé désormais dans sa personne, Ibrahim Salem se demandait quel avait été son choix.

Démoralisé, les joues creusées de longs sillons, il hochait machinalement la tête. S'il n'envisageait même pas les moyens de fuir une catastrophe certaine, c'est que sa conviction de la vanité de l'action et de l'insignifiance de l'homme le réduisait à l'inertie. Isabelle... il revoyait son visage de pomme ridée : hé... y a-t-il chose nouvelle sous le soleil, une génération s'en va, une autre vient, tout est poursuite du vent... Une larme coulait qu'elle ne prenait pas la peine d'essuyer : Élie, s'il l'avait écouté...

Ibrahim Salem renversa sa tête couleur de cendre contre le dossier. Sa main s'alourdissait sur son front tandis que ses paupières dérobaient un regard descendant au tréfonds de lui-même. Un poulpe se développait dans sa chair, cancer au nœud de sa conscience, obsession qui avait absorbé et déterminé ses moindres impulsions. Il n'avait jamais invoqué l'aide d'un père. Pour la première fois cette figure trop répulsive venait vers lui dans un halo de tendresse. Des larmes embuèrent ses yeux.

Au crépuscule, Ibrahim Salem en quête de fraîcheur, s'évada dans le jardin. Cette année, le fleuve dégageait plus d'humidité que de coutume. Une crue sanglante montait, lapant déjà les pieds du banc de Behor. Des souvenirs en profusion s'exhalaient des essences végétales. Murmures et présences tramaient l'étoffe du temps et de lumière où le passé s'immobilisait en sa transparente éternité.

Il avançait gagné par une exaltation qui avivait son regard. Machinalement il tendit la main et s'appuya au tronc du figuier d'où Élie avait contemplé Ghazal sombrer dans un couchant de sang et de désespoir. Rapide comme une décharge électrique, un frisson le parcourut. Retirant vivement sa main, il regarda autour de lui. Une figue, une seule, pendait mollement au-dessus de sa tête. Un miel doré en suintait. Avec la lente ferveur d'une consécration, il cueillit ce fruit unique, le pela, le savoura, le visage incli-

né de côté. Ses yeux erraient, brillant d'une lucidité inhabituelle. Accotée à l'angle droit de la maison, une tache noirâtre s'étalait comme l'excroissance d'un énorme champignon. À l'instant précis où il la fixait, la prémonition de sa mort fondit sur lui. Cette intuition s'imposa, souveraine, irrévocable. Ainsi donc c'était vers ce point ultime lumineusement précis qu'il rampait, tirant les ans derrière lui comme une limace son sillage. Vers ce moment dans le temps désormais mesuré et devenu si proche qu'il le pressentait avec un instinct de bête. Son calme le surprit. Nulle panique, mais une sorte d'apaisement, de gratitude refluaient en lui. Toutes les difficultés se résoudraient d'elles-mêmes dans le néant qui l'accueillerait. Mais Ghazal... Ghazal seule dans la Vallée ! Il s'agrippa à une branche et contempla, horrifié, la tache noire dévorant la maison.

Dès lors, Ibrahim Salem se sentit irrésistiblement attiré vers le grenier, il voulait confronter les photos de son père à ses souvenirs confus d'enfance. Isabelle et plus tard Hanna avaient entassé dans des malles et des cartons des lettres, des documents, des journaux qui encombraient la maison mais qu'on se refusait à jeter. Courbé sur ces vestiges, en proie au tourment d'une position inconfortable, il fouillait impatientement les paperasses malodorantes. Éparpillées entre des coupures de presse, il trouva les photos de ses parents jeunes et amoureux. L'une d'elle tomba à terre, elle représentait un cavalier tenant un cheval. Au dos il lut : *Kemal avec Foudre avril 1913.*

Vaguement il se souvint d'avoir vu Behor brûler les papiers et les cahiers d'Élie. Il reprit plus attentivement ses recherches et découvrit quelques brefs messages d'un certain Georges, puis griffonnés en marge d'une page de la main de son père : *si je me remarie, ce ne pourrait être qu'avec Rebecca Lourtziel. Mais Ibrahim l'accepterait-il ?* Ibrahim leva la tête : y avait-il eu un temps où il s'appelait Ibrahim ? Il creusa ses souvenirs : qui était cette Rebecca ? Ailleurs il trouva des bribes échappées à la vigilance de Behor : *Nous sommes encore dans une phase décisive de notre histoire, c'est-à-dire que la situation ne s'est pas détériorée au point où nous ne puissions rien faire d'autre que de subir le sort que nos ennemis nous réservent. Nous disposons encore*

*de quelques moyens d'action : le retour sur la terre d'Israël, l'appel à la conscience du monde sur les intentions de nous exterminer de nos ennemis. Et même s'il nous est permis de douter des sentiments d'humanité de nos persécuteurs ce qui, après tout, ressort avec évidence de l'expérience, nous ne devrions pas désespérer de nous-mêmes... Il existe des sociétés, des cultures, des groupements humains qui cultivent et développent en eux-mêmes les germes de leur propre destruction. Comme une drogue, des mythes pernicious les conduisent lentement à la sclérose, à la mort, au suicide collectif sur une voie pavée d'illusions flatteuses.*

Sous le feu du soleil dans le grenier ardent, la pensée d'Élie se révélait fulgurante. Ses yeux irrités par la poussière, le forçaient à interrompre la lecture des bribes qu'il trouvait. Se mouvoir, bouger devenait douloureux. Son dos raide l'empêchait de se pencher. Encore heureux qu'il puisse soulager ses douleurs par la disposition de ses coussins dans son lit.

Parfois il sortait, marchait en trébuchant sur le gravier, la main agrippée au pommeau de cornaline de sa canne. Peut-être avait-elle appartenu à Behor ? Il l'avait trouvée dans un coin appuyée contre une armoire qu'il avait hésité à ouvrir. Puis lentement, comme malgré lui, sa main avait tourné la poignée, tiré le battant. Des draps de lin brodés soigneusement pliés s'empilaient sur des étagères. Pensivement il avait passé la main sur une nappe blanche de lin ornée de riches dentelles dont les initiales IB s'entrelaçaient. Il voulait et ne voulait pas recevoir les existences, les voix, les rires de ceux qui avaient caressé ces nappes, les avaient lissées sur les tables pour les soirées mondaines où l'on sortait soigneusement l'argenterie anglaise et la verrerie de Baccarat incrustée d'or. À la cuisine s'activaient les domestiques employés dans les mêmes familles venus aider à la vaisselle ou au service de table. Ils échangeaient leurs commentaires sur les marmots ou les vicissitudes des patrons, baissant la voix pour ne pas être entendus des maîtres.

Qu'il était loin ce temps ! un temps où Behor revêtait fièrement son uniforme de Bey dont le haut col et les manches raidies par les incrustations d'or brodé rehaussaient la solennité. Il trouva le costume dans une penderie, mettant ses lunettes il lut au dos des

boutons dorés le nom du tailleur : *Stavros Spiridon, Le Caire*. Avec un respect filial, il passa sa main sur le fourreau rehaussé d'argent ciselé enfermant le sabre au pommeau d'ivoire.

Pourquoi venait-il dans ce grenier ? Que cherchait-il dans ces reliques d'existences qui n'étaient plus ? Comment les préserver alors qu'il s'en allait vers la tombe... venait-il leur dire adieu ? À qui laisserait-il ces réceptacles de vies de cendres avec leurs échos muets de rires, de joies, de désirs et de larmes. Parfois quand son dos le lui permettait il se traînait jusqu'à la pergola d'Isabelle et sortait de sa poche une Bible qui ne le quittait quasi plus. Souffrait-il d'abandonner son foyer, son passé, sa vie éparpillée sur les objets familiers ou souffrait-il de la mort qui s'avancait chaque jour en lui, le tirant toujours plus vers ce vide où rien ne subsiste, pas même le sourire ou la caresse de l'être le plus cher, ni la paix, ni le désespoir. Quand lui-même ne serait plus, qui se souviendrait de ces vies disparues, qui les évoquerait, qui prierait pour elles ? Et dans cette grande destruction du temps et de l'oubli, ce serait comme si elles n'avaient jamais existé. Les visites au grenier devinrent une passion, il songea moins à Élie. D'une main tremblante il ouvrait les armoires, là dans un coin se dressait l'ombrelle de satin lilas brodée de dentelles que Sarah faisait tourner autour de sa chevelure bouclée, là... la mantille de laine légère qui enveloppait les épaules d'Isabelle les soirs d'hiver. Chaque soir, sa silhouette se profilait sur le seuil du grenier embrasé de couchant. Il tirait derrière lui la porte de planches mal ajustées, sa main se crispait sur la rampe, son pas pesait sur les marches. Un remord flottait autour de lui tandis que son regard mesurait la gangrène des lieux. Les pierres se descellaient, des lézardes fendillaient les murs. Insectes et rats, fuyant la montée des eaux, s'abritaient dans leurs noirs zigzags. Tel un noyé s'accroche à un autre noyé, il allait rejoindre Hanna. Dans cet isolement de misère, des liens de silence et de grave tendresse se tissaient entre eux, comme si les jours qui passaient, les rapprochant d'une mort si évidente, valorisaient les moindres actes, les moindres pensées, les élevant à une consécration de la vie alors même que la vie se détruisait. Ce n'était plus que rarement qu'Ibrahim Salem s'installait dans le

salon. Assis dans le fauteuil de Behor il retrouvait son personnage d'antan, les formules polies, les conversations érudites. Et peut-être était-ce cette fanfaronnade, ce refus de leur déchéance qui étaient les plus intolérables à Ghazal. Mains pendantes, yeux au sol, il se sentait tituber dans des décombres. Trop usé pour procéder à des rafistolages, il disparaîtrait dans l'effondrement de son monde. Mais auparavant une tâche urgente, essentielle rassemblait toutes ses forces : sauver Ghazal.

Elle-même ne voyait rien, ne sentait rien sinon le carcan social les emprisonnant. Tous les individus, ses parents, Hassan, Fatima, l'épicier... semblaient des alvéoles vides d'une immense agglomération humaine aux corps creux. Rien ne la sauverait de cette mort progressive, se désespérait-elle.

C'est à cette époque que Abdou s'adonna à un manège qui intriguait Ghazal au plus haut point. S'installant devant le téléphone qui n'avait pas de courant, récepteur en main, il commentait minutieusement ce que les Salem avaient fait ou dit des mois, des années auparavant. Tapis dans leurs chambres closes, ses victimes l'imaginaient assis dans un fauteuil, débitant comme une mécanique sa longue récitation. Le plus surprenant était l'apathie du salon. Rien ne bougeait. Les portraits ne tuaient pas Abdou d'une indignation d'outre-tombe. Les meubles ne menaient pas un bal macabre, sautant à la gorge de l'imposteur, les objets ne s'effondraient pas, ne se détruisaient pas. Tout restait en place, calme, immobile comme au temps d'Élie et de Sarah, au temps placide d'Isabelle. Autour de Abdou le salon, les objets n'étaient que des objets morts.

Enfermée dans sa chambre Ghazal proférait de diaboliques menaces. Elle invoquait chaque tableau, chaque objet pour en briser la rigidité et en dégager une énergie vengeresse. Ses sortilèges ne restèrent pas sans effet. Quand elle passait en tapinois devant le salon, elle avait le plaisir de le voir toujours un peu plus détruit. Certains sièges tombés en avant, les pieds en l'air, s'étaient comme enracinés dans cette position. D'autres s'étaient disloqués. Les portraits pendaient tout de guingois au-dessus d'objets qui s'étaient silencieusement brisés comme éclatés de l'intérieur.

Désormais Abdou n'avait plus un fauteuil où s'asseoir et ne se déplaçait qu'à grand peine, butant, se cognant, trébuchant contre les objets dressés sur son chemin comme de macabres ennemis redoutablement mutilés.

Le pouvoir émanant de Abdou, maître de ce royaume de la destruction, envahissait la maison, descellait les pierres, glissait ses tentacules moisées à l'extérieur et rampait vers les bouillonnements sanglants du fleuve qui montait.



La situation politique, cependant, évoluait. Officieusement car officiellement rien ne passait dans les textes, le gouvernement laissa entendre que les parias sociaux seraient à nouveau tolérés dans les lieux publics. Alors, tels des rats, ils sortirent de leurs demeures, intimidés, éblouis par la superbe du peuple triomphant. Les mesures libérales accrurent la gratitude des victimes, stimulant le bizarre sentiment de liberté qu'éprouverait un animal auquel on rallongerait la corde l'attachant à un pieu. Toutefois personne ne fut dupe. Les arrestations se poursuivaient : des oui-dire renseignèrent sur le nombre de disparus. Toute la presse s'indignait de l'agression des nazis israéliens et admirait le courage des résistants arabes en Palestine. Cette résistance arabo-palestinienne pour la liberté et la démocratie contre l'État sioniste nazi et impérialiste soulevait l'enthousiasme européen. Les visiteurs se firent plus rares. Un jour on apprit que la police avait arrêté à l'aube Nahum Cohen.

Dès qu'elle put sortir, Ghazal s'échappa de la maison comme on s'évade d'une prison. Elle s'inquiétait d'être sans nouvelles de la Majnouna. Qui s'était occupé d'elle ? En ville, les rues paraissaient plus populeuses. Une multitude y coulait dans un mouvement giratoire perpétuel, mêlant ses vapeurs humaines aux exhalaisons du fleuve. Prostré et luisant, il évoquait, avec sa carapace d'écailles liquides, un monstre venu du fond des âges.

Encore imprégnée de solitude et de la morte-vie des Figuiers, Ghazal allait zigzaguant, étourdie par le grouillement frénétique

de la rue, se faufile dans le déferlement des faces brûlées. Le contact avec la foule la réintègre dans la communauté humaine et sa chaleur grégaire. Dans les ruelles des taches solaires explosaient sous les mares croupies, les bruits crépitaient contre les murs effondrés. Des relents de viandes grillées, d'épices, de fritures, s'échappaient des boutiques. Au loin la maison de la Majnouna se profilait parmi les mesures. Elle lui parut modifiée, mais elle fut incapable d'en définir la nouveauté insolite. S'en approchant, elle constata que des trous noirs inexistants auparavant crevaient les murs de part en part. Un paquet de voile cendreuse obstruait le seuil. Et comme Ghazal, d'un saut léger, franchissait un égout et s'engageait dans l'entrée :

« Ne monte pas imprudente ! – s'écria le paquet projetant dans l'air un bras squelettique – Partie... on l'a emmenée... que veux-tu qu'une pauvre folle donne au monde ?

— Partie ?...

— Elle revient la nuit avec ses djinns... quel chahut... tous les monstres de pierres s'animent. »

La femme s'était dressée, ses pieds nus pataugeaient dans l'égout. Des tatouages bleuisaient son visage et dans l'entrebâillement des haillons Ghazal aperçut sa nudité couverte de plaies.

« L'as-tu vue ? vue de tes yeux revenir le soir ?

— Si je l'ai vue de mes yeux ? tu demandes à mes yeux s'ils l'ont vue ? – articula-t-elle faisant d'affreuses grimaces et du doigt indiquant un point précis derrière Ghazal : Est-ce que les yeux voient ? est-ce que la bouche parle ? »

Un rire dévasta sa bouche, son corps trembla convulsivement tandis que Ghazal reculait et faisant volte-face, s'enfuyait.

Les rues sont des serpents noirs noués les uns aux autres, gluants d'asphalte pustuleuse. Une pensée fulgurante : je suis suivie ! Elle se retourne. Rien que la foule tentaculaire et anonyme. Le rire de la femme siffle à ses oreilles, elle va au hasard. L'horreur l'habite. Nausée des souvenirs... elle s'adosse à un mur. Soudain une intuition l'aiguillonne... le fonctionnaire. En un éclair, sans même se retourner, elle devine qu'il l'a suivie depuis le matin,

ahanant et épongeant son visage cramoisi : c'était vers lui que la folle avait pointé le doigt. On m'épie... me surveille... ce guet permanent, indiscernable, supprime l'angoisse de toujours se survivre. Elle marche, piquée au bout d'un regard... déjà cernée. Sa gorge se serre : le sursis n'est qu'une négligence. Sur un bureau, un dossier attend, beige, portant un numéro, un nom : Ghazal Salem. Un fonctionnaire l'effleure d'un regard nonchalant, se cure les dents, nettoie son oreille entre deux bâillements avec l'ongle de l'auriculaire. C'est un homme souriant, affable, cauteleux avec ses supérieurs, despotique avec les faibles.

Le ciel est d'encre noire. Son corps métallisé se meut comme si quelqu'un, quelque part, la téléguidait. Une force la cerne, une intensité aimantée diffuse dans l'atmosphère. Elle est une somnambule au regard fixe, un être réduit à la passivité, le corps raide, l'esprit paralysé. La lumière, les objets passent à travers sa chair sans consistance et son âme sans désir. Soudain elle s'immobilise, saisit sa tête à deux mains, se plie en deux, puis se met à courir.

Aux Figuiers, les murs s'agitent, déments. Personne. Dans le couloir le téléphone... elle soulève machinalement le récepteur. Le courant est rétabli. Hassan lui téléphonera. À nouveau elle éprouve ce sentiment d'être écartelée entre sa propre volonté et une force extérieure qui la domine. Elle tente de se défendre : tu devrais t'en aller, ça ne peut plus continuer ainsi... cet esclavage ! tu dois te sauver...

Mais elle monte dans sa chambre, docile, soumise et recroquevillée sur son lit, dans l'obscurcissement de toutes ses facultés, elle attend que s'accomplisse ce qu'elle pressent.

Le fonctionnaire reprenait son souffle. Un poids énorme l'oppressait. Il s'adossa contre l'épicerie et fixant ses yeux globuleux sur la fenêtre de Ghazal, il tira de sa poche un mouchoir à carreaux et épongea son visage. Plus il la suivait, l'épiait, plus il s'enfonçait dans sa folie. La nuit, des lames de feu brûlaient sa chair. Le jour, des visions criminelles le hantaient. Ô Allah l'enfer de l'homme sont ses désirs ! Comme la gamousse\* baignant dans la mare, le chameau attaché au dattier, ainsi me reposais-je dans les ans. Ô heures somnolentes, pacifique ennui. Jour de bitume, le jour de

l'amour ! il m'a saisi, m'a arraché à moi-même, égouttant ma vie comme un drap qu'on essore. Et toi Aziz fils de Saïd, quel rapport feras-tu à Hassan bey après avoir filé sur ses traces ? Diras-tu, selon ton habitude : rien de particulier ? Quel est ton intérêt Ya Aziz ? Comment t'y prendre pour que Hassan bey te la livre ?...

Il revit l'officier hautain, sa lèvre inférieure tirée de biais par une tension qu'il ne s'expliquait pas. Il leva les yeux au ciel : Ô le Puissant qui a mis dans mes viscères cette passion dévorante, mets aussi, quand j'entrerai dans cette maison, un couteau dans ma main pour que j'accomplisse ta volonté.

L'épicier sortit de sa boutique. Il essuya sa bouche sur la manche de sa galabyeh, saisit son nez entre deux doigts et se moucha dans la rue. Puis sans regarder le fonctionnaire qui, jetant un dernier regard à la fenêtre de Ghazal, s'éloignait à regret :

« C'est le temps de la chasse », siffla-t-il entre ses dents.

Le fonctionnaire se retourna brusquement, détailla les Figuiers d'un regard aigu de rapace. Partout sur les toits, suspendus aux balcons, encerclant presque la maison, une même pulsation meurtrière enflait les grappes humaines à l'affût. Il s'éloigna à reculons, et se dirigea vers la maison de Hassan.



Au palais de Gezireh, Dame Hermine vivait seule. Après la Révolution, son fils Hassan bey qui ne s'était jamais entendu avec elle avait démocratiquement déménagé dans un appartement rue Chawki, à quelque cent mètres. Dame Hermine, la mine affligée sous un maquillage épais de théâtre, aimait apitoyer ses amies par le spectacle d'une mère abandonnée. Offrant le café sur la terrasse, elle tendait dans un cliquetis de bracelets une main dolente vers les murs lépreux, délabrement qu'elle concédait ostentatoirement à la susceptibilité populiste du gouvernement. Elle se plaisait dans le rôle tragique de veuve d'un héros patriote. Aussi les dernières semaines, les fréquentes visites que son fils inexplicablement prit la manie de lui rendre, non seulement l'agacèrent mais l'inquiétèrent.

Quand Hassan bey allait chez sa mère, il y éprouvait une tension presque insupportable. S'il s'asseyait sur la terrasse, ce n'était pas pour y goûter la conversation insipide de sa mère, mais pour percer dans ses souvenirs le mystère du palais, tandis que son regard de charbon, si semblable à celui de Kemal, errait vaguement vers les Figuiers.

Bien qu'il eût participé au complot à l'Administration, Hassan Bey soutenait le roi Hussein, homme modéré préoccupé d'améliorer la condition de ses sujets plus que de guerre. Le roi déclarait à juste titre que son pays, la Jordanie, avec sa population étaient la Palestine et que le droit de la représenter lui revenait. Or cette position impliquait la paix avec Israël, ce dont personne ne voulait. Seul le principe d'une Palestine occupée permettrait l'élimination de l'État hébreu. Nasser avait ressorti sa vieille idée de 1959 : la création d'une entité palestinienne, l'Organisation de Libération de la Palestine, entreprise de résistance militaire dont la Charte appelait à la destruction totale d'Israël. Elle aurait une représentation internationale que la France avait reconnue dès 1964. Maintenant que le Dictateur avait fait nommer Arafat à sa tête, il se tenait sur ses gardes.

Contre son gré il avait secondé le Directeur, un ami de sa mère. Depuis, il ne se débarrassait plus du souci de Ghazal. Sensiblerie ridicule pour la petite fille d'Élie ! Par des oui-dire, des lettres trouvées dans le palais, il s'était représenté l'amitié de Kemal et des Salem. Tandis que sa mère bavardait, fumant cigarettes sur cigarettes, il tapotait impatiemment sa cheville ramenée sur ses genoux. Jusqu'à quand, prenant des risques inutiles, honorerait-il la mémoire de son père ? À surveiller Ghazal, il n'aurait que des déboires. Soupçonné de l'aider, il deviendrait aussitôt suspect. Ne s'était-il pas associé à ce vieux bouc de Directeur pour montrer patte blanche ? Ainsi il fermait le bec à Mourad qui n'attendait qu'une occasion pour le perdre aux yeux de ses supérieurs, saboter sa carrière. Mourad... Mourad, ricanait-il à mi-voix.

« Un officier plein d'avenir », commentait sa mère.

Dame Hermine lissait machinalement de sa main blanche épaissie par l'âge, sa chevelure laquée dont la blondeur artificielle

évoquait ses origines. Son fils... ce Hassan si noir ? Son regard glissait avec une légère répulsion sur sa peau acajou, ses yeux et ses cheveux d'ébène hérités, paraît-il d'une arrière-grand-mère... une esclave du Yémen, disait-on. Elle détestait le type sémite de son fils et intérieurement l'appelait « le Juif ».

Hassan alla s'accouder à la balustrade, dont le plâtre s'écaillait, tournant délibérément le dos à sa mère.

Mourad... il aurait pu poser oui... pour un tableau populaire. L'une de ces grandes fresques à la mode, représentant le paysan-type de la Vallée, solidement bâti, épaules larges, traits fins et réguliers. Issu d'une famille asservie depuis des siècles à la glèbe, Mourad pouvait enfin par la Révolution assouvir ses vindictes personnelles, ses haines froides. Il lui était intolérable que Hassan, ce féodal, fût associé au gouvernement révolutionnaire. Si Mourad fouinait dans les relations de Kemal et d'Élie, s'il découvrait la protection implicite que Hassan accordait à Ghazal, quelles insinuations ne propagerait-il pas dans les cercles militaires...

Les lèvres rétractées par la colère, Hassan chassait le souvenir de la jeune fille. Pourtant il n'allait au palais que pour ressusciter l'amitié d'Élie et de Kemal, rêve pacifiant où il puisait inconsciemment une sorte d'absolution. Tant d'autres problèmes l'absorbaient, se persuadait-il. Les partis rivaux, pour l'instant muselés, menaient une campagne clandestine, des luttes internes divisaient l'armée. La doctrine du socialisme révolutionnaire ne résistait pas aux réalités : corruption et démagogie du pouvoir, situation économique catastrophique, misère et ignorance d'un peuple qui n'avait jamais été aussi pauvre. Une situation si désespérée exigeait des solutions radicales et un bouleversement des valeurs. Certains préconisaient une guerre totale. Mais pour engager le peuple dans la voie militaire, il fallait activer la mobilisation psychologique collective. La guerre avec son horreur et ses morts catalyserait l'unification arabe. Si Israël n'existait pas il aurait fallu l'inventer. Ennemi idéal pour sceller l'union sacrée arabe et concentrer contre lui les frustrations, les échecs et les haines. Selon les idéologies la conflagration instaurerait le socialisme démocratique. La

condition *sine qua non* du socialisme arabe exigeait la destruction d'Israël même au prix d'une dévastation planétaire. Parmi les idéologues militaires, Hassan était le seul à se demander parfois si les séquelles de la guerre atomique ne compromettraient pas les chances des Arabes à sortir du sous-développement.

En vérité, Ghazal n'était qu'une victime insignifiante d'une politique concernant des millions d'individus. Ghazal encore ! La rage le prenait, elle entraînait comme une intruse dans sa vie. Non, il ne pourrait se libérer du châssis d'obscurantisme et de fanatisme haineux de son univers. Après tout Élie avait tenté de sauver la vie de son père, c'était lui Hassan qui avait une dette de gratitude envers les Salem. C'est quand il travaillait le soir, entouré des photos de son père, de ses objets, de ses livres que son souvenir revenait avec le plus d'acuité. Il revoyait la lumière fluide s'échappant des prunelles et l'harmonieux équilibre de sa physionomie. La jeune fille s'imposait avec une intensité qui rendait sa présence hallucinante. C'était comme si toute la pénombre était tissée dans la soie sombre de ses cheveux. Hassan saisissait sa tête entre ses mains : était-ce son père lui rappelant ses obligations filiales ? Était-ce une faiblesse qui le perdrait ? D'un geste nerveux, la lèvre tirée de biais, il s'empara du téléphone, tournait, agacé, le numéro. La ligne était toujours occupée. Il fit surveiller la maison, suivre Ghazal quand elle sortait. Il jugea le fonctionnaire idéal pour ce travail. Mais ce lien, s'il le rassurait, l'irritait aussi, Ghazal par ses problèmes, les dangers qui la menaçaient, devenait plus présente.



Quand pour la première fois après les interminables journées de silence, la sonnerie du téléphone hurla entre les murs des Figuiers, le cri en fut si bizarre que les boursouflures humaines reculèrent, cédant le terrain que les Salem n'osaient plus leur disputer.

Soulagée, Ghazal se lève pour répondre. D'une voix brève Hassan lui ordonne de passer chez lui à quinze heures, puis il

raccroche. Elle note vaguement que les champignons humains se sont retirés des escaliers, l'appel de Hassan faisant l'effet d'une mise en garde.

Rues calmes et odorantes, éblouissement ensoleillé des jeunes après-midi. Amarrées à la berge, les dahabieh\* émergent des papyrus. Jaunes et mauves, les jacarandas s'épanouissent, ombrageant le seuil d'immeubles luxueux. Près de la maison de Hassan, une allée sablonneuse réservée aux cavaliers évoque des mœurs devenues avec la révolution le privilège exclusif de la nouvelle bourgeoisie.

Hassan loge dans un immeuble neuf et cossu. Sur le seuil, assis sur des bancs, les portiers surveillent discrètement, leurs doigts enlacés aux orteils. L'ombre fraîche du hall de marbre l'accueille. Elle ferme les yeux, respire profondément. Dans quelques instants, elle le verra. Une plénitude joyeuse l'inonde, vite étouffée par l'inquiétude : sait-il qu'elle est une complotteuse ? Comment s'en excuser... lui jurer qu'elle ne le fera plus ? Mais ne plus faire quoi ?

Elle monte à pied. Lentement. Ces escaliers... ils se distinguent entre tous par la ferveur qui, les élevant marche après marche chez Hassan, les intègre dans la fascination particulière de son univers. Elle cherche à deviner son intérieur, le cadre que sa main effleure, l'endroit où son regard se pose et qui exhale comme une émanation de lui-même. Elle songe qu'elle touchera discrètement – sans qu'il s'en aperçoive ! – ces objets effleurés négligemment, recueillant ainsi dans sa paume le souvenir de ses empreintes. Et loin de lui, privée de sa présence, de sa voix, elle pourrait, ressuscitant son cadre intime, l'évoquer durant toutes les heures où il lui échappe, établissant entre elle et lui, au moyen des objets, une magnétique contiguïté.

Des pas retentissent à son coup de sonnette. Son cœur l'étouffe. La porte s'ouvre, un domestique paraît. Instantanément Ghazal le trouve un être surnaturel, n'ayant de la domesticité que l'apparence.

« Mademoiselle Salem ? » s'informe-t-il, déférent. Aux oreilles de Ghazal sa voix paraît celle d'un génie gardant l'entrée d'un

palais fabuleux – « Hassan bey est parti. Il m'a laissé ce message pour sa Grâce. »

Elle saisit la missive, un sourire tremble sur ses lèvres tandis qu'elle s'enfuit comme une voleuse ayant dérobé le plus précieux joyau du palais. Sous l'ombrage léger d'un jacaranda, les lettres dansent devant ses yeux : « Rejoins-moi au Club. Si on t'arrête, donne mon nom. Hassan. »

Le Club est à dix minutes. À l'entrée, des policiers en civil somnolent. L'un d'eux a-t-il vu Hassan bey ? Tous se récrient, prétendent ne connaître personne et n'être pas là pour surveiller les gens. Mais à ce nom prestigieux qui tinte à leurs oreilles comme un cliquetis martial d'éperons, ils la laissent entrer.

Une allée conduisant aux piscines serpente entre des pelouses et des roseraies. Luxe quiet, ombrages odorants, c'est l'univers comblé et exclusif de la fortune et du pouvoir. Ici, alanguie sur le parc, l'après-midi repose. Vermeille, la lumière recrée dans le monde une neuve allégresse. Soudain, c'est comme si la qualité même de la vie se transmue et que sa texture charnelle de larmes et de doutes se modifie en chamarrures de rires et de joies.

Des femmes décorent les pelouses de leurs vives toilettes, glissent dans le soleil liquide des piscines peuplées d'une faune hétérogène. Là les débris d'une féodalité hautaine et désargentée se mêlent aux militaires millionnaires, aux diplomates, à la jeunesse dorée pourrissant dans le désœuvrement, tous surveillés par les domestiques hiératiques, le ventre vide. Entre les groupes, circulent les nouveaux riches dans des voitures luxueuses, héros de la révolution, virevoltant à l'intérieur même du Club, boue errante et dorée. Et Ghazal se demande pourquoi tous ces gens se réunissent en ce lieu, chaque jour et du matin au soir. Quels rites mystérieux accomplissent-ils par leurs regards, leurs gestes, leurs conversations, quelles relations muettes établissent-ils qui les lient les uns aux autres ?

Sur le terrain de polo, la partie se terminait. L'ardeur d'une victoire chèrement disputée vibrait dans le silence attentif d'une cinquantaine de spectateurs. L'écume enneigeait la bouche des chevaux d'où s'exhalait une vapeur chaude de poil et de sueur.

Vêtus de blanc et casqués, les joueurs, maîtrisant d'une main leur bête, brandissaient de l'autre le maillet tournoyant au-dessus de leur tête. Tantôt ils excitaient leur cheval, tantôt d'une prise de jambe et d'un sec coup de rênes ils l'arrêtaient net. Ordres, appels, exclamations jaillissaient en cris rauques et passionnés. L'impétuosité des chevaux et des joueurs se communiquait au public. Une tension brutale explosait dans les éclairs métalliques des maillets et dans les yeux incandescents des cavaliers vissés sur les croupes luisantes et musculeuses.

À l'écart, allongeant l'encolure, des chevaux frais broutaient des pâquerettes. Accroupis sur leurs talons, les palefreniers discutaient vivement. Leurs orteils s'écrasaient sur l'herbe, leurs yeux noirs couraient d'un joueur à l'autre.

Youssef, le palefrenier de Hassan, debout près d'un magnifique alezan lui caressait les flancs.

« Ô Vainqueur que tu es beau ! » murmurait-il, ses yeux rapprochés brillant sous son front, « ton poitrail est comme l'ouragan, tes reins recèlent la force de l'océan, ton poil éclaire comme mille lunes. T'ai-je jamais volé ton avoine, ta paille n'est-elle pas propre ? La carotte et le sucre, qui te les donne ? Que d'hommes t'envieraient et moi-même, que suis-je comparé à toi ? Tu es la prune de mon maître, son âme se dilate à ta vue ! Écoute-moi ya Vainqueur ! »

Et Youssef saisissant la tête du cheval, lui chuchota à l'oreille :

« Ne laisse pas Éclair, cette ordure, te surpasser, exécute des prouesses, fais-moi gagner mon pari et je te ferai un cadeau : Sofia Loren, la reine des juments qui fera les délices de l'épée endormie en son fourreau.

— Youssef, fils de la moustache ! cria un palefrenier, les yeux rivés sur Ghazal qui approchait – Es-tu un eunuque ? Elle marche et c'est la brise du nord, elle regarde et c'est un glaive qui tue...

— Tête de courge... le lys ne parfume pas le singe ! » grommela Youssef se hâtant vers Hassan bey et tandis que l'officier changeait rapidement de cheval, il vit les oreilles de Vainqueur remuer en signe de connivence. Il éclata d'un rire joyeux :

« Yalla ya Vainqueur ! » son cri jaillit, s'épanouit sur les gazons, cependant qu'il se figeait, la bouche ouverte sous la moustache.

Ghazal approchait d'un pas ralenti et timide. Ne pas oublier, se recommanda-t-elle, de promettre de ne plus prononcer les mots interdits. Parmi tous les joueurs elle avait immédiatement repéré le torse vigoureux de Hassan, son visage énergique contracté par une tension farouche. D'une main il serrait fermement les rênes tandis que ses jambes adhérant aux flancs du cheval contrôlaient son allure. L'officier et sa monture formaient un couple indissociable, tout en nerfs, muscles et intelligence. De ses yeux brillants, Hassan fixait la balle qui roulait entre les jambes des chevaux, provoquant des écarts, des sauts brusques, de rapides et brefs galops. Rien n'existait que cet objet arrondi et mobile que les joueurs s'arrachaient. Et Ghazal, contemplant le visage ardent de Hassan, se sentit insignifiante. Gênée, elle s'immobilisa un peu à l'écart et s'adossa au tronc d'un palmier. Ses yeux clignaient tandis qu'elle l'observait à la dérobée, surprise, déroutée, découvrant un inconnu différent de l'homme qu'elle avait vu et imaginé. Mais déjà un irrésistible courant s'établissait d'elle à lui, déformant le Hassan réel. En lui se concentraient le rayonnement de la lumière, la joie de l'instant, l'intensité de vie embellissant objets, bêtes et gens, la justification de sa propre existence. Sa vue grisait sa chair et son âme d'un bonheur aérien.

Des applaudissements crépitèrent. Les cavaliers mirent pied à terre, flattèrent leur bête, abandonnant les rênes aux palefreniers qui accouraient. Un joyeux brouhaha s'élevait autour de Hassan. Immédiatement de jeunes officiers sanglés dans leur uniforme ou en tenue d'équitation l'entourèrent, examinant les bêtes, commentant avec exubérance les phases de la partie. Hassan, en selle, sa main forte et velue sur l'encolure de Vainqueur, riait. Le soleil éclaboussait sa tête légèrement renversée en arrière, lustrait ses cheveux d'ébène. Le jeu avait tellement accaparé son attention, qu'il n'avait guère remarqué l'arrivée de Ghazal, d'ailleurs il l'avait totalement oubliée. Ce n'est que la partie terminée qu'il l'aperçut à l'écart sous le palmier, la tête inclinée, l'air pensif et un peu rêveur. Déjà le mécontentement éteignait la surprise joyeuse

qui avait d'abord étincelé dans ses yeux noirs. Venir ici... parmi ces officiers ! Des hommes blonds au teint hâlé et aux yeux bleus se mêlaient joyeusement à eux, tous riaient, des expressions allemandes leur échappaient. Hassan l'examinait tandis qu'il causait, feignant de l'ignorer. La voir... parmi ces nazis.

Ghazal portait un pantalon de toile beige qui soulignait la fragilité de sa silhouette. Une large ceinture de cuir noir ceignait ses hanches. Ses formes délicates dégageaient un indéfinissable charme et la douceur de son visage semblait s'accorder à une joie intérieure qui le troubla subitement. Il se pencha sur l'encolure de son cheval, le flatta puis s'éloigna lentement de ses amis.

Mais l'excitation du jeu chassa Ghazal de son esprit. Ses amis avaient raison : Vainqueur craignant le maillet, résistait parfois à la jambe. Un regret humiliant le rembrunit. Il négligeait Vainqueur, se reprocha-t-il, le temps consacré au dressage était insuffisant. N'importe quel médiocre cavalier, Mourad par exemple, aurait obtenu de cette magnifique bête des résultats semblables sinon meilleurs. Mourad... peuh !

Hassan tu ne mérites pas ton cheval ! Et ce diable de Youssef qui pleurnicherait encore, mendiant l'argent de ses dettes dont il le rendait responsable. Il revit ses yeux rapprochés qui rendaient sa supplication pathétique et eut un rire aigre. Il l'entendait geindre les mains tendues vers lui, les doigts agglutinés contre les pouces : « Hassan bey, comment puis-je acheter l'adolescente voleuse de mon cœur si tu ne dresses pas tes chevaux ? Sais-tu Hassan bey ce que c'est que l'amour ? ce feu qui consume les entrailles de l'humble palefrenier comme des émirs du Communisme, béni soit-il ? »

Youssef avait peut-être raison. Il travaillerait davantage Vainqueur et en ferait un champion de polo ! Mourad se pâmerait de jalousie. Ramassant les rênes, il exécuta quelques exercices. L'attention accusait l'énergie de ses traits, ciselés semblait-il, dans une chair de bronze. Le cheval se conduisait parfaitement, attentif aux jambes, léger à la main. La fierté gonfla son cœur. Son irritation, ses regrets fondaient. Il perçut l'admiration des femmes dans le public, l'envie des hommes, il plastronna et se sentit aussi beau

que Vainqueur. Sais-tu ce que c'est que l'amour... Hassan bey ? Un rire mourut dans son gosier... l'amour... bof.

Distrait, son regard tomba sur Ghazal. Ah oui... Il se détourna, n'éprouvant plus que de l'aversion. Pourquoi l'avoir fait venir ? se reprocha-t-il, elle n'incarnait que des misères, de médiocres problèmes de victimes, de persécutés, le diable emporte la fille ! D'un coup d'œil circulaire, il embrassa tout l'hippodrome où l'après-midi déroulait ses diaprures. Un immense bonheur dilata sa poitrine, sa main frémit sur l'encolure de Vainqueur qui renifla, heureux lui aussi. Agitant joyeusement sa queue, il chassa les papillons de ses flancs frissonnants. Une légère pression du talon déclencha immédiatement le galop, les moineaux piaillèrent, fusèrent du pré lumineux en flèches d'or. Soudain Hassan aperçut Ghazal toujours immobile, reflétant dans son clair regard dilaté le rutillement des gazons. « Hop Vainqueur ! » cria-t-il rageusement. Les éperons piquèrent le ventre de Vainqueur avec une force excessive, le cheval bondit, emportant son cavalier dans la griserie de verdoyantes chevauchées. Loin de Ghazal.



Parti... comma ça... sans même la voir. Sans lui prêter la moindre attention. Oui, une peau de banane, voilà ce qu'elle était. Un vide immense se creusait en elle. Ah s'élançer derrière lui, retenir son attention ! Mais que lui dire ? Oui... elle n'utiliserait plus les mots interdits. Un seul de ses regards la glaçait. Partir ? Impossible. L'espoir et l'angoisse paralysaient ses jambes. Elle attendrait. Il reviendrait... il répugnait à fatiguer Vainqueur. Le temps et l'espace se modelèrent sur l'image de Hassan, s'emplirent de son attente. Au bout de vingt minutes elle aperçut tout au loin le cavalier nimbé de soleil revenir au petit trot. Son cœur sauta dans sa poitrine, monta à sa gorge, martelant à coups puissants la panique de tout son corps.

Youssef accourait, il saisit Vainqueur par la bride, tandis que Hassan sautait lentement à terre. Un bref coup d'œil l'avait rensei-

gné : Ghazal était toujours là. À nouveau, il éprouva un plaisir mêlé d'irritation et Youssef, rendu prudent par l'expression impatientée de l'officier, ravala ses commentaires sur ses dettes de jeu. Humblement il murmura, avançant les lèvres :

« Que sa Seigneurie me permette de lui rappeler que Saïd a acquis pour Vainqueur la perle des juments et que...

— Par ta moustache ce Saïd est un voleur et tu ne vaux pas mieux. Pas de commission sur ma solde, vieux rusé ! » coupa sèchement Hassan. Et se détournant du visage consterné de Youssef, il rejoignit d'une lourde démarche ses amis qui, assis en cercle, buvaient des rafraîchissements.

Déjà un palefrenier accourait et essayait servilement ses bottes de cuir noir, blanchies par la sueur du cheval, tandis qu'ignorant l'homme courbé Hassan allongeait ses jambes raidies et ordonnait impérieusement une boisson. Les conversations et les rires stimulés par le retour de Hassan reprirent avec un regain d'enjouement. Immédiatement Hassan s'associa à l'exubérance des jeunes officiers. D'habitude leur impétuosité le séduisait, mais cette fois-ci il eut vaguement conscience de se livrer plus volontiers à la gaieté collective. Ses yeux noirs étincelaient d'une telle joie dans son visage basané que ses camarades s'interrompirent un instant et le considérèrent, surpris. Grandes, robustes, ses mains tantôt s'aplatissaient bruyamment sur la table, tantôt avec véhémence soulignaient sa verve et ses éclats de rire. Une fois de plus il convint en son for intérieur qu'il ne s'épanouissait que dans cette compagnie militaire, humant l'odeur familière du crottin, du cuir et du cheval, s'abandonnant à la liberté spontanée du langage d'une société exclusivement masculine ! Et parmi tous ces hommes jeunes et forts qui l'admiraient, il se sentit submergé d'un orgueil puissant et viril.

Avec entrain les officiers ingurgitaient des boissons glacées et Hassan songea incidemment qu'après sa conversation avec Ghazal il rencontrerait à la piscine Soraya, sa fiancée, la jeune sœur de Fatima. L'officier attendait la publication de sa promotion pour annoncer officiellement ses fiançailles. Cette perspective aviva sa gaieté, quoiqu'il ne concédât à Soraya qu'une pensée fugitive. Il nota,

flatté, que Ghazal n'osait lever les yeux sur les officiers, intimidée par leur fougue, leurs explosions de rire, toute une ardeur masculine dont l'excès la gênait. Il réprima un sourire. À nouveau il décelait en elle ce curieux et attrayant mélange de refus, d'attente et de désir.

Ghazal n'était pas dupe de l'indifférence affichée de Hassan. L'invisible relation qui les liait l'un à l'autre, l'avertissait de la conscience aiguë qu'il avait de sa présence et qui la rivait, soumise, à sa volonté.

Continuant à causer, Hassan se leva négligemment, lança une dernière plaisanterie, s'éloigna, revint vivement répondre avec cette gaieté excessive qui avait frappé ses amis, avant de se diriger de son pas pesant vers Ghazal. Subitement son humeur changea, tête baissée il fixa le sol d'un regard durci et préoccupé. Quand il leva les yeux, il aperçut au loin Mourad encadré de Fatima et Soraya. Adolphine, resplendissante de beauté, les suivait au bras de son mari. Le groupe avançait lentement dans la lumière chaude et blonde de l'après-midi. Mourad examinait Ghazal qui lui apparaissait de trois-quarts, inconnue, fuselée et immobile sous le palmier, fixant le lointain doré d'un large regard énigmatique. Il écoutait Fatima qui discourait avec une inclination du corps à la fois possessive et confidentielle, mais juste assez retenue pour marquer la discrétion d'une honnête femme, épouse irréprochable et patriote incorruptible. Le sens du théâtre faisait exceller Fatima à de telles subtilités. Immédiatement Hassan abaissa ses paupières. Son regard avait à peine effleuré Soraya qui avançait dans le balancement nonchalant de sa jupe, affichant son air familier de contentement. Il connaissait bien la morgue épaisse, si déplaisante parfois, d'une bouche héritée de sa mère. Dans quelques années la maturité restituerait tout son orgueil au nez trop long, trop volumineux, prenant racine entre des yeux bleus, profondément enfoncés. Comme ceux de leur père, le lieutenant-colonel SS Wilhelm Birgau alias Salah al-Sliman. Hassan aimait que la femme s'embellît pour l'homme et l'intense volupté que Soraya éprouvait à s'habiller, se chausser, se coiffer dans les meilleures maisons de la ville, ainsi que les soins minutieux dévolus à sa beauté, le flattaient. On était mercredi, elle avait été chez

sa masseuse, ses jambes avaient été épilées, son visage maquillé. Dépit il consulta sa montre : elle avait terminé plus tôt que d'habitude. Comme s'il ne les avait pas vues, Hassan continuait à marcher, l'allure calme, son visage baissé frémissant de colère.

Collée contre le palmier, Ghazal souhaitait s'y enfoncer, disparaître dans le tronc. Une terreur l'envahissait à l'approche de cet homme qui exerçait sur elle une fascination se manifestant hors de l'espace, du temps, hors même de sa présence. Déjà pressentant sa fureur elle devinait qu'il l'ignorerait comme si elle était inexistante. Hassan approchait lentement. Et à mesure que se réduisait en s'intensifiant la distance les séparant, ses facultés s'obscurcissaient, son corps se pétrifiait, une panique brisait ses jambes, ses os, anéantisant toute velléité de fuite. Hassan se fondait en une force diffuse, pénétrante, qui pulvérisait son individu, tandis qu'il lui transmettait ses désirs, ses pensées, ses volontés. Et quand il croisa la jeune fille immobile, leurs regards aveugles s'ignorèrent, mais Ghazal perçut la colère houleuse de l'officier s'enfler contre elle. Et tandis qu'il s'éloignait, le visage contracté, durci, fixant droit devant lui, elle pressentit son ordre : Va-t'en ! va-t'en ! Je te hais.



L'ombre des sycomores rafraîchissait l'asphalte. Les rues étaient désertes. Lentement elle se traînait, anéantie par la violence sans mots ni regards de cette communication avec Hassan où elle avait mesuré son aversion et son mépris. Elle avait beau se retourner la cervelle en tous sens, tout restait confus. Voyons... voyons... avait-elle commis une erreur, une faute impardonnable ? Tenu des propos insolents qui avaient été rapportés à Hassan ? Elle se remémorait sa conversation avec le fonctionnaire au café de la place de la Libération, les quelques mots échangés avec l'archiviste, les secrétaires du très noble Directeur. Elle se souvint de l'employé qui lui avait offert un bonbon, pourquoi le lui avait-il offert ? Que cachait ce geste ? Pourquoi le fonctionnaire lui avait-il

écrit pour la mettre en garde contre lui ? Elle revit le visage rougisant, le regard fuyant, l'attitude à la fois compassée et suppliante qui donnait l'impression pénible que des forces contradictoires le tiraillaient. Et la visite de Soad... à quoi rimait-elle ? Tu dois t'attendre au pire... disait-elle faisant glisser ses ongles sanglants sur sa jupe. Peut-être devrait-elle lui téléphoner, savoir ce qu'il se disait à l'Administration ? ce que pensait Hassan ? Hassan... peut-être se trompait-elle, cette aversion... elle l'imaginait... il n'avait rien dit. Ah... c'est parce qu'elle complotait ! Le savait-il ? Peut-être aurait-elle dû s'excuser ?

Alors qu'elle arrivait aux Figuiers elle aperçut une voiture stationnée à quelques centaines de mètres du portail. Hassan ! Elle sentit les battements de son cœur briser sa poitrine. Hassan en sortit, ouvrit la portière et lui intima l'ordre de monter. Sans résistance, ni étonnement, elle s'assit, l'esprit obscurci.

L'officier démarre, fixant le rétroviseur. Deux ou trois fois il tourne autour de la même place, surveillant attentivement les voitures derrière lui, puis il fila vers la ville.

Des drapeaux déchirés, des lambeaux de cotillons pendent aux façades lépreuses. S'écoulant inlassablement sous des arcs de triomphe, un flux humain dépose ses épaves : mendiants, infirmes, aveugles, toute une humanité trop humble pour qu'on la voie. Sur une place étamée par un soleil métallique, des enfants en haillons visent des poupées monstrueuses : l'Occident, l'Amérique, le Sionisme, le Juif. Parler ? Ne pas parler ? Et que dire ? Oui... surtout ne plus prononcer les mots interdits.

Hassan conduisait sans mot dire, le regard dur, ses deux mains serrant le volant. À son côté, la présence de Ghazal dégageait une acuité physique irritante, une intensité quasi insupportable. Il se sentait désorienté, à la fois stimulé et furieux. Cette fille... il lui dirait son fait... et puis dehors ! C'était bien assez qu'un officier de son rang perde son temps avec elle, la petite fille d'un sioniste ! En fait il n'aurait pas dû abandonner sa fiancée pour aller à sa recherche dans les rues presque désertes de Ghezireh, ni épier anxieusement sa silhouette entre les troncs épais des sycomores. Mais à présent

elle était là... Expédier donc cette affaire au plus vite. Voir aussi cette jument... la perle des juments et si Youssef lui avait menti, il lui ferait sentir la courbache pour lui apprendre à distinguer entre un pur-sang et une haridelle. Il se promettait bien du plaisir à marchander avec Saïd. Un sourire malicieux glissa sous la moustache.

Une caravane de chameaux l'obligea à s'arrêter, puis ce fut un troupeau bêlant et affolé de chèvres osseuses. Des mendiants assaillirent la voiture, les yeux fous, exhibant leurs infirmités, bousculant des femmes qui brandissaient des enfants scrofuleux couverts de mouches. Oui... il y avait ce peuple... Ce corps multi-forme dévasté par la drogue, les maladies endémiques et qui, se reproduisant à une vitesse effrénée, entraînait le pays à l'abîme. Toujours plus de bouches à nourrir, de corps à soigner, de têtes à instruire, de bras à occuper. Bientôt ils seraient quarante millions pour une économie qui ne pouvait entretenir que la moitié. Et on prêchait encore la polygamie. Il avait cru autrefois qu'une dictature suffirait à orienter le pays dans la voie du socialisme et des réformes draconiennes... Les réalités étaient autres. La dictature militaire ? Oui, ils l'avaient ! Avec ces criminels nazis qui faisaient les délices de sa mère. Il savait que dans les pays européens, les forces qui avaient collaboré avec le III<sup>e</sup> Reich se réorganisaient. La toile se reconstituait et s'étendait à leur diaspora réfugiée dans les pays arabes, en Amérique latine, aux USA.

Un fiel montait en lui. Avec quel rapide soulagement Dame Hermine avait oublié son père ! Comme une mauvaise herbe sur du fumier elle s'était épanouie dans les dépenses et le libertinage après sa mort. Hermine... une autosatisfaction sans faille et une dévotion aveugle pour le faste ! Avec les ans, Soraya lui ressemblerait. Il revit sa bouche hautaine qui lui donnait un air d'imperturbable assurance et ressentit un petit pincement au cœur. Il s'en moqua aussitôt. Dans l'or ruisselant sur les gazons Mourad... encadré de Fatima et Soraya... sa fiancée. Bientôt les épousailles, les réceptions, les festins, les fleurs, l'orchestre et les danseuses, tambourins et sequins ! Et lui en grande tenue d'officier paradant avec sa fiancée comme des paons. Lui ! Hassan ! Ses doigts rageurs serrèrent le guidon. Les

femmes ! Sa mère et sa fiancée s'entendraient à merveille pour ne pas lui faire grâce de cette épreuve. Qu'espérait-on des femmes... Vif, son regard coula de biais vers Ghazal. La tension de ses traits le frappa. Était-ce l'anxiété qui élargissait ses prunelles ? Une seconde fois il la dévisagea d'un regard rapide, inquisiteur, mais son expression lui demeura impénétrable. L'irritation le gagna. Que faisait-elle là ? Une fois de plus il avait cédé à une faiblesse. Jamais il n'aurait dû lui téléphoner et encore moins l'embarquer dans sa voiture. Lui dire son fait immédiatement, brutalement !

Mais il se taisait. Il avait espéré autre chose de cette rencontre quand quelques heures auparavant, s'étant aperçu par hasard que la ligne des Salem était rétablie, spontanément, sans y songer, il avait tourné le numéro. Sa convocation puis la poursuite dans les rues d'une silhouette fugitive ne procédaient pas d'une impulsion agressive. Une conversation banale, voilà ce qu'il voulait. Quelques mots... pour se rassurer... contrôler les rapports du fonctionnaire et se débarrasser du souci de cette minable affaire. Et aussi tout simplement, le désir inavouable, odieux, de la sentir proche et hermétique auprès de lui. Or à présent la rage expulsait les mots de sa bouche comme autant de poignards dont il se soulageait. À mesure qu'il parlait il se rassurait : aucune sympathie, aucun lien ne se tisseraient entre cette elle et lui. Et cela était bien. Nécessaire comme un ordre cosmique. Plus tard il affronterait son silence. Plus tard... pas maintenant. Et puis en somme non ! pas même plus tard. Quand il en aurait terminé il la lâcherait comme une chose inutile. Il la remettrait à sa place. Elle dans sa misère, lui dans le droit des puissants.

La route à présent déroulait son cordon noir et rectiligne jusqu'au désert. L'odeur sèche des espaces embrasés flottait sur les champs de coton. Et c'était peut-être le recul de la végétation, la dureté d'une uniforme et chauve stérilité qui évoquaient, irrésistiblement, l'obsession des étendues liquides et fangeuses des berges humides, des papyrus immobiles emplis de coassements.

Hassan se parqua sur une esplanade. D'un côté des villages, des champs, des canaux, de l'autre le désert. Déjà un bédouin galopait vers lui, éperonnant son cheval de ses talons nus. Saïd

l'avait guetté. Il comptait sur Youssef à qui il avait promis une commission pour faire avancer son affaire. Reconnaisant de loin la voiture, il avait bondi en selle et accourait, criant à tue-tête :

« Hassan bey ! Hassan bey ! »

Hassan sortit de voiture, la mine altière, le port d'un seigneur, atouts qui joueraient dans le marchandage. Le visage cuivré du bédouin riant de toutes ses dents, les moirures rouilles jouant sur la robe du cheval, les pompons écarlates enflammant sa crinière créaient un air de fête qui lui mit la joie au cœur. Mais il se garda bien de la montrer au bédouin.

« Hé, c'est là ta rosse ! cria-t-il mi-sévère mi-gouailleur, avançant vers lui à longues et pesantes enjambées – par mes moustaches comment t'es-tu permis de me déranger pour me montrer une telle haridelle ?

— Hassan bey ! Hassan bey, s'écria le bédouin qui, parfaitement conscient des astuces du marchandage, feignait l'épouvante – toi expert parmi les plus experts, quel malheur obscurcit ta vue, c'est la Sofia Loren des juments ! Elle file dans le désert, gravissant les collines, comme Spoutnik explore l'espace et muse d'une étoile à l'autre. »

Sur ces mots Saïd sauta à terre et s'inclina devant Hassan qui, le sourcil impitoyable, l'œil perspicace, jambes écartées et poings sur les hanches, examinait la bête.

Des os ce n'est pas du muscle, s'indignait-il. Sous la moustache, le dégoût abaissait les lèvres sanguines. Mais sa main exigeante palpait, séduite, les flancs et les jambes de la jument.

« Si ta boîteuse me fait perdre mon temps... gare ! »

Mais aussitôt en selle, il sentit dans l'évasement ample des reins que cette jument lui convenait.

« Ya Allah ! s'écria incrédule Saïd avançant le torse et se claquant vigoureusement les joues – Sofia Loren une boîteuse ? C'est un joyau sans prix, mon général, un fourreau digne de l'épée de tes étalons. »

Puis se tournant il fit un signe rapide à un jeune garçon qui s'avança vivement, tenant une jument arabe truitée.

« Voici un cheval doux comme l'amande pour ta compagne, fleur de choix parmi les gens bien nés », fit-il flatteur, aidant Ghazal à se mettre en selle, tandis que Hassan sans se préoccuper de la jeune fille, s'en allait au pas vers les champs.



Le chemin serpentait entre les cultures de coton et de maïs, s'élargissant dans les villages de boue séchée. Comme des figues trop mûres des enfants jaillissaient des cactus géants et escortaient les chevaux avec des gestes et des cris de babouins ivres. Attentive au trop enlevé, Ghazal serra les jambes, le buste droit et souple, les mains fermes. Elle contourna une mare où un buffle somnolent offrait son dos aux ibis. Des paysannes, les cheveux serrés dans des fichus ornés de paillettes, riaient, agitant leurs mains tatouées et s'excitant au passage des cavaliers qui disparaissaient entre les troncs des banians et les bouquets de palmiers. Les bêtes rentraient des champs appesantissant leurs sabots sur le sol. L'heure était fervente, les hommes souriaient, simples, dans le crépuscule rouillant flaques et canaux. Hassan se faufila dans un sentier, écartant les tiges de maïs.

« Attention ! » cria-t-il.

Déjà les chevaux s'élançaient, grisés par l'espace vide, brochant sur les sables infinis, les couronnes profondes et éphémères de leurs sabots.

Le vent est un crépuscule d'or bleuté, la terre est une amie souple et fidèle, ses cheveux flottent, son visage est une flamme. Elle n'est plus Ghazal Salem mais le silence irisé des sables, le velours vespéral, un souffle léger poursuivant Hassan. Hassan qui donne sa liberté au vent, son infini au désert, son éternité à l'instant et qui rend au monde sa beauté première.

Aussi légère qu'une gazelle, Sofia Loren galopait à toute allure, heureuse, soumise, devinant la qualité de son cavalier. Avec une joie reconnaissante Hassan découvrait la souple élasticité des flancs, la finesse de la bouche, l'agilité des jambes. « C'est bien ma

douce, ma belle », félicitait-il. Il sourit. Déjà il anticipait le plaisir de la dresser. Imperceptiblement il tourna la tête, glissa un regard oblique vers Ghazal. L'éclat de sa physionomie le frappa, retenant un instant son attention. Une exaltation rayonnait sur son visage, la même qui l'avait intrigué alors qu'immobilisée en son attente, elle laissait son regard couler dans l'après-midi. Instinctivement ses talons serrèrent le ventre de la jument, Sophia Loren accéléra. Il ne se retourna plus mais il la devinait derrière lui, scintillant dans l'océan des sables, dans les dunes bleuissant à la fraîcheur nocturne. Un mystère diffus emplissait le temps, ce n'était plus une chevauchée comme toutes les chevauchées, une nuit comme toutes les nuits, quelque chose d'indescriptible s'annonçait.

Sofia Loren s'immobilisa au sommet d'une dune et Hassan, sans se retourner, attendit que sa compagne le rejoigne. S'arrêtant un peu en retrait, Ghazal contemplait son profil. Au loin, dans une bruine grise, la ville clignotait des lumières mal éveillées sur la foule famélique engorgeant ses artères. Mais ici, le désert déployait ses fastueuses richesses de néant, ses vents calmes comme le pas des caravanes. Ici le temps coulait dans la plénitude immobile d'un présent infini.

Hassan sauta à terre, sentant dans ses pas entravés sa chaleur moelleuse. Si compact était le silence, si poignante la beauté envirognante qu'ils n'osaient plus ni parler, ni même se regarder, craignant le poison de leurs liens. Tenant les chevaux par la bride, ils marchèrent lentement côte à côte vers la lune rouge qui montait.



Son visage cuivré enfoui dans le keffieh, le pied nu agile, l'œil et la main prestes, Saïd chauffait de l'eau sur un samovar, dépoussiérait les coussins, remettant un peu d'ordre dans la tente. Hassan bey reviendrait bientôt avec sa jouvencelle. C'est sûr qu'il les aimait, les jouvencelles. D'ailleurs rien qu'à le voir, on devinait qu'il avait tout pour ça. Ah nuits joyeuses à la tente... Hassan bey buvant et

mangeant en galante compagnie. Ces dîners consolidaient la foi de Saïd. Car ces plaisirs humains tout enchanteurs qu'ils paraissaient ne pouvaient être que le pâle reflet des délices qui, au paradis, récompenseraient le Croyant. Peut-on comparer des prostituées aux houris opulentes dont la virginité se recrée intacte après chaque perforation ? Aussi ces soirs-là Saïd accomplissait ses dévotions avec une recrudescence de conviction et de piété.

Deux heures auparavant, Youssef lui avait expédié un gamin pour le prévenir de l'arrivée de Hassan bey et sa donzelle afin qu'il prépare la tente. Les mains en entonnoir, l'enfant lui avait crié : « Ya Saïd ! Sers des pigeons fourrés d'aphrodisiaques si tu veux vendre ta jument. » Saïd avait haussé les épaules et l'avait chassé de la main. D'habitude, Hassan bey annonçait son arrivée. On préparait au village des poulets et des légumes farcis, des plateaux de pâtisseries. Mais ce soir il n'avait rien commandé. À tout hasard Saïd avait apporté des salades, des olives, du fromage de chèvre, des dattes, des figues. Mais ces pigeons aphrodisiaques lui trottaient en tête... Eh ! y en a qui naissent dans l'or et d'autres dans la boue. Tout est dans la volonté d'Allah ! Lui devait se contenter de sa dernière épouse. Om el Haiyar reconnaissait avec humilité qu'une vieille carcasse comme la sienne dévalorisait son homme.

« Tu devrais acheter la Galila », disait-elle, accroupie sur le seuil de leur demeure à la lisière du village, sa main calleuse remuant les braises sur lesquelles cuisait leur maigre repas.

Belle comme le jour, Galila avait treize ans, toutes ses dents. Quand elle revenait riieuse de la cueillette du coton, nue sous la robe collée à ses seins, des transes le prenaient, mais Galila ne valait pas moins de soixante-dix livres. Où trouver cet argent ? La vieille s'était mise à confectionner des objets en vannerie qu'il allait vendre dans les banlieues. Mais ça ne rapportait pas grand-chose... Peut-être ce soir... Hassan bey serait généreux... Il contempla perplexe la maigre collation... Des pigeons ?

Des aboiements lui parvinrent, des cris rauques et sauvages d'animaux mi-chiens mi-chacals qui, chassés à coups de pierres des villages, parcouraient le désert en meutes folles. Saïd sortit sur

le seuil de la tente, scruta l'horizon. Une bâche claquait dans le vent sec, sa galabyeh collait à son corps râblé. Au loin, à peine distinguait-on deux silhouettes. Il tourna la tête, aperçut la lune. Émerveillé par l'astre rougeoyant et splendide, il murmura : « Ô lune, ce soir tu es aussi belle que l'hymen de Galila... » Un instant il s'oublia dans une contemplation béate et forcenée. Puis il rentra, rejetant en arrière un pan de son keffieh et alluma la lampe à pétrole. La flamme dansa, projetant son profil aquilin sur les arabesques sinueuses et écarlates de la tente.



Hassan se pencha, attacha Sofia Loren à un pieu, puis il s'avança vers Ghazal et sans la regarder, saisit la bride de son cheval et la passa autour du pieu. Il s'étonna alors qu'ils n'aient pas encore échangé un seul mot. C'était mieux ainsi ! Que lui dirait-il qui ne fût dur et blessant ? Peut-être n'aurait-il pas dû l'amener ici, au désert... Ah journée de poix, jalonnée par une succession d'erreurs. À l'origine, il avait voulu la voir pour... la voir. Et puis aussi, il fallait bien lui dire d'une façon ou d'une autre, qu'elle devait se débrouiller pour partir avec sa famille, que leur existence était menacée dans la Vallée, qu'il ne voulait plus s'occuper d'elle ! Mourad les avait à l'œil. C'était cela qu'il fallait asséner, la voix dure, le regard de pierre. Et après... après rien ! La remballer au plus vite. Ne plus la voir.

Il se releva. Ghazal se tenait à l'écart, statue immobile dans la nuit. Il perçut son attente, son anxiété amplifiées par le silence. Le sang battait à ses tempes. Il s'éloigna de quelques pas, respira profondément. Que d'étoiles ! Son âme légère pétillait dans l'air sec. Il ressentit la vigueur de tous ses muscles, l'ardeur de sa jeunesse, son corps bouillonnait d'une immense joie de vivre. S'allongeant sur le sable tiède, il ramena ses mains sur sa poitrine. Ses mains... il les sentit colossales, à la mesure de l'univers. Soraya... Soraya était la nièce d'un ministre. Dans trois semaines il l'épouserait. Elle le ferait entrer dans son milieu d'ex-nazis frustrés par la victoire

alliée. Le temps lui sembla court, la date trop proche. Il sentit une panique à l'idée qu'il quitterait sa vie confortable de célibataire... Il sourit. Bah, il repousserait à plus tard son mariage, rien ne pressait. Ses obligations étaient si astreignantes, la conjoncture politique si préoccupante. Qui donc pouvait à présent envisager de se marier d'un cœur léger ? Faire les frais d'une lune de miel en Europe, avec palaces, grands couturiers, cabarets, selon le vœu de Soraya ? Il soupira : encore des dépenses inutiles ! puis il chassa de son esprit ces désagréables perspectives.

Heureux il gisait dans la nuit satinée, laissant filer loin derrière lui, Mourad, l'état-major, les discussions fiévreuses et les plans de la prochaine guerre. Nucléaire celle-ci ! La planète volerait en éclats, une gerbe d'étoiles dans l'espace serein. Sofia Loren musant d'un astre à l'autre. Que subsisterait-il des valeurs humaines dans une conflagration mondiale, que subsisterait-il de la Vallée, du peuple, de Hassan lui-même, du trousseau de Soraya... Soraya si dérisoire avec ses préoccupations matérielles alors que l'humanité devait sauver son âme, le sens de son existence ? Son corps s'enfonça dans le sable tiède. Il avait le sentiment de vivre une nuit d'apocalypse. Oui... avec la bombe un cri terrestre d'amour et de désespérance déchirerait alors le silence interstellaire, le même qui, cette nuit-ci, déposait en lui goutte à goutte une liqueur poignante. Quels seraient les sentiments des derniers hommes qui vivraient la dernière nuit terrestre, le dernier regard humain sur les étoiles, sur la brillance des fleuves, sur l'innocence des champs, des arbres et des bêtes, le dernier souffle humain dans l'éther nocturne, la dernière caresse d'une femme... le dernier rire d'un enfant. Ses yeux se fermèrent, il frissonna d'horreur. Impulsivement il se tourna vers Ghazal. Il l'aperçut à quelques mètres de lui, assise dans le sable et la tête enfouie dans ses genoux relevés. Soudain il désira la saisir, la serrer contre lui, l'aimer de toutes ses forces comme si cet acte d'espoir passionné conjurerait la destruction de la planète, de l'humanité. Son bras s'étendit sur le sable dans sa direction, ses yeux étincelaient, jamais encore un tel élan d'amour, un si puissant désir de vivre et d'aimer ne l'avait embrasé. Entre ses paupières,

son regard coula vers le visage incliné, les frêles épaules... descendit. Je suis fou ! songea-t-il soudain, cette fille est Ghazal Salem, celle que son père, par-delà la mort, lui ordonnait de protéger.

D'un bond il s'assit, sa joie s'était envolée. Les préparatifs du bédouin dont l'ombre allait et venait sous la tente, sa surveillance implorante achevèrent de l'irriter. L'imbécile imaginait qu'il coucherait avec Ghazal ! Cette idée le jeta dans un tel désordre, une telle colère qu'il se dirigea à grands pas vers la tente. Croyant venu l'instant favorable, le bédouin justement approchait, plein d'humilité.

« Va-t-en ! va-t-en ! fils de chien ! » lui cria Hassan furieux.

Et tandis que l'homme s'évanouissait dans la nuit, Hassan le visage meurtri, les poings serrés, s'éloigna à lourdes enjambées.

Cette nuit a l'odeur et le goût de l'extraordinaire, car elle porte en elle sa fin, la fin de toutes les espérances, elle est à la fois vie et mort. Et à mesure que Ghazal s'enfonce dans son désespoir, elle se sent plus aérienne, plus libre, comme si du néant de sa vie sourd une force aussi violente qu'un alcool. Va-t-en ! Va-t-en ! Ghazal Salem, car tu sais ce qu'il te dira, tu n'as pas besoin de mots pour le comprendre...

Trop tard. Elle lève la tête. Hassan se tient debout devant elle, le visage implacable, la voix brutale. Ses mots sont un tonnerre qui brise la nuit en mille éclats :

« Je n'avais pas l'intention de t'emmener ici. Je désirais parler à Saïd et voilà que tu étais dans ma voiture ! J'avais oublié que tu étais avec moi... »

Mais plus il parlait et plus Hassan s'apercevait horrifié qu'il mentait, comme si les mots aussitôt formulés lui dévoilaient la duplicité inconsciente de sa pensée. Car il avait cédé à l'irrépressible besoin de la voir dès qu'il avait constaté – avec quel soulagement ! – le rétablissement de leur ligne téléphonique. Le récepteur collé à l'oreille, la main fiévreuse, il avait tourné son numéro, immédiatement, sans même réfléchir. Et c'est parce qu'il voulait qu'elle l'admire dans toute sa puissance virile de cavalier qu'il lui avait laissé le billet laconique lui enjoignant de le rejoindre au club. Quand d'un regard anxieux il avait fouillé les rues, il avait su qu'il la conduirait à

cette tente où délibérément, afin de donner le change, il avait négligé de dire à Saïd d'apprêter le dîner, quoi qu'il sût que cette nuit...

« Je suis fiancé ! cria-t-il exaspéré, dans trois semaines, je me marie avec Soraya et je suis bien fou de perdre mon temps avec toi, la petite fille d'Élie le traître. »

Ses yeux scrutent les ténèbres vides. Hassan n'est plus. Évanoui dans l'obscurité. La tente à présent rougeoie tel le cœur sanglant de la nuit.

Lève-toi, va... pars Ghazal Salem, toi qui est la petite-fille d'Élie le haï. Qu'attends-tu ? Songe donc ! là-bas derrière ces dunes il y a le silence... plus loin encore, les Figuiers, le fleuve... Ton père sans doute t'attend, s'inquiète, tu le sais mais tu ne feras rien qui allégerait sa souffrance. Il souffre pour toi mais toi tu rentreras tard, il te faut encore te perdre dans les méandres de cette nuit.



Sofia Loren hennit. Il tendit l'oreille. Un galop s'éloignait étouffé dans les sables. Hassan se retourna vivement. Là-bas la tente élevait dans la nuit une flamme rouge. Ça faisait bien trente minutes qu'il marchait. Il revint sur ses pas.

Folie que de l'avoir amenée ici ! Et cette colère qui l'avait pris subitement... Il déraillait complètement : lui Hassan, fils de Kemal, colonel de cavalerie, fiancé à la nièce d'un ministre, amener cette rien du tout à sa tente et perdre son temps avec elle. Il devait être fou pour agir avec tant de légèreté et d'imprudence ! Admettons que tu aies voulu coucher avec elle, se dit-il hargneux, pourquoi ne l'avoir pas prise comme l'une de ces prostituées, de ces femmes joyeuses qui savent donner à l'homme des satisfactions rapides et honnêtes. Toi un militaire, un homme à soldats et à chevaux t'empêtrer, te ridiculiser dans une affaire absurde avec une pucelle. Ghazal Salem... allons donc ! Il eut un rire désobligeant. Fallait la rudoyer. De la tête aux pieds il n'était plus que furie. Dans son crâne, une tempête explosait.

À longues et silencieuses enjambées il avançait rapidement dans la nuit. Des bouffées de rage le suffoquaient, ah quelle affaire idiote ! il s'agissait bien de couchage ! Sèchement en deux mots il lui dirait qu'il lui fallait déguerpir, elle et toute sa famille, qu'il ne voulait plus s'occuper d'elle, tu es un poids, un malheur dans ma vie, une chaîne maudite. À cause de toi, je risque ma carrière, ma sécurité. Je te hais, je ne veux plus ni te voir ni penser à toi ! Arrange-toi pour filer d'ici mais disparais de ma vie, de ma pensée !

Son courroux s'enflammait à mesure qu'il approchait de la tente et que s'esquissait devant ses yeux flamboyants le visage clos de Ghazal. Il émergea de la nuit dans un halo de braises. Un seul cheval : Sofia Loren. Dans l'explosion qui le secoua, il crut que son crâne se détachait de son corps. Aveuglé de colère, les yeux éjectés, il entra dans la tente. Vide ! D'un pas de fauve, grinçant des dents, il se mit à aller et venir. Elle verrait... je lui mettrai la main au collet, je lui briserai le cou, l'insolente... ! Partir ! le laisser ! lui ! Hassan bey ! le colonel qui lui avait fait l'insigne honneur de la garder avec lui, de s'intéresser à son sort ?... La nuit le broyait dans une étreinte convulsive immense et noire.

Le village dormait. Irréelle et laiteuse la lune coulait sur les palmeraies, les chemins assoupis, brodant dans les ténèbres une dentelle luminescente. Saïd se retourna sur sa paillasse, puis il s'assit et méthodiquement écrasa deux, trois poux. Voilà pour toi et pour toi ! Son regard de froide rancune imaginait sur ses victimes l'orgie qui devait se dérouler sous la tente avec Hassan bey... Hassan bey qui devenait Saïd et Ghazal qui se métamorphosait en Galila.

Soudain, dressant l'oreille, il s'immobilisa, l'attention en écoute. Puis d'un bond, jaillit hors de sa case. Il tressaillit : Ghazal attachait le cheval à un dattier, s'enfuyait vers la grande route. Il courut derrière elle, agité d'un grand désordre, où était Hassan bey ? où allait-elle ? Hassan bey l'avait payée déjà... peut-être la nuit personne ne le reconnaîtrait...

Une voiture approchait lentement de Ghazal. C'était un taxi. Avant d'y entrer, elle se retourna, son regard chercha longuement au loin sur les falaises désertiques la tente rouge.



Les moustiques grésillaient sur la lampe, seul foyer lumineux dans la chambre obscure. Les cadavres tombaient sur la page. Il les chassait d'une main impatiente. Le front dans sa paume, Ibrahim Salem s'appuyait du coude sur la table. Pour la millième fois, il refaisait ses comptes. Des leçons de français ou d'anglais les aideraient, si peu ! à vivre. Mais qui se hasarderait dans une maison suspecte ? La tension figeait sur son visage un masque d'anxiété. Ses doigts se crispèrent sur la plume, il leva la tête.

Tout au fond dans l'ombre scintillaient les polissures des bois, les vieilles dorures des livres, compagnons de vie de Behor. Au bout de ses doigts il crut sentir la transparence usée de leurs feuillets. Leur ferveur pénétrait jusqu'à son âme, tandis qu'il fixait, minuscule dans la perspective du temps reculant, un garçonnet lisant sagement ses prières. Image flottant au fond d'un calice vénéneux dans le cœur fendu et noirâtre des Figuiers. Depuis que sa mort lui avait été révélée en un instant de fauve éternité l'immobilisant sous le figuier, il décelait les moindres râles des pierres de la propriété agonisante. Un sens s'éveillait en son être captant l'appel des forces montant du linceul d'oubli et d'argile qui le libérerait du poids terrestre de son corps. Ses croyances, son idéal de tolérance et de fraternité universelle achevaient de se consumer. Avec une impuissance détachée il participait par sa chair à cette dégradation spirituelle. Mais Ghazal... c'était autre chose... Sa présence lui insufflait une tenace volonté de lutte. Lui accoutumé à toujours abdiquer ! Il se massa les yeux, le front, une grimace soucieuse aux lèvres. Il avait beau réfléchir, il ne voyait pas comment Ghazal pourrait quitter le pays.

Il consulta sa montre : neuf heures passées... Elle n'était pas encore rentrée. Que pouvait-elle faire ? L'inquiétude s'installait en lui comme une bête dans sa tanière, emplissant sa pensée. Autour de lui la ville-cloaque développait ses enlacements tentaculaires. Il imagina Ghazal, solitaire et égarée, aspirée dans ses sucions,

ses fuites et ses pièges. Son visage s'enfouit dans ses mains... Ce jour-là, la ville brûlait, il s'était alité. Sa fille s'était plaquée contre la porte de la chambre refermée rageusement. Un cri : « Quand partirons-nous ? » Puis son gémissement : « Je ne puis plus vivre ainsi... » Il l'avait à peine entendue... mais avait-il voulu l'entendre ? Déjà il n'y avait rien qu'ils eussent pu se dire, rien qui put les rapprocher. Leurs relations entraînaient dans une telle décomposition que hors la rancœur et la culpabilité, ils n'éprouvaient plus que de l'indifférence. Un frisson le parcourut. Il avait été aveugle, sourd, par peur il n'avait rien voulu savoir. Et elle... ombre en transit et déjà exilée. Combien de temps avait passé ? un mois... plus ? il lui semblait des années...

Il s'adossa au fauteuil. Sous ses paupières ridées des larmes rougirent ses yeux. Il ne les sentit même pas. Depuis quand les Salem ne se parlaient-ils plus ? C'était comme s'ils avaient déjà cessé d'exister les uns pour les autres, comme si le dessèchement affectif de leurs relations et l'anticipation indifférente de leur fin auguraient déjà leur mort. Sa main se crispa sur sa poitrine, cet étouffement... Depuis des années il trichait avec lui-même et pour oublier, fuyait dans l'autodestruction des drogues médicinales. Oui... il s'était résolu à ce lent et calme suicide puisque qu'il ne s'expatrierait pas, vivant jusqu'au bout sa déchéance et prétextant une recrudescence de ses douleurs. C'est au cours de ces longs jours de solitude qu'enfermé dans sa chambre il avait graduellement renoncé à parler, expiant dans les remords solitaires, les fuites et les faiblesses de sa vie. Hanna... une chaleur apitoyée monta à son cœur. Oui... au début elle le querellait sur les doses ou l'opportunité d'un médicament, mais il se cachait d'elle, volant ses drogues, et l'excédait par ses lamentations. Alors elle s'était cloîtrée dans sa chambre, s'abîmant dans la contemplation de vieilles photos jaunies, de tabatières anciennes, de dentelles usées, de toute une camelote brillant du miroitement splendide de son passé imaginaire.

Dix-heures vingt... réveillerait-il Hanna ? Son corps se dressa, roide, maigre. Machinalement, avec le pli d'amertume qui semblait incrusté au coin de sa bouche, il serra autour de lui sa

robe de chambre fripée et se traîna jusqu'à la fenêtre. Les douleurs irradiaient dans le dos, les jambes. Dehors cette paix... la paix d'autrefois ramenant la magie silencieuse des nuits, la joie des fêtes au temps d'Élie et de Sarah... au temps de son enfance.

Il respira profondément l'air humide, prêtant l'oreille au lappement du Bahr. Le fleuve se gonflait du sang limoneux qui rougissait ses eaux fangeuses, absorbées avidement par la terre calcinée d'automne. Le niveau montait, submergeant le pied du saule, le banc de Behor. L'odeur végétale du limon adhérait à la lumière stagnante, aux brises nocturnes, aux chaudes tiédeurs obscures.

Dans la rue une ombre bougea. Ghazal ? L'espoir, l'angoisse l'étreignirent si violemment qu'il porta la main à son cœur. Non, rien qu'un passant. Il revint à sa table, Abdou avait traîné ce soir avant de partir et Ibrahim Salem, refrénant son impatience, avait tardé à se mettre à sa besogne. Chaque soir, il jetait hâtivement dans la baignoire, le lavabo, des monceaux de documents descendus du grenier. Il les brûlait et lavait ensuite les cendres. Les placards, les caves se vidaient de leurs trésors. Ce soir il avait retiré d'une pile de journaux, des feuillets couverts de la longue écriture d'Élie. Il s'assit, mit ses lunettes, tira à lui les pages couvertes de moisissures humides qu'il effleura avec émotion. Les feuillets couverts des bribes d'écriture d'Élie tremblaient entre ses doigts... *La question cruciale est de savoir quand nous nous appliquerons à examiner clairement les menaces d'une force si démoniaque dans son principe et son organisation qu'on ne peut l'attribuer qu'à Satan, le symbole de la haine de l'être humain et de sa destruction... Serons-nous par aveuglement, inconscience, passivité de ceux qui, refusant de construire l'Histoire, en deviennent son jouet ? ... une nation refusant de se défendre, ne peut survivre. Telle est l'implacable loi de l'évolution historique. Quel qu'il soit ce monde est le nôtre, il n'y en a pas d'autre. Y assumer notre existence libre, c'est combattre pour notre survie.*

Il leva lentement la tête, sa physionomie exprimait le désarroi d'un homme revenant d'un long égarement. Il eut le sentiment de se détacher du temps comme si les objets, la vie le fuyaient, l'abandonnaient tandis qu'il demeurait immobile, impuissant à en

retenir le flux. Même ce lieu qui l'avait vu naître et qu'il pensait ne jamais quitter lui semblait désormais étranger, une étape où l'on s'arrête un moment avant de repartir. Que de fois dans le silence de la nuit avait-il déambulé dans les pièces obscures aux teintes défraîchies, aux rideaux fatigués et où les photographies et les objets familiers ressuscitaient le monde d'autrefois. Il savait maintenant que cette séparation inéluctable de son passé qui pénétrait son être comme une substance dissolvante, n'était autre que la progression de la mort en lui.

Le temps dévorait la nuit. Dans quelques heures l'aube pâlerait les blancs cimetières ensablés et la ville s'éveillerait dans la nacre d'un été finissant martelé par la peur. Ghazal n'était toujours pas rentrée. Son angoisse monta à un seuil presque intolérable. C'est mon châtiement, songea-t-il, étreignant sa tête. S'il survenait un malheur, j'en serais moi responsable. Alors souffre, Ibrahim Salem, souffre...



La lune est le regard de Ghazal. Les parfums sont la chair de Ghazal et toute la nuit est l'enchantement atroce de son souvenir. De son absence ! Par la berge il s'est introduit dans le jardin, n'a trouvé nul obstacle. Dans un rayon de lune, il a rampé vers la maison. Accroupi sur la terre nue, il guette sa chambre d'un regard ardent. La folie est en lui, le démon le dévore. Nuit et jour. Ô nuit du zikr\* tu ne m'as pas libéré ! J'ai tournoyé les yeux révoltés, j'ai gémi en transes, j'ai crié et j'ai tremblé, j'ai pleuré et je suis tombé, je me suis frappé et je me suis griffé et l'efrit\* qui est en moi ne m'a pas lâché. Et Zeinab se tenait devant moi, tirant ses joues de désespoir. Et je lui ai dit : « Ô femme du maudit, l'efrit me dévore toujours ! » Alors elle s'est jetée à terre et a crié : « Jour de malédiction le jour du démon. Sur lui les plaies et sur lui la mort ! Que ses oreilles soient des excréments, sa langue du sable et ses yeux de l'eau ! » Et moi je songeais : fils de Saïd tu iras chez Hassan bey. Tu te montreras à lui en cet état. Tu lui diras : « Qu'as-tu fait de moi Hassan bey,

un homme de cinquante-trois ans que le monde respectait. Tu es le responsable de mon malheur. Je me tenais humble sous ton regard et tu m'as dit : "Surveille cette fille ! Sur ta vie tu m'en répondras !" Et voilà... tu m'as attaché à ma chaîne. Le jour dans mon guet, la nuit dans mes rêves. Ai-je une heure de répit, un instant de contentement ? Ô jours d'autrefois, jours de paix et de sommeil. Ô temps gras de mouton et de sieste ! Mon visage à présent, qui le reconnaît ? Vieux singe flapi aux yeux fixes, aux cernes larges comme des platanes. » Et toi suiveur, fils de chien ! Qu'attends-tu pour te conduire en homme. Avance... nul ne te voit ! La chance te sourit. Même le gravier est silencieux et la lune éclairant le chemin, t'invite au crime. Cette fenêtre ? Fermée. Peut-être celle-ci... Cette nuit est peut-être la nuit de ta délivrance... Une lumière... quelqu'un veille... Ah traître sioniste, fils de chien ! vieux de malheur, que tu brûles avec tes maudits papiers ! Que le feu dévore tes yeux, ta langue ! Une perquisition c'est ça ! Tous en prison, Ghazal à moi ! tu tueras un traître, tu seras un héros. Nuit de lait, nuit de violence, nuit bénie de larmes et de sang !



Un fracas métallique brisa le silence. Ibrahim Salem leva la tête, se dressa, submergé d'espoir et d'effroi. Ghazal... Enfin ! Cette attente, ce cauchemar prenaient fin... Dieu merci ! merci... Ô Éternel ! Son cœur bondit de joie, des larmes jaillirent de ses yeux. Il courut à la porte et alluma le couloir. Un inconnu se tenait à quelques pas de lui.

Les vieux objets de cuivre empilés par Hanna dans un placard s'étaient effondrés sur le carrelage dans un bruit assourdissant. D'un regard hébété le fonctionnaire contemplait cette ferraille gisant à ses pieds. Une porte s'ouvrait. Il n'eut pas le temps de se cacher. Devant lui se tenait l'homme qu'il avait surpris brûlant des papiers dans la baignoire. Sa peur se mua en colère.

« Ah ! maudit ! fils de la peste, galeux fils de chien – siffla-t-il au vieillard immobilisé dans l'embrasure de la porte. Crois-tu

## Chapitre 5

que nous ignorons les complots ! Perfide la coupe est pleine ! Le temps est proche où le peuple exploité se vengera. Par ma main ! Sinistre allié de l'impérialisme, suppôt de New-York et des engins nucléaires, ta fille... où est-elle ?

— Ma fille ? » Ibrahim Salem se redressa. « Ma fille est avec Hassan bey. Ils viendront incessamment. Et toi qui es-tu et que viens-tu faire ici ?

— Hassan bey ? » murmura le fonctionnaire devenant livide, ses lèvres tremblèrent. Il recula, jeta un regard désemparé autour de lui. Hassan bey... S'il venait ? s'il le voyait ici...

Il rapprocha vivement sa face haineuse d'Ibrahim Salem dont le regard glacé brillait étrangement :

« Si tu souffles un mot de ma visite, un seul, à Hassan bey, je t'arracherai la peau et la jetterai avec les documents que tu brûles.

— Les documents ? » répéta faiblement Ibrahim Salem se soutenant à peine au mur alors que l'homme disparaissait prestement.

C'était un policier. Un po-li-cier. Maudite imprudence. C'était la fin... et Ghazal qui était absente ! Réveiller Hanna ? Elle avait pris un somnifère. L'esprit tout barbouillé elle n'y comprendrait rien. Il fit le tour de la maison, vérifia si toutes les portes, les fenêtres étaient bien fermées. Puis, harassé, tombant dans son fauteuil, il attendit Ghazal.

Immobile dans la pénombre, le visage pâle et exsangue, le vieil homme semblait inanimé. Mais sous ses paupières closes, des larmes coulaient sur son visage, son cou, ses vêtements. Seigneur, souviens-toi que tu m'as fait d'argile et que je retournerai à la poussière. Châtie-moi oui ! mais épargne ma fille innocente. L'ennemi nous traque et nous guette. Mais c'est en toi, Seigneur, que j'espère. Ne me châtie pas dans mon enfant... sauve ma fille...

Le taxi roulait. Désorienté, il écarquillait les yeux. Comme la ville avait changé... Il ne reconnaissait plus les rues. Là... se trompait-il ? n'était-ce pas l'ancienne synagogue Ezriel ? Un écriteau coupait la façade. Il déchiffra : C.S.P.P. Tiens !... Et au-dessous : Club Socialiste de Ping-Pong. Ibrahim Salem se rejeta dans le fond de la voiture en proie à une crispation de tout son être. Son regard traqué fuyait les maisons, les rues hantées de souvenirs, de drames auxquels il était resté indifférent. Maintenant c'était son tour. Impulsivement il se pencha vers le chauffeur : ne passe pas par la rue Mourad, la rue du Peuple, la place de la Libération... Mais les mots moururent sur ses lèvres. De toutes les rues déferlaient, tristes et narquois, les regards et les sourires des exilés venant à sa rencontre.

Défaillant il ferma les yeux, chassa ces images. Son esprit devait être clair quand il parlerait à Maître Razi bey. Il se mordit la lèvre, perplexe. Ce rendez-vous n'avait pu être obtenu qu'en invoquant d'obscurs et puissants parrainages. Quinze minutes pas plus, avait sèchement précisé le secrétaire au téléphone. Des rumeurs couraient sur Me Razi bey depuis que sa conversion à l'Islam lui avait acquis la faveur de la bourgeoisie militaire. Ibrahim Salem scruta ses souvenirs. Il revit un jeune homme mince, glabre, mis avec la recherche affectée de l'indigent ambitieux. Autrefois, il le croisait de temps à autre, glissant furtivement dans les antichambres, la mine obséquieuse, le discours adulateur.

Le taxi s'arrêta devant un immeuble luxueux. S'extirpant péniblement de la voiture, il jeta alentour un regard surpris. Il ne connaissait pas ce quartier neuf. Le hall en marbre, l'ascenseur moderne l'émerveillèrent. À sa mine timorée une secrétaire prit un air guindé et autoritaire qui l'intimida davantage, tandis qu'elle l'introduisait dans un salon cosu. Sur une table, des revues s'empilaient. Il les feuilleta machinalement, s'efforçant de mettre ses idées en ordre. Voyons... parler de la visite du policier, de ses menaces, du renvoi de sa fille, de la difficulté à vivre... Un ancien coreligionnaire, il se montrera compréhensif.

Mais Ibrahim Salem perdit ses illusions aussitôt qu'il entra dans le cabinet de l'avocat. Embusqué derrière un monumental bureau Empire, un homme imposant, les mains posées aux deux extrémités du meuble, semblait l'étreindre entre ses bras étendus et rigides. Il ne le reconnut pas tout d'abord et ressentit un choc. La bête corpulente à l'expression minérale n'avait plus rien du courtisan vif d'autrefois, sinon l'œil noir brillant enchâssé dans le visage olivâtre. Instantanément il comprit la futilité de sa démarche. Dépeçé par un regard hostile, la mort dans l'âme il s'approcha du fauteuil désigné d'un geste impérieux.

En voyant entrer Ibrahim Salem, si éloquent dans son aspect minable, Me Razi bey avait immédiatement deviné la raison qui l'amenait. Déjà il arrêtait sa décision : dix minutes, pas plus, pour un tel miséreux. Mais il y mettrait les formes. Il n'était plus novice. Depuis longtemps il avait compris que le formalisme constituait l'essentiel de l'arsenal professionnel de l'homme de loi. Au surplus, il avait toujours assimilé les formes avec aisance. C'était comme si d'elles-mêmes elles venaient modeler son langage, ses gestes, ses expressions.

Instinctivement un moule de pitié s'ajusta à sa physionomie. Il affectionnait particulièrement ce système subtil de relations sociales. Sa participation bénévole à divers comités de bienfaisance lui avait permis de tisser progressivement son filet de puissantes relations. Appuyé au dossier de son fauteuil, le regard voilé, Me Razi écoutait Ibrahim Salem.

« Oui... je suis navré de déranger son Excellence, un problème trivial, bien sûr... les perquisitions nocturnes sont parfaitement justifiées dans un pays qui après la révolution doit se protéger des traîtres... »

Tandis qu'Ibrahim Salem s'enfonçait dans son récit, décrivant la visite du policier, l'irritation gagnait Razi bey. Quoi ? il aurait le culot d'invoquer une solidarité... ? Ses efforts anéantis, sa carrière ruinée pour ce loqueteux ? Il l'examina, révolté par tant d'imbécillité. Ce niais, malgré ses cheveux blancs, n'avait pas encore compris que la force est la justice et que l'intérêt du pouvoir est le droit. Il ne lui venait même pas à l'esprit que la victime décrétée coupable par la raison d'État perdrait son temps à se justifier. Bon gré mal gré elle devait assumer ce rôle par patriotisme. L'essentiel n'était pas la légitimité mais la nécessité de sa culpabilité. Puisqu'il fallait un coupable, l'État le choisissait.

Et tandis qu'Ibrahim Salem insistait benoîtement sur son droit, son innocence, la justice humaine, Me Razi, tout en hochant la tête, restait confondu par tant de sottise. Incroyable... ce maladroit était une curiosité de la nature... il s'entêtait à ne pas comprendre qu'il n'influencerait jamais l'acte d'accusation. Il lui jeta un regard incrédule. Dix minutes c'était trop. Sa voix sèche cingla le marécage plaintif où s'embourbait Ibrahim Salem. Cette histoire de policier... hein, quelle mouche le piquait ? Jamais entendu parler de perquisitions nocturnes, réfuta-t-il avec un geste de déni et une moue dubitative. L'avait-il bien vu, en chair et en os, ce policier ? C'était tard... un cauchemar, une angoisse peut-être, avaient pris les apparences de la réalité. Une grave accusation contre le régime, avertissaient ses prunelles de pierre... Il fallait des preuves. Ibrahim Salem mesurait-il son imprudence ? Écoute : un conseil d'ami dicté par la pitié, la pure sympathie : oublie ! Oublie mon frère, au plus vite cette affaire ! Surtout n'en parle à personne. Prudence... si des rumeurs parvenaient aux autorités, sur mes yeux, elles se lasseraient de leur bienveillance et séviraient contre toi. Ce régime progressiste, béni soit-il, longue vie au Raïs ! offre des garanties juridiques égales à chaque citoyen.

Oui, oui, il a raison, se dit Ibrahim Salem, je deviens fou. Sous ses yeux l'avocat se déformait, enflait. Immense et flasque, il emplissait toute la pièce, s'étendait jusqu'au plafond, écrasait ses chairs molles contre les murs, s'étalant, impudique, dans une obèse arrogance. Soudain, Ibrahim Salem se ratatina dans son fauteuil avec un regard terrorisé et ravala un petit cri de frayeur.

Razi Bey se levait massif, énorme. Oui, Ibrahim Salem était le jouet de germes nocifs qui envahissaient sournoisement son esprit. « Ya Allah, mon frère, c'est d'un médecin dont tu as besoin, pas d'un avocat ! »



Le taxi filait vers Gezireh. Putride et fangeux, le fleuve charriait ses suicidés, ses charognes, ses déchets. Devant son regard fixe, le visage obsédant de Razi bey se superposait aux maisons, aux rues. Et sa fille... il ne lui avait même pas parlé de Ghazal. Tous les frères du pauvre le haïssent, se dit-il amèrement.

Il tira le col de sa chemise. Les vêtements collaient à sa peau. Que d'encombrements exaspérants. Une impatience fébrile le tenait, il devait absolument parler à Ghazal. Mais que lui dire ? cette explication s'imposait avec la force d'une urgence. Cette fois il ne s'esquiverait pas.

Il paya le taxi. « Que le malheur emporte le traître ! », vociféra l'épicier hargneux, tandis qu'Ibrahim Salem, à petits pas maladroits, se hâtait vers l'abri des murs. Il leva la tête mesurant la distance qui le séparait du havre et cligna des yeux. Dans la lumière impitoyable sa maison apparaissait identique à celle d'Issa Benyamin.

La maison était vide. Même Abdou était absent. En vain fouilla-t-il partout, se traînant gémissant et crispé d'une pièce à l'autre, ouvrant les portes, appelant, se sentant de plus en plus étranger à ce domaine qu'il ne reconnaissait plus. Les rats avaient proliféré

en toute liberté, les toiles d'araignées, les insectes, la saleté métamorphosaient la maison en un cloaque.

Il retourna au salon. Fauteuils et guéridons disparaissaient sous la poussière et les gravats tombés du plafond. Des objets avaient disparu, volés par Abdou. Le bouddha gisait à terre, le crâne fendu. Les mains tremblantes, Ibrahim Salem le ramassa, le contempla longuement puis posa doucement dans sa niche cette relique de Sarah.

Abdou, progressivement, avait pris possession de toute la maison que les Salem lui avaient abandonnée. Retirés chacun dans leur chambre, ils s'étaient habitués à l'entendre crier ses imprécations, claquer les portes, empestant l'atmosphère de son odeur indéfinissable. Même absent, Abdou était partout, s'élevant à mesure que les Salem tombaient.

Ibrahim Salem se sentit étouffer dans l'air raréfié par la fournaise. Il se souvint alors que tout préoccupé de Ghazal, il n'avait pas remarqué l'aspect insolite des rues qui se vidaient rapidement, des boutiques fermées, des passants pressés, des petits groupes serrés et stationnaires. Quelque chose se préparait en ce torride silence. Ghazal... Hanna?... Où étaient-elles, égarées dans cette menace latente qui les encerclait ? S'efforçaient-elles de le rejoindre, lui prisonnier de ce piège, s'alarmant de ses alarmes, souffrant de ses souffrances ? « Seigneur, il n'y a de refuge qu'en toi », murmura-t-il éperdu, saisissant son front dans ses mains.

Une porte s'ouvrit. Il entendit le pas pesant de Hanna et les cris de Abdou. À l'instant où tous les deux entraient au salon, il aperçut Ghazal traverser la rue devant l'épicerie fermée. Dieu soit loué, Ghazal, Hanna rentraient saines et sauvées ! La gratitude le submergea. Ce soir il parlerait à Ghazal. Ce soir, peut-être tout s'arrangerait, songea-t-il, allant vers le fauteuil de Behor. Le soleil se couchait. C'était un crépuscule sanglant.



La journée de Ghazal n'avait été qu'une fuite dans les rues, un vain effort pour oublier Hassan... Petite fille d'Élie le traître ! Cette voix... elle martelait ses pas, vibrait dans tout son corps. Et ce regard... cette tension de tout son être à lui, tendu vers elle, la pénétrant, la palpant, la devinant, mais immobile à se briser, paralysé par des chaînes de haine et de désir, ciment de leurs relations. Elle prenait à gauche, à droite, filait devant elle, mais un invincible magnétisme dirigeait ses pas vers les Figuiers. Elle arriva le regard aveugle, l'esprit vacillant. Mais franchissant le seuil, elle comprit aussitôt que c'était là qu'elle devait être en ce moment, là et non ailleurs. Et sa lucidité lui revenant, elle regarda étonnée, autour d'elle. Ce poids vidé du silence torride... Quelque chose se préparait. Ses parents... ces deux êtres négligés, oubliés... Elle ouvrit une porte, une autre, le regard fiévreux, la main impatiente.

Ce soir-là comme autrefois, elle les trouva au salon. On eut dit qu'ils l'attendaient. Ghazal s'immobilisa sur le seuil. Derrière les fenêtres le soleil se couchait. Elle les regardait et eux la regardaient. Ils se dévisageaient tous trois, bouche close, l'âme débordante. Ibrahim Salem était assis dans le fauteuil de Behor. Une joie insolite brillait dans ses yeux bleus. Depuis longtemps elle n'avait vu cette flamme luire de l'intérieur dans son visage crayeux. Mais son attention sollicitée ailleurs s'étonna sans plus de ce fait.

Hanna penchait son visage et regardait vers la porte, sans voir apparemment Ghazal, car son expression interrogative indiquait qu'elle attendait que quelque chose ou quelqu'un survint.

Mais le regard de Ghazal ne décollait pas des lieux, comme un rayon lumineux il balayait lentement la pièce. Plus que ses parents c'était le salon qui requérait pour l'instant toute son attention. Le salon et elle, leur relation.

Jadis... oui elle était entrée ici, elle avait accompli ces mêmes gestes, les yeux rétrécis de dépit, la bouche pleine d'anathèmes, épouvantée par son sacrilège. Jadis... oui... il n'y avait encore guère longtemps... un mépris douloureux et aimant, plus atroce que la fureur, la clouait à cette place. Mais à présent, son personnage de jadis se détachait d'elle, tombant en cendres à ses pieds

comme cet univers de débris au milieu duquel ses parents muets la contemplaient.

Décrochés du mur, les portraits gisaient sur le sol. Avilis, impuissants. Le visage de Moïse était crevé. Élie, comme lacéré par plusieurs coups de poignard, semblait saigner. Behor disparaissait sous une viscosité glaireuse et les aïeules avaient été si outragées qu'on ne voyait plus que des toiles trouées. Ghazal les considéra avec une compassion étonnée, basculant lentement dans l'univers du pardon, le plus enlisant, le plus accablant. Le salon lui apparut neuf, se régénérant dans l'immense pitié de sa mort.

Son regard quittant les tableaux se posa sur ses parents. Tous trois se regardaient dans un silence bloqué autour de Abdou qui, debout au milieu du salon, pérorait sans fin sur la révolution, les traîtres et le triomphe final de la Vallée sur un vil et chimérique État ennemi dont les prétentions à l'existence empoisonnaient toute la planète. Il avait partout suspendu des tableaux du Dictateur, multipliant la surveillance autour des Salem. Puis la voix de Abdou mourut. Il avait ouvert la radio, libérant les imprécations et les hurlements du Dictateur.

Il faut que les autres entendent, criait Abdou désignant les autres d'un geste circulaire, tandis que les Salem se retiraient dans leur chambre sans avoir échangé une seule parole.



Une nuit pure et lucide régnait dans un univers en ordre. Et Ghazal, se penchant au dehors, comprit que c'était une nuit de clarté et de clémence, une nuit imprégnée d'espoir. Tout était à sa place, les arbres en leur enracinement, les astres en leur orbite. Tout sauf elle. Elle seule n'était pas à sa place. Ailleurs... Son regard rêveur contempla le firmament... Ailleurs la vie serait peut-être autre. Elle serait différente la vie... Autre. Comment ça : autre ? Et bien... peut-être... comment dire ? il y aurait ce qu'on appelle la liberté. La liberté c'est quoi ? Eh bien, par exemple, peut-être ne serait-elle plus suivie... peut-être marchant dans les rues n'aurait-

elle pas à se retourner ou s'immobiliser devant les vitrines pour détecter les suiveurs dans la réflexion de la glace ? Peut-être son courrier ne serait pas intercepté, ses conversations téléphoniques écoutées, peut-être pourrait-elle avec ses proches se renseigner sur le sionisme, Israël. Peut-être... L'effort fronçait ses sourcils. Ailleurs... ce serait la liberté d'être soi-même, d'aimer... Existait-il une qualité d'homme qui ne méprisât pas, qui n'humiliât pas ? Ce serait un compagnon... un sourire, un regard où il y aurait une grave douceur. Des hommes avec lesquels on veut construire le bonheur, on veut espérer en la vie. Des hommes comme ça, en existe-t-il de par le monde ? Hassan... se pourrait-il qu'un jour ils se regardent avec l'estime des profondes et durables tendresses et que l'élan généreux qui les modifierait l'un l'autre dans toute leur âme, efface à jamais la haine et la souffrance ?

Une volonté de joie s'affermissait au-dedans d'elle, chassant la peur et le découragement. Elle leva la tête, sourit. Ghazal chuchotaient les étoiles, une vie doit être comme un firmament, une volonté doit la guider, tenace comme le mouvement qui fait revenir les astres chaque soir à leur place. Une vie Ghazal... c'est peut être autre chose que haine et rancœur. Ailleurs peut-être...

Mais la pensée de Hassan diffuse dans l'ombre l'enveloppait comme si quelque part, en un lieu, leurs pensées s'unissaient. Il viendra, songea-t-elle, il veut me transmettre un message. C'était une certitude. Et s'allongeant toute habillée sur son lit, elle attendit, confiante, les yeux grands ouverts.



Minuit. Il avait débattu toute la journée s'il irait la voir, la petite-fille d'Élie le traître. Des idées démentes lui traversaient l'esprit, des images insupportables l'avaient obsédé. Il devenait fou, son crâne éclatait.

La tête entre les mains, il s'était efforcé de chasser Ghazal de son esprit, se forçant à réfléchir. Depuis quelque temps, le peuple s'agitait. Les récoltes étaient insuffisantes, les livraisons de blé en

provenance d'Europe pourrissaient sur les quais, négligés par une bureaucratie apathique. La révolte grondait. Alors on avait découvert un réseau sioniste qui organisait l'émigration clandestine du peuple maudit. Issa Benyamin en était le cerveau. Était-ce vrai ? Nul ne s'en souciait ! Les officiers avaient délibéré. Ce réseau béni était l'ennemi, l'obstacle unique au socialisme arabe, à la démocratie arabe, à la libération arabe rédemptrice de tous les peuples arabes guidés par le flambeau de la civilisation arabe. Et pendant que dans son bureau Mourad avait évoqué froidement les instincts meurtriers de la populace : « le peuple récupère son droit et sa dignité », indiquant d'une baguette des points sur la carte, Hassan voyait s'esquisser un visage clos. Son père... Il avait tenu serrées dans les siennes ses mains d'enfant : « Tu me le jures n'est-ce pas ? tu protégeras les Salem. » Il avait juré. On ne trahit pas son père mourant.

La voiture longeait silencieusement le trottoir. La lune était pleine. Et ce soir comme la veille, son opalescence métamorphosant le monde mettait dans l'âme de Hassan une nostalgie déchirante, indéfinissable. D'un geste sec il tourna la clé, stoppa le moteur, écouta le silence. Puis comme malgré lui, son regard à la fois avide et hostile se tourna vers la fenêtre de Ghazal. Il connaissait parfaitement, sans être jamais entré aux Figuiers, la topographie des lieux. Elle dormait certainement. Ses poings se crispèrent tandis qu'il chassait avec violence l'image de la jeune fille endormie.

Sortant sans bruit de la voiture, il fit quelques pas, ramassa des cailloux. L'impatience inquiète qui l'avait tenaillé toute la journée, faisait place à une joie détendue, tandis que jouant avec les cailloux, il savourait l'instant où il l'éveillerait et la verrait apparaître à la fenêtre. Mais une irritation épidermique subsistait, une conscience mécanique qui le gourmandait. Que fais-tu là ? pourquoi te soucier d'elle ? Seule la révolution doit compter, le peuple, masse immense, mer humaine à qui il faut désigner une proie. Et lui, officier de haut rang, chargé de lourdes responsabilités, traînait sous la fenêtre de Ghazal l'impie ! Sa main lissa ses cheveux avec agacement. Au surplus, fiancé, par

les convenances et l'intérêt, à la nièce d'un ministre. « Toutes les chances », murmura-t-il. Soraya... parfaitement éduquée pour ce mariage qu'elle attendait placidement comme si elle n'était venue au monde que pour ça ! Aimait-il Soraya ? Tu te couvres de ridicule, se dit-il avec dérision. L'amour, Hassan bey... sais-tu ce que c'est ? Pesamment, il s'adossa à la voiture, étendit son bras sur le toit et tourné vers le fleuve, le regard plongeant dans la nuit, il eut un petit rire silencieux. Sornettes. Aimer Soraya ? Fadaises... Marié, il n'abandonnerait pas sa vie libre d'officier. Exclu de sa vie l'amour ! Il ricana. Oui, il était sous la fenêtre de Ghazal, mais pour honorer la mémoire de Kemal ! ce père qui, il s'en apercevait pour la première fois, lui avait légué une tâche impossible. Il fallait en finir, folie de rester là...

Il lança un caillou contre les volets, attendit. Il en lança un plus gros, plus fort. Les volets s'ouvrirent. La nuit était si claire qu'il discerna le regard de Ghazal. Une joie profonde, inattendue, jaillit de sa poitrine. Soudain ce parfum volatil du jasmin... Il respira profondément. La nuit, toute la nuit tiède, souple, l'enveloppait dans sa matrice pulpeuse.

Le heurt des cailloux contre les volets avait été imperceptible mais il avait suffi à tirer Ghazal de sa légère somnolence. Immédiatement lucide, elle devina que Hassan l'attendait comme si elle avait toujours anticipé sa venue. D'un bond elle fût à la fenêtre. Quand elle le vit près de sa voiture, le visage levé vers elle comme offert elle n'en fut pas surprise.

« Descends ! » ordonna-t-il rudement, la gorge sèche.

En un clin d'œil elle descendit, courant dans l'allée comme autrefois quand enfant elle guettait le beau cavalier qui s'arrêtait devant le portail. Et la voyant se tenir devant lui, frêle et silencieuse, il se sentit à nouveau submergé d'une joie profonde qui le déchira, dévastant tout son être. Leurs regards se croisèrent, se prirent dans une tension intolérable.

Silencieux, ils se tinrent face à face, graves car cette rencontre ce soir était une consécration. Comme si tous deux incarnaient une mission qui les dépassait et dont ils se sentaient malgré eux les

dépositaires et les instruments. Brusquement, Hassan se détourna, s'avança vers la voiture, ouvrit la porte brutalement.

« Monte ! »

La voiture roulait lentement. Hassan surveillait la rue dans le rétroviseur. Il eut suffi d'un espion de Mourad, ce soir, pour saboter sa carrière. Ghazal se rendait-elle compte seulement des risques qu'il prenait pour elle ? La sueur perlait à son front. Il n'était plus maître de lui, plus maître de sa volonté. De nouveau la colère, la rancune, la honte de sa tendresse, de la joie houleuse éveillée par la jeune fille, le torturaient. C'est l'ennemie ! Contre son peuple, les Arabes dépensaient des milliards pour exciter la haine mondiale. Mais cette angoisse, cette sollicitude qui le reliait à elle... Qu'il la haïssait de lui causer tant de tourments.

« J'ai deux mots à te dire et cela sera bref. Ce n'est ni par amitié, ni par estime pour toi et les tiens que je te parle, mais par fidélité à mon père. Au contraire, je vous déteste toi et les tiens ! »

Il se tut, lança un regard de biais, savoura avec une joie mauvaise la tristesse de son visage. Voilà : ainsi il fallait parler ! Il n'était pas bon qu'elle se fasse des illusions sur sa présence, ce soir à ses côtés. Qu'il se détestait d'être là avec elle !

« Demain, tu iras chez Issa Benyamin. Tu lui diras qu'il doit se débrouiller pour partir, lui, toi, les tiens. Bientôt je ne pourrai rien pour vous, pour toi ! Je risque déjà ma vie, ce soir ! »

Pourquoi voulait-il protéger Issa Benyamin, se demanda-t-il subitement. C'est parce qu'il est innocent... Allons donc, il n'était pas si naïf : innocent, coupable, aucune importance en politique. Folie, pure extravagance ! Si on venait à le savoir... D'ailleurs il n'était pas venu pour parler de ça. Il se fichait pas mal de ce cadavre de Benyamin. Pourquoi était-il venu ? Pour la voir ! Le cri en lui fut si douloureux qu'il se mordit les lèvres jusqu'au sang. Mourad, ce nazi, l'avait-il aussi impliquée dans ce réseau ? Une sueur froide le couvrit. Agent de l'ennemi. Pour elle : la mort. Lui devenait traître. C'en était fini de sa carrière.

Il lui jeta un regard scrutateur. Cette innocence... La voiture revenait lentement vers les Figuiers.

« Ne parle à personne de la visite de ce soir, fit-il.

— Je ne te trahirai pas ! » murmura-t-elle, la gorge serrée.

Hassan arrête le moteur, se penche au-dessus de Ghazal, ouvre la portière.

« Pars ! »

Il pouvait à peine parler tant sa gorge était nouée. Elle lui lança un rapide regard et s'enfuit effrayée par son visage.

Les ténèbres étaient de la poisse. Elle avançait à tâtons dans les méandres enchevêtrés des couloirs. Ce n'était plus les Figuiers, le foyer de son enfance, mais le tunnel obscur de sa vie, le béton d'angoisse et de noire solitude d'une recherche sans issue, d'une progression sans évasion, d'un enracinement toujours plus adhérent dans une asphyxie sans résonance. Et distendu, dépecé, cloué sur toutes les parois, du sol au plafond, était crucifié le corps d'Élie. Le fleuve murmurait au ras de la berge. Son clapotis insistant lui parvenait tel un appel fiévreux. Dans l'entrebâillement d'une porte, elle entrevit le bouddha luisant dans un pinceau lunaire. « Ô bouddha ! gémit-elle, garde-moi des démons écorcheurs d'âme, essoreurs d'entrailles ! garde-moi de la sombre passion de mort qui emporta Sarah. »

Debout dans l'obscurité, posté près de la fenêtre, Ibrahim Salem guettait sa fille. Son oreille inquiète avait perçu le ronflement d'une voiture, il avait vu Ghazal courir dans l'allée et reconnu Hassan. À présent il l'attendait, l'âme pleine d'effroi. L'officier s'amuserait-il avec sa fille ? Ne pouvait-il avoir d'autre divertissement qu'une vierge à déflorer ? Mais peut-être était-ce autre chose... sinon pourquoi serait-il venu à minuit ? Hassan bey n'était pas un gringalet infatué. C'était un homme sérieux. Et Ghazal... Qu'y avait-il entre eux ? Depuis la veille, il fuyait son visage fermé et le recherchait dans l'espoir de fléchir sa rancune. Silencieux, taciturne, il la suivait d'un long regard implorant qu'elle ne voyait même pas. Il devait lui parler... se disculper : l'homme n'est que faiblesse et gémissement dans le poing de la fatalité. Expliquer... mais expliquer quoi... ? Emporterait-il ce remords dans la tombe ?

Car quelque chose se prépare. Il le sent dans la détresse s'évaporant de la terre. Dans le frémissement anxieux du temps qui avance inexorablement, avance vers quoi... ?

Il l'entendit revenir, se faufiler dans les escaliers. Il se dépêcha, ouvrit sa porte : Ghazal ! Elle était déjà dans sa chambre.

Étendue dans le noir, Ghazal gisait, pétrifiée comme un caillou. Vaguement elle entendit le pas affaibli de son père traîner dans le couloir. Il n'osa pas frapper et elle n'ouvrit pas.

Derrière la cloison, Ibrahim Salem, anxieux, épiait un bruit, un mouvement. Dans le corridor ténébreux hanté des résonances d'antan, il patienta longuement dans un humble espoir de pardon qui ne venait pas. Puis ses douleurs, devenant insupportables, le forcèrent à se hâter dans sa chambre où d'une main fébrile il s'administra sa drogue médicinale. Demain il lui parlerait... demain...



Un impitoyable soleil crève les pustules d'asphalte. La foule obstrue les rues hurlantes. Tu marches et tu ne vois rien. Tu marches et tu ne sens rien, tu marches et tu n'entends rien. Tu fuis et tu ne sais pas que tu fuis, Ghazal Salem, car l'air autour de toi est un brasier, un vacarme ! Tu as obéi à Hassan car son esprit est en toi, il te commande. Il t'a dit :

« Va chez Issa Benyamin, parle-lui. » Et tu as été. Tu as vu la foule détruire la maison pierre à pierre, se précipiter dans les ruines, piétiner les miroirs et les débris. Quand même tu es entrée, tu as cherché Benyamin comme Hassan te l'avait ordonné et c'est seulement quand tu l'as vu baignant dans son sang que tu es repartie. Tu courais. Tu pensais : cela se passe en ce moment aux Figuiers.

Mais la foule était si compacte, si menaçante autour de Gezireh que tu n'as pu y aller, alors tu as couru toute la journée au hasard. Pour te soustraire au danger tu as acheté une melaya\* qui te dissimulait toute. La ville incandescente te jetait des souvenirs en bras-

sées, projetait contre toi ses masures, ses miasmes, ses monceaux de ruines ensablées. Comme une pieuvre, elle t'enserrait dans ses ruelles étroites. Tu étais prisonnière de ses tentacules de bitume gluant. Et toi, tu voyais des scènes de carnage se dérouler aux Figuiers. Souviens-toi, souviens-toi... tu disais qu'une vie doit être riche de générosité. Mais c'était autrefois... Autrefois... à une autre époque, dans une autre existence. Crois-tu encore en une vie riche d'amour et de compassion comme un firmament ? Tu as pris un tramway pour fuir la ville et le temps, ce sablier de feu coulant s'est empli d'une déambulation épuisée. Tu voulais rentrer aux Figuiers, voir tes parents, redevenir Ghazal Salem. Le remords d'avoir fui t'aiguillonnait. Pour la première fois tu découvrais leur drame de l'extérieur. Mais la foule hystérique emplissait les rues et il te semblait que les Figuiers n'existaient plus, n'avaient jamais existé, que toute ta vie n'était qu'un vent de sable et que ton âme errait sans chair, ni corps...

Quelque part au loin tes parents veillaient dans les épaves de leur monde. Les portraits, Moïse, Isabelle... Tu n'avais qu'à fermer les yeux pour les revoir, les femmes en robe longue et les hommes en caftan, évoluer dans leur univers de prières rayonnant autour de la synagogue. Oui... tu n'avais qu'à fermer les yeux pour les revoir tels qu'ils te furent contés : gens affables et nonchalants, érudits cérémonieux, scrutant avec une pusillanime naïveté les mystères de leur foi.

Le matin s'étirait hors de sa gangue de rosée nocturne. Terre et ciel se teignaient de corail, valves d'un gigantesque coquillage. Là-bas les cultures croissaient dans le limon gras et noir, les canaux abreuvaient les champs, le paysan, observé par les ibis, se reposait à l'ombre d'un dattier dolent et poussiéreux. Au loin, au-delà des palmeraies, l'aube rosissait les déserts. De là souffleraient la fournaise et le sable. De là bientôt viendrait l'embrasement qui vidait les têtes, brûlait le sang, assoiffait terre et gens. Lentes les heures couleraient dans leur fuseau d'éclatante lumière sèche, tandis que dans les décombres tu t'en irais chercher les tiens.

La foule compacte entrait et sortait des Figuiers. Les vitres étaient brisées, les portes arrachées. Des gens emportaient des

murs, des pierres, d'autres s'en allaient, les bras chargés d'objets. Ailleurs on se battait pour un lit, un matelas. Ceux qui n'avaient ni feu ni lieu s'accroupissaient à terre et promenaient alentour leurs yeux morts. Là était leur gîte. Le sang avait giclé sur les murs, le sol. Nulle part des cadavres, ils auraient pris trop de place. Personne ne voit Ghazal qui court, cherche, appelle vainement. Elle s'enfuit dans le jardin, entre dans le fleuve fangeux. Ses eaux sont tièdes. Elle n'est pas seule. Elle se débat. Élie est devant elle, l'empêche d'avancer, elle s'élançe pour s'enfoncer dans les eaux. Le bruit étouffe ses mots. Elle ressort et allume une baguette de bois. Voilà pour le jasmin de Sarah et l'arbre de Sarah. La végétation est si desséchée qu'instantanément le bois craque, la fumée s'élève. Elle court au grenier sans être vue. Des monceaux de papiers jonchent le sol : voilà pour le passé, les traditions. Elle s'en va sans se retourner, mais la chaleur et le fracas de l'incendie l'accompagnent, allument dans ses yeux une sombre joie.



Il se tient debout près de la fenêtre. Les rues sont calmes. Ici le peuple ne vient pas. Il se repaît encore des victimes qu'on lui a jetées la veille. Mourad dans son dos parle, installé dans un fauteuil, les jambes sur une table. Il ne l'écoute pas, puis soudain il prête l'oreille.

« Ça a pété hier. Chez Salem le traître on a trouvé un homme, un fonctionnaire paraît-il de l'Administration, un pauvre type, ami de Fatima... plusieurs balles dans le ventre. Qu'allait-il faire aussi dans ce massacre ?

— Un règlement de compte sans doute », jette Hassan sans se retourner.

La veille il avait couru aux Figuiers et mêlé à la foule furieuse, il avait trouvé le fonctionnaire. Les yeux hagards il cherchait Ghazal. « Hassan bey, c'est toi qui l'as fait fuir, c'est toi qui l'as sauvée, c'est toi le traître ! » Le revolver s'était enfoncé dans le ventre adipeux.

Le vacarme avait étouffé la détonation. L'homme tenait un coffret. Sans doute les bijoux de la famille. Hassan l'avait ouvert, un brillant étincelait sous des traces desséchées de cire noire. Il l'avait donné à Ali, le chargeant de le remettre à Ghazal quand il la mettrait dans l'avion.

Mourad se redresse :

« Hier soir j'étais chez Hans, on a rigolé, on a bu à Hitler et on a fait le serment de les jeter tous dehors. »

Il se lève, s'approche d'une carte :

« Le peuple en a assez d'attendre sa vengeance... tu comprends ! Il réclame la bataille... la bataille du destin ! Nous allons nous battre pour le triomphe de l'Arabisme ! »

Hassan fixe la rue. La révolution ? le socialisme ? la liberté ? Balivernes ! Des mots pièges. Qu'il hait ces idéalistes sanguinaires, les plus ambitieux et les plus corrompus des hommes. Mais il restera là où le destin l'a fixé. Il ira jusqu'au bout de ses options. De ses abandons. Il croise les bras, prend une profonde aspiration. La chasser de son esprit... La pièce est encore saturée de sa présence. Elle est sortie juste avant que Mourad ne vienne. Elle s'était tenue toute droite et avait demandé : « Mes parents ?

— Ils reposent aux lieux où ils le désiraient. »

Sa voix était impérative, forte, ses yeux baissés. Sans la regarder, il lui avait tendu un billet d'avion :

« Ali, mon homme de confiance te mettra dans l'avion. Tu arriveras à Londres, là les tiens s'occuperont de toi. »

Il voulut parler, crier. Les mots ne venaient pas, pris dans les rets des mensonges. Enfouis dans la vase des discours politiquement codés et approuvés, ils se dissolvaient dans sa bouche avec un goût de pourriture. L'empire de la haine avait tétanisé sa raison, le bâillonnant dans le silence.

Elle n'avait rien dit. Arrivée à la porte elle s'était retournée. Voulait-elle le remercier ? Les mots ne sortaient pas. De quoi le remercierait-elle ? Du massacre de ses parents ? Qu'il eût épargné sa propre vie ? Il la regardait, puis il avait à nouveau baissé les yeux. Il n'y avait rien à se dire. Rien !

Le téléphone sonne, interrompant Mourad qui s'excite devant la carte. Hassan décroche. « Ah Soraya ? Bonjour lever de soleil ! Oui... oui... des désordres en ville, ne sors pas. Je dois te quitter. Je suis occupé. » Il raccroche, puis il prête l'oreille. Coupant le ciel d'un fil lumineux, un bourdonnement confus s'éloigne vers le soleil. Autour de sa bouche, quelques frémissements glissent sur son visage impassible. Une ondée de souffrance monte en lui.

« Ces territoires qu'il nous faut récupérer... » explique-t-il calme, pointant une baguette sur la Judée. Mais une explosion dans son cœur l'emplit de cendres.

Mourad éclate soudain d'un rire grossier, se campe devant lui, le jauge :

« Je ne sais pourquoi je n'arrive pas à oublier ce fonctionnaire... et puis une phrase me trotte en tête : un Juif reste Juif jusqu'à la quarantième génération. »

Hassan saute sur lui, l'agrippe au collet, le visage révolté :

« Ne dis pas ça... Ne dis pas ça ou je te tue. »



Un vieux militaire aimable et doux l'avait conduite jusqu'à son siège dans l'avion. Pensif il la regardait avec une immense tendresse tandis que dans ses oreilles résonnait le cri d'Élie à Kemal : « Attention ! derrière toi ! » Ali aurait voulu prendre Ghazal dans ses bras, la consoler, mais il contient son émotion et lui remet un sac.

« Hassan bey vous dit d'aller avec le coffret chez un bijoutier. Mademoiselle Salem, soyez forte, soyez courageuse. La vie est devant vous, croyez au bonheur. »

Le sac contenait une enveloppe avec des billets de banque et un petit coffret, l'une de ces vieilleries entassées aux Figuiers dans le désordre laissé par les générations Salem. À l'intérieur Ghazal trouva un feuillet couvert de lettres hébraïques qu'elle ne sut lire et une pierre brillante sous des écailles de cire noire desséchées.

Une jeune hôtesse se pencha vers elle avec le plateau du petit déjeuner.

« Thé ou café ? » demanda-t-elle.

Ghazal la fixa étonnée. Elle était clairement d'origine yéménite mais avec un œil vert et un œil noir. Pour voir encore ce regard fascinant elle demanda :

« Connaissez-vous un bijoutier à Londres ? »

La jeune fille réfléchit :

« Oui, mon frère, Boaz Yamin à New Bond Street. »

Comme une automate Ghazal se rendit à cette adresse. La porte était verrouillée. Au second coup de sonnette, le garde l'examina d'un regard suspicieux mais la laissa entrer. Un employé s'approcha. Sans mot dire la jeune fille sortit la pierre d'un coffret et la lui montra. Il la regarda, puis précipitamment prit une loupe et l'examina. Stupéfait il contempla la jeune fille, ses vêtements chiffonnés, son expression morte. Il l'a fit asseoir, alla à l'intérieur et appela le patron.

Ghazal vit entrer un homme de type yéménite d'une trentaine d'années. Il la salua aimablement, prit la pierre et la débarrassa de la cire qui la couvrait.

« Cet objet est à vous ? » demanda-t-il intrigué par l'apparence lamentable de la jeune fille.

Cette question lui parut saugrenue. À qui pouvait-il être ? Trop épuisée pour parler, elle acquiesça de la tête.

« Quelle est sa provenance ? »

Ghazal haussa les épaules :

« Il est dans la famille depuis plusieurs générations », murmura-t-elle.

Boaz nota l'accent étranger de la jeune fille, ses vêtements fripés trop légers pour la saison, son visage inexpressif, absent presque funèbre. Comment se trouvait-elle en possession d'un diamant d'une telle valeur ? Qui était-elle ? Devait-il prévenir la police ?

« Habitez-vous à Londres ? » demanda-t-il.

À cette question Ghazal sembla se réveiller. Où habitait-elle ? Tout ce qu'elle savait c'est que Hassan l'avait fait mettre dans l'avion. Cet homme allait-il lui demander l'histoire de sa vie ? Elle

baissa la tête, ferma les yeux, les horreurs de la veille la submergèrent. Boaz l'observait, elle n'avait pas l'air d'une aventurière. Sa jeunesse, sa détresse l'émurent. Il se pencha vers elle :

« Désirez-vous du thé Mademoiselle ? et comme elle se taisait : Que puis-je faire pour vous ? Voulez-vous vendre cette pièce ou avoir une estimation ? » demanda-t-il doucement.

Ghazal ne sut que répondre. Elle était allée chez un bijoutier parce que Hassan le lui avait dit.

« Je ne sais pas », murmura-t-elle, avec une tristesse qui remua Boaz. Qui était-elle ? avait-elle des parents ? avait-elle volé ce bijou ? se demanda-t-il. Elle n'avait pas le comportement d'une aventurière. Elle ne lui avait même pas demandé la valeur de la pierre et il ne connaissait pas son nom.

« Pourquoi êtes-vous entré chez moi ? s'enquit-il. Avez-vous un écrin où se trouvait cette pierre ? »

Ghazal sortit le coffret du sac et le poussa vers lui. Boaz l'ouvrit, lut le feuillet et se dressa comme s'il avait reçu un choc électrique. Puis comme un fou il se mit à arpenter le magasin, le visage égaré devant ses employés stupéfaits. Sa tête éclatait. Revenant vers la jeune fille, il lui saisit le bras et plantant ses yeux dans les siens :

« Qui êtes-vous ? »

— Je suis Ghazal Salem et je viens d'arriver de Kahira », lança la jeune fille d'un air de défi car elle n'avait pas l'intention de faire pitié. Et comme Boaz, dans un état d'agitation extrême, la fixait d'un regard brûlant et la pressait de questions, elle lui raconta son départ en peu de mots, s'efforçant de se maîtriser. Qui était cet hurluberlu ? De quoi se mêlait-il ?

Boaz retenait ses larmes avec peine et pour les dissimuler, il parcourut la pièce à grands pas et dans son excitation commanda dix fois du thé à son employé abasourdi. Puis il lut le texte à Ghazal qui ne le connaissait pas.

« Savez-vous qui était Boaz ? demanda-t-il.

— Non... ce sont des histoires du passé.

— Et Moïse Salem ? »

La jeune fille baissa la tête et au souvenir des tableaux crevés et souillés et de la mort de ses parents, elle cacha son visage dans ses mains et éclata en sanglots. À grand peine Boaz réfréna un élan impulsif de la serrer dans ses bras, de calmer cette douleur qui s'échappait comme un torrent. Depuis qu'il était né il avait appris à vénérer la mémoire de Moïse Salem, le libérateur de la nombreuse descendance de Boaz Yamin, dont le père Jacob était mort dans les bras de Moïse. « Mademoiselle... mademoiselle... » suppliait-il. Que ne pouvait-il la saisir contre lui, lui ôter toute cette peine qui la brisait.

La mère et la sœur de Boaz prirent en main Ghazal et lui réservèrent une suite au Savoy où elle demeura, incapable de sortir de sa prostration. Trois mois plus tard on célébra son mariage avec Boaz. La mariée portait un superbe diamant sur son diadème.

« Je te l'ai apporté, dit Ghazal, il est à toi.

— Non, il est à toi, car aucune pierre ne vaut la liberté que ton aïeul a donnée au mien », répondit Boaz la prenant dans ses bras.

Le soir, Ghazal contempla longuement la boîte rustique confectionnée par Moïse dont elle avait voulu se débarrasser si souvent. Qui était ce Jacob Yamin qui après avoir parcouru des milliers de kilomètres dans une errance désespérée à la recherche de ses deux enfants enlevés par des bédouins avait expiré dans les bras de son aïeul ? Elle songea aux Figuiers pillés, dévastés à l'image de ce peuple volé, chassé, exterminé, dépouillé même de son passé que les pilleurs s'approprièrent. Boaz s'approcha d'elle, ressentit sa tristesse comme si elle était sienne. Il l'étreignit. Le malheur... c'était le passé. Ghazal leva la tête, Boaz avait cette noblesse racée des hommes du désert. Il sourit, une ressemblance fugace évoqua soudain le Hassan d'autrefois... le jeune cavalier triste qui passait devant Les Figuiers, s'y arrêtaient parfois quelques instants comme s'il y attendait quelqu'un. Une ressemblance ?



Après le départ de Ghazal, Hassan rentrant le soir passa par le Palais et alla s'enfermer dans le bureau de son père dont il avait interdit l'entrée à Hermine. Rien n'avait changé depuis le jour où Kemal l'avait quitté pour aller à Hébron, en 1929, rejoindre Amin al-Husseini et massacrer les juifs en Palestine. Malgré les décennies, la présence de son père emplissait encore la pièce. Hassan s'assit devant la table et les coudes sur le meuble, la tête enfouie dans ses mains, il ressentit la même détresse qui l'envahissait enfant depuis sa mort. Quel temps faisait-il à Londres ? Quelle heure était-il ? Que faisait Ghazal en ce moment ? Où dormait-elle ? Lui avait-il donné assez d'argent ? « Ai-je rempli mon serment, père ? » murmura-t-il. Longtemps il demeura absorbé dans ses pensées, debout devant la fenêtre le regard fixé au loin vers le bout de l'île. Un grand vide semblable à la mort, le submergeait. À Ghazal qui partait il aurait voulu dire : la paix viendra un jour. Pour que la blessure s'apaise, pour que le mal qui nous sépare disparaisse, pour qu'il n'y ait plus de haine en nos âmes souffrantes et purifiées. Mais il n'avait rien dit.

En rentrant chez lui il vit sur la table d'entrée quelques enveloppes. Que de lettres importunes, de papiers inutiles ! Ses yeux tombèrent distraitemment sur un carton d'invitation. Il le regarda l'esprit absent, le tenant entre ses doigts. Il provenait de la communauté arménienne, il en recevait souvent et les jetait habituellement au panier. Celle-ci était une invitation à un concert qui aurait lieu le soir-même au siège de la communauté. Pourquoi pas ? Oui... c'était de musique dont il avait besoin ce soir-là. Il téléphona à Ali et lui demanda de l'accompagner. Le vieil homme se leva du lit, se rhabilla. Dix minutes plus tard Hassan l'emmenait en voiture.

Durant le trajet, Ali se souvint de la petite Thérèse que Kemal avait laissée en ce lieu. Tant d'années avaient passé. Quand ils arrivèrent le concert avait déjà commencé et l'on attendit une pause pour les placer au fond de la salle. Hassan avait lu sur le programme : *Brahms, Double Concerto pour violon, violoncelle et orchestre, opus 102*. Quand les sons du violoncelle s'élevèrent, Hassan ferma les yeux, une sérénité le gagna, pénétra au plus profond de son être, pansa ses plaies, ouvrant et libérant son âme. Non, il ne voulait plus de cette

haine, de ce malheur de haïr. À son insu des larmes coulaient sur son visage. À la fin du concert la jeune violoncelliste s'avança sur la scène et salua gracieusement un public clairsemé. À la sortie, il l'aperçut souriante, l'air modeste. Il voulut aller la remercier chaleureusement mais subitement il se senti gauche et emprunté. Cette jeune femme était une magicienne, de ses doigts légers elle avait mis un baume sur ses blessures, c'était une guérisseuse d'âme. Il lut son nom sur le programme : Alexia Christina-Indji. Il le montra à Ali. « Christina-Indji ? fit le vieil homme. Pourrait-elle être la petite-fille de Thérèse ? — Thérèse ? » s'enquit Hassan. Lentement Ali lui raconta l'histoire de la fillette arménienne sauvée par Kemal.

« Ali ! fit Hassan d'un ton péremptoire, trouve-moi cette jeune-fille, je veux lui organiser un concert au Palais. »



Alexia sortit sur la véranda devant la salle-à-manger du Palais. Passant devant un guéridon elle arracha deux feuillets d'un petit calendrier. Oui aujourd'hui était bien le 15 avril 1984, plus de quinze ans après la mort de sa belle-mère Hermine, décédée d'une crise d'apoplexie à l'annonce de son mariage avec Hassan Bey. Le bon Ali l'avait suivie quelques semaines plus tard. Elle s'accouda au parapet et laissa son regard rêveur se perdre dans le lointain. Cette vision étrange, fugace surgissant du fond de laque noire d'un miroir, l'avait-elle vraiment eue ? Hassan se moquerait d'elle si elle lui en parlait. Pourtant...

La veille elle avait été inspecter cette aile délaissée du Palais qu'on appelait l'appartement des esclaves, pensant qu'elle se prêterait fort bien à une salle de concert. Kemal, son aîné, montrait d'intéressantes dispositions pour la musique et il pourrait l'utiliser pour s'exercer. Alexia s'était approchée d'un grand miroir ovale sur pied encadré d'acajou comme on en faisait au siècle passé. Et c'est là que, le temps d'une seconde, une femme d'ébène couverte

de mousselines blanches aux yeux étincelants et au sourire éblouissant jaillit et emplit de splendeur tout le miroir.

Avait-elle rêvé ? se demandait Alexia, au souvenir du choc ressenti. La chaleur de midi approchait. Allons elle irait rejoindre les enfants qui avaient couru dès le matin à leur mystérieux chantier de fouilles tout au bout de la propriété. C'étaient les décombres d'une vieille maison, que Hassan avait incluse dans ses dépendances pour empêcher les vagabonds d'y rôder. Depuis que les enfants en avaient triomphalement rapporté un vieil écriteau en bois portant l'inscription « Les Figuiers », on lui avait attribué ce nom. D'ailleurs les figuiers centenaires qui l'entouraient donnaient encore des fruits succulents. Elle sonna un domestique et lui dit de prévenir Hassan Bey qu'elle serait avec les enfants aux « Figuiers ».

Hassan bientôt la rejoignit à la rotonde qu'on appelait, elle ne savait pourquoi, la Rotonde des Dames. Prenant par des raccourcis ils retrouvèrent bientôt les trois enfants tout excités par leurs fouilles, tirant hors des décombres, qui une feuille manuscrite, qui une vieille photo, qui un livre. Alexia se joignit à eux tandis que Hassan descendait vers la grève s'asseoir sur un vieux banc sous un figuier. Soudain Nora, la benjamine accourut vers son père et déposa sur ses genoux un objet qu'elle serrait dans son poing. C'était un poids à papiers incisé d'une inscription : *Souviens-toi*.

Ses frères la rejoignirent. Qui avait habité cette maison ? demandait Nora. Oh ! des esprits, des elfes, figures fantasmées et fugitives, êtres immatériels, rien... rien du tout, répondit Kemal l'aîné. Personne alors ? demanda Nora. Personne, murmura Hassan et levant la tête, il demeura silencieux. Loin, reculant très loin dans le passé, il contemplait une jeune fille brune qui lui tendait une coupe emplie de figues. Inclivée vers lui, elle lui confiait son secret : « Aujourd'hui j'ai quinze ans ! » Oui ici avaient habité des êtres immatériels, des chimères... des personnages de chair et de sang avec leurs rêves, leurs joies et leurs souffrances dont il ne restait plus rien.

Alexia les rejoignit et ils s'en retournèrent lentement par les sentiers, discutant de l'immeuble locatif qu'ils construiraient aux

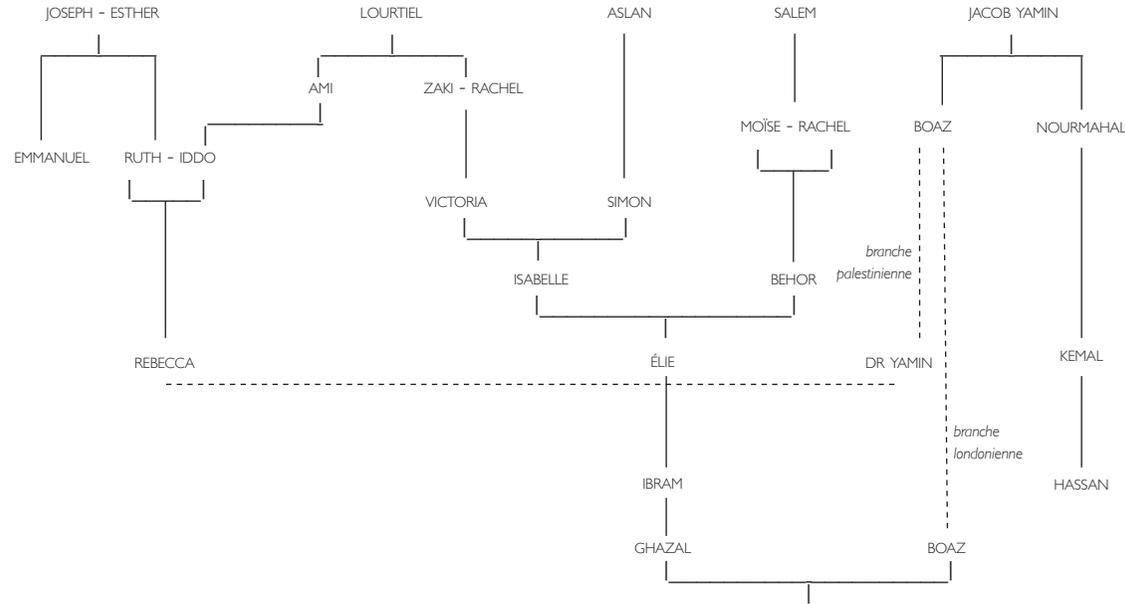
Figuiers. Ils conserveraient les arbres et laisseraient ce nom à la résidence dont le prix serait inestimable. Alexia s'abstint de raconter à Hassan l'incident du miroir.

C'était une lumineuse matinée d'avril, les jacarandas ombrageaient le sentier qui les ramenait vers le Palais. Nora jouait avec une vieille ombrelle de satin lilas aux dentelles effrangées ramassée dans les ruines des Figuiers, puis elle la jeta au loin et courut rejoindre ses frères. Kemal fendait l'air avec un vieux sabre au pommeau d'ivoire ; dans sa poche s'entrechoquaient des boutons dorés. À quelques centaines de mètres le Bahr coulait ses eaux limoneuses, elles effleuraient les berges emportant les débris de vie sur l'océan des siècles.

## Chronologie

- SALEM**  
*RAMADAN & NOURMAHAL*
- 1818 naissance de Moïse
  - 1873 acquisition des Figuiers
  - 1874 *naissance de Salam*
  - 1882 mort de Moïse
  - 1884 mariage de Behor & Isabelle
  - 1887 *naissance de Kemal*
  - 1909 mariage de Élie & Sarah
  - naissance d'Ibram
  - 1919 *mariage de Kemal & Hermine*
  - 1921 *naissance de Hassan*
  - 1925 mort de Sarah
  - 1929 mort d'Élie
  - mariage d'Ibram
  - naissance de Ghazal
  - mort de Kemal*

## Généalogie



## Glossaire

- BAMIAH.** Préparation culinaire à base de gombos.
- COURBACHE.** Fouet à lanière de cuir, dont une partie s'enroule autour du poignet.
- DAHABIEH.** Maisons flottantes sur le Nil.
- EFRIT.** Esprit satanique.
- GALABYEH.** Longe tunique portée par les hommes.
- GAMOUSSE.** Buflesse.
- HELBA.** Plante médicinale, graines de fenugrec.
- KEFFIEH.** Coiffure des bédouins d'Arabie, peu portée en Égypte mais devenue très à la mode lorsqu'elle devient le couvre-chef d'Arafat.
- MELAYA.** Grand voile noir dont s'enveloppent les femmes égyptiennes pour sortir.
- TARABOKA.** Tambourin.
- ZIKR.** Danse religieuse aux pouvoirs magiques.



Achévé d'imprimer en octobre 2022  
sur les presses de la société coopérative ouvrière  
de production Nouvelle Imprimerie Laballery  
à Clamecy (Nièvre)  
N° d'impression :  
Dépôt légal : octobre 2022  
Imprimé en France

ISBN : 978-2-912833-73-0  
[www.lesprovinciales.fr](http://www.lesprovinciales.fr)

